

# LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

## À OTTAWA

D'après une dépêche d'Ottawa à la GAZETTE, le cabinet King soumettra sans délai à la Cour Suprême la question de la validité de la plupart des lois sociales votées à la dernière session du Parlement, bien que certains ministres, en particulier M. Hugh Guthrie, ministre de la Justice, les déclarent presque ouvertement invalides : les lois sur le salaire minimum, sur la durée du travail, sur le repos hebdomadaire, sur l'assurance-chômage, feraient l'objet de cette consultation. La conférence interprovinciale n'aurait lieu qu'ensuite.

La même dépêche porte que M. King a engagé des pourparlers avec le ministre du Japon pour rétablir les relations commerciales du Canada avec ce pays et que les négociations entamées par M. Bennett avec le gouvernement américain pour la conclusion d'un traité de réciprocité commerciale ont été reprises.

Le rétablissement de nos relations de commerce avec le Japon devrait être relativement facile, car, on le sait bien, la rupture a été causée par l'institution d'un droit de déverse (*anti-dumping*) par le Canada contre le Japon, et il est universellement admis qu'un droit de ce genre ne peut s'appliquer qu'à la marchandise vendue à meilleur marché dans le pays importateur que dans le pays de production.

Sans l'incidence des élections anglaises, qui auront lieu incessamment, le cabinet se serait attaqué d'abord à la modification des accords d'Ottawa. On peut être sûr toutefois que le cabinet ne laissera pas traîner cette question, intimement liée au rétablissement de notre commerce international.

Dans la question des sanctions à prendre contre l'Italie, le cabinet King marche apparemment sur les traces du cabinet Bennett et de M. Ferguson. C'est d'ailleurs la seule politique qui puisse satisfaire les vieilles dames qui ont aimé les traits de l'impératrice Mennen et la figure assurément très chaste de l'empereur Haïlé Sélassié, modérément copte et sympathique aux missionnaires presbytériens.

## L'agriculture dans le Québec

Il ressort d'une causerie radiophonique de M. Godbout que le budget de l'agriculture représente dans le Québec 13,6 pour 100 du budget total, soit trois fois autant que celui de la province qui dépense le plus pour la même fin.

Il y a dans le Québec 135 sociétés coopératives (et précisément un des reproches que les « bonnes » sociétés comme l'Union Catholique des Cultivateurs font au gouvernement, c'est d'avancer de l'argent aux coopératives sans intérêt).

Le nombre des fermes a diminué de 137,000 à 135,000 durant la crise économique, mais la superficie des terres en culture s'est néanmoins accrue de 496,000 acres durant la même période.

Le prix du lait a été établi sur le marché des grandes villes de manière à assurer aux producteurs le maximum compatible avec le maintien de la qualité et l'intérêt du consommateur.

Dans le Québec le cultivateur peut emprunter à 3%, attendu que le gouvernement de la Province assume le paiement de l'intérêt au-dessus de ce taux, après avoir fait disparaître tous les obstacles à l'établissement des titres de propriété.

Bref, le cabinet Taschereau-Godbout a fait tout ce qu'il pouvait pour lutter contre la politique antiagricole instaurée à Ottawa par l'ultraprotectionniste cabinet Bennett, et il y a partiellement réussi.

Quant aux statistiques fantaisistes des importations agricoles de la province de Québec, reproduites par l'ACTION CATHOLIQUE du COMBAT de Sherbrooke, un journal qui « mène le bon combat de la cause catholique et nationale avec brio », elles sont trop ridicules pour mériter une réfutation. D'ailleurs, d'autres journaux (notamment le CANADA et le SOLEIL, comme M. Godbout lui-même) en ont déjà montré l'absurdité. (100 pour 100 des fèves ou haricots, 100 pour 100 des issues ou provendes — gru, son, farine de blé d'Inde, etc., — 100 pour 100 des graines fourragères, etc.)

## La pierre de touche

De quoi qu'il s'agisse, la réponse à la question de savoir si nous pouvons nous entendre avec nos concitoyens de langue anglaise se trouve dans la mesure de notre attachement respectif aux intérêts du Canada. Nous tenons, nous, qu'un seul immigrant — fut-il de nationalité britannique — sera de trop s'il vient ôter le pain à un de nos concitoyens (et cela doit naturellement s'entendre d'un émigré qui viendra au pays avec l'aide pécuniaire de notre gouvernement ou des sociétés de transport soutenues par l'État. L'Anglo-Canadien qui s'accorde avec nous sur ce point a notre conception des intérêts du pays : celui qui, au contraire, insiste sur la reprise immédiate ou prochaine de l'immigration assistée, préfère à l'intérêt canadien l'intérêt britannique et nous ne pouvons nous entendre avec lui. Dans l'affaire de l'Éthiopie, notre attitude diffère de celle des

## ENTRE DEUX ÉLECTIONS



Le premier chômeur : « Qu'est-ce que ces deux originaux-là qui ont l'air de comploter ? »

Le deuxième chômeur : « C'est deux gars qui veulent lancer une mode en portant leur « capot » à l'envers. Mais ça n'a pas l'air de prendre. »

## FAITES DE LA TERRE !

par VALDOMBRE

L'histoire ne saurait oublier l'expression de terreur, de commandement et de panique lente, sortie un jour de la bouche du père Chapdelaine pour glorifier le pain quotidien d'une prière de sueurs et de sang.

Faire de la terre !

Un demi-siècle avant l'immortel Hémon, le tonitruant curé Labelle criait à son peuple sceptique : « Faites de la terre et vous serez sauvés ! »

Les poètes véritables, et je veux bien dire, les visionnaires, se rencontrent, attirés par les fils du génie, de l'intuition et de la clairvoyance. Le curé Labelle, le vieux Chapdelaine. Deux hommes sur un même plan, l'un créateur, l'autre, acteur et chanteur de cette éducation, trouvant exactement les mêmes mots et la même puissance verbale lorsqu'il s'agit d'exprimer le besoin qu'éprouve l'homme par-delà l'hérédité devant sa propre force. Ou devant le danger, car le danger est là devant nous. Mais nous ne voulons pas le voir parce que le travail nous fait peur et parce que la terre nous fait peur.

Ils ne sont pourtant pas si loin dans la poussière de l'histoire, ces premiers conquérants du sol, ces hommes durs et tristes qui portaient devant eux (comme on porte un flambeau dans une nuit

obscur) l'amour d'une idée, d'une doctrine à laquelle, personne ne croyait, à laquelle, j'ai bien peur, personne ne croit encore. Mais ils avaient la foi, ceux-là. Et le vieux Chapdelaine, et le curé Labelle avec ses vingt mille colons ont hérité de cette foi. Ils n'ont pas eu peur de s'en charger comme d'un écrasant fardeau. Puis, un par un, ils sont morts par amour de la terre. Est-il possible de ne pas croire à cette vérité quand on sait ce que vaut une doctrine prêchée pendant deux siècles à coups de prières, à coups de sacrifices, à coups de hache ?

Les esprits superficiels vous diront que Chapdelaine est un type. Parfaitement. C'est-à-dire un homme, sorti, boueux et brûlant, de la vie réelle. Des brailards vous diront encore que le curé Labelle et son colon ont mérité de la patrie. Ce n'est pas vrai. C'est une phrase ça, et une phrase qui ne veut rien dire. La vérité est plus simple. Le roi du nord et le colon Chapdelaine, tel que créé par un faiseur de livres, sont des héros. Ainsi parle l'histoire. Il n'y a pas de roman qui tienne devant pareille grandeur.

Faites de la terre !

SUITE A LA PAGE 6

délégations anglaise et française parce que nous n'avons rien qui nous oblige aux sanctions économiques ou militaires, et qu'un faux pas de côté peut nous entraîner dans la guerre : beaucoup d'Anglo-Canadiens croient au contraire à l'opportunité de ces moyens de contrainte parce que, à Genève, c'est l'Angleterre qui avec ses dominions (en français : possessions) peut mener le même bal, même en faisant chanter ses associés.

M. Dandurand est parti pour un voyage de quelques semaines en Europe : fasse le ciel qu'il se rende compte de la futilité de notre action pro-italienne et que, comme ministre des affaires étrangères, il fasse comprendre à M. King la nécessité de faire dans cette question machine arrière. Les Canadiens qui le critiqueront ne seront pas de bons Canadiens.

## En Éthiopie

Quand on lit que le représentant de l'Éthiopie à Genève, Danakil (Hughes Le Roux n'écrivait-il pas « Dankali » ?) authentique, est un ancien cadet d'une école d'officiers russe, et que Haïlé Sélassié lui-même a fait ses études en Europe, on croira difficilement les histoires de sauvagerie racontées par les correspondants de certains journaux français : massacre et mutilation (y compris l'émasculation) des prisonniers, application de la loi du talion par les familles victimées, et ainsi de suite.

Les reportages d'Henry de Monfreid, de Griaule et de maints autres sont pourtant là, et

d'autant plus irréfutables qu'ils sont confirmés par des reporters de la presse étrangère et par la bonne foi évidente des journalistes français eux-mêmes, qui ne manquent pas de souligner que leurs assertions s'appliquent surtout à la férocité des ras ou chefs de tribus, devenus xénophobes, et que le négus est supérieur à son peuple par l'intelligence et la bonne volonté.

Le négus se repose sur Genève parce qu'il y voit un moyen de conserver sa puissance, mais son autorité ne vaudrait pas cher si elle venait en conflit avec la puissance britannique. Il y a d'ailleurs, dans sa concession de droits miniers, et en particulier pétrolières, au nommé Rickett, notoirement agent de l'Intelligence Service (Service Secret) anglais, quelque chose qui en dit long sur l'indépendance de ce roi demi-nègre.

## La commission hydro-électrique

Elle a été nommée aujourd'hui à Québec. Elle se compose de M. Augustin Frigon (président), de M. Olivier Lefebvre et d'un M. McCommon. La compétence technique de MM. Frigon et Lefebvre est connue. M. McCommon est de sa profession un comptable. Le personnel ne laisse donc rien à désirer et, dans l'ordre normal des choses, la réglementation des taux de l'électricité devrait suivre son cours.

## SOMMAIRE

En page deux :

Lettre de Londres THOMAS GREENWOOD  
La politique sanitaire du Gouvernement OLIVAR ASSELIN

En page trois :

Histoire et petite histoire ANDRÉ BOWMAN

En page quatre :

Valcartier, morne plaine ! JEAN-LOUIS GAGNON  
Le cantique d'une armoriale MADELINE DOIRON

En page cinq :

Peintures de la Gaspésie EMILE VENNE  
Gloses critiques ALBERT PELLETIER  
Chronique du Canada français

En page six :

Faites de la terre ! VALDOMBRE  
Le renouveau scolastique en Angleterre R. C.

En page sept :

Robes du soir E. B.  
La plus belle histoire d'amour CHRISTIANE FOURNIER

En page huit :

Les œuvres de jeunesse JEAN-ROBERT BONNIER  
Les tendances de l'automobile CHARLES FAROUX  
Le rocher Saionache CLAUDE MELANÇON

En page neuf :

Les films du jour LOUIS PELLAND  
Samson JEAN-CLAUDE MARTIN  
La carrière de Dranem LOUIS PELLAND

En page dix :

Istanbul P. DECORVET  
La critique des livres

En page onze :

Pour une politique agricole JEAN-MARIE NADEAU  
Chronique financière AUGUR

En page douze :

L'obésité DR G. A. SEGUIN  
Le froid qui conserve LEON LORTIE  
Pluie d'étoiles PIERRE DEVAUX

## La question des ports canadiens

Un décret rendu par le nouveau cabinet fédéral porte que les commissions autonomes des ports de Halifax, de Saint-Jean (N.B.), de Québec, de Chicoutimi, de Trois-Rivières, de Montréal et de Vancouver, seront remplacées par une direction centrale qui sera assurée par M. Hawken, sous-ministre adjoint de la Navigation (Marine), le colonel A. E. Dubuc, directeur des travaux techniques des chemins de fer et des canaux de l'État, et M. B. J. Roberts, sous-ministre adjoint des Finances. La nouvelle direction aura dans chaque port des conseillers techniques et nous espérons bien qu'à Montréal on ne passera pas par-dessus la tête de l'excellent fonctionnaire que fut toujours M. Leclaire.

Les raisons qui militaient pour la suppression des commissions actuelles étaient évidentes, n'eût-ce été que la subordination des travaux à la politique, dans les ports intéressés. Chaque changement de parti à Ottawa était accompagné d'un changement de personnel dans la gestion du port, et ces changements de personnel ne voulaient pas forcément dire un changement de politique, car la politique était partout et dans chaque cas la même : substituer des entrepreneurs « conservateurs » ou entrepreneurs « libéraux » tout en conservant la même armée d'autos et de chauffeurs et tout ce qui pouvait rendre la vie agréable aux commissaires.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire ce que l'on fera des dettes contractées par les commissions sous la garantie du gouvernement fédéral. Le nouveau cabinet a sans doute pourvu à cela. Il faudra voir aussi comment l'espace disponible pour le déchargement du charbon — car c'était là une des clefs du monopole Webster — sera réparti.

L'abolition des commissions locales, selon l'avis de sir Alexander Gibb, est en somme une excellente chose et le cabinet King ne pouvait, dans l'ordre des économies, mieux débiter.

Olivar ASSELIN

## Le résultat des élections et notre concours

Nous donnions ici même il y a deux semaines les résultats de notre concours. Mais au moment d'aller sous presse nous apprenions qu'il y aurait recomptage dans certains comtés de la Province.

Nous avons donc écrit à toutes les personnes dont les noms apparaissent comme gagnantes que nous devions attendre le rapport final des élections pour adjuger les prix.

Le 16 octobre on reconnaissait que 56 candidats libéraux (officiels) avaient été élus le 14, mais, si ce nombre n'est pas le même lorsque le recomptage sera fini dans tous les comtés, il est évident que les gagnants ne seront pas les mêmes. Nous espérons être fixés sur ce sujet dès la semaine prochaine.

## Les ministres fédéraux

L'ILLUSTRATION (était-ce avant son changement d'orientation ?) disait l'autre jour que la situation du Canada français dans le cabinet fédéral ne changeait pas. Si l'on tient compte qu'avec les ministres sans portefeuille l'ancien cabinet, composé de vingt et un membres, comptait deux ministres et demi (MM. Sauvé et Durand, et l'avocat général, M. Dupré), et que le nouveau, avec seize membres, compte cinq Canadiens de langue française et un Irlandais à moitié français, M. Power, on voit que le confrère se trompe de plus de moitié.

Ce qui frappe surtout, dans la composition du nouveau cabinet, c'est que des portefeuilles qui jadis allaient aux Anglais comme par destination semblent vouloir nous revenir, au moins pour un temps. M. Cardin ministre des Travaux publics, c'est du nouveau. M. Power ministre de la Santé et des Pensions, voilà encore qui n'est pas banal. Quand M. Dunning, comme ministre des Finances, aura été élu dans une circonscription de la province de Québec, la représentation de cette province sera aussi forte qu'elle l'a jamais été depuis 1911.

## La politique sanitaire du Gouvernement

On lit dans le Bulletin démographique du Service d'Hygiène de la province de Québec :

Pour juillet 1935, nombre de naissances vivantes, 6,096 ; mariages, 2,286 ; décès, tous âges, 2,230 ; de moins d'un an, 419.

L'amélioration commencée en juin se continue et même s'accroît. En juillet, notre mortalité enregistre le taux le plus favorable depuis 1926. Avec ses 2,230 décès, soit une moyenne quotidienne de 70, la mortalité générale obtient le taux très faible de 8,5 par 1,000 alors qu'en juin elle avait obtenu 9,6. C'est donc une amélioration de 11,5% en un mois. Pour la période des sept premiers mois, le taux de cette mortalité générale se trouve établi à 11,0, comparativement à 11,3 qu'il était pour la période des six premiers mois, soit une amélioration de 2,7%. Il est à espérer que l'amélioration en cours se continuera suffisamment pour abaisser à un niveau normal le taux global de l'année.

De son côté, la mortalité infantile n'a enregistré, durant juillet, que 419 décès, soit le plus faible aussi depuis 1926. Le mois de juin semblait avoir atteint le point ultime auquel cette mortalité peut, dans les conditions présentes, descendre, mais juillet enregistre 43 décès d'enfants de moins d'un an. Aussi, le taux 68,7 est-il plus favorable que celui de 73,2 qu'avait obtenu juin. C'est une amélioration de 6,1%.

Pour la période des sept mois, la mortalité infantile est fixée à 94,5 en comparaison de 98,7 qu'elle était pour la période des six mois. C'est une diminution de 4,3%, due uniquement à l'amélioration de juillet.

Il est d'intérêt à constater que, encore une fois, en dépit des conditions très favorables, le groupe des comités orga-

nisés en Unités sanitaires, au nombre de 28, obtient un taux de mortalité générale de 8,4 contre celui de 8,5 pour la province entière, et un taux de mortalité infantile de 66,9 contre celui de 68,7 pour l'ensemble de la province.

On sait que la création des arrondissements sanitaires (*sanitary units*) est une des créations du cabinet Taschereau et en particulier du ministre de l'Assistance publique, M. Athanase David.

Quand donc M. David se présentera devant le corps électoral il faudra se rappeler que c'est surtout grâce à lui que la mortalité infantile diminue et que le taux de la mortalité générale est en train de s'abaisser.

## Un touriste d'Ontario

Il s'appelle Austin F. Cross et il publie ses notes dans le CITIZEN. Il a trouvé les routes du Québec étroites et tortueuses. Pour la taxe de 6 sous le gallon que notre gouvernement lève sur l'essence, et qui est la même que celle d'Ontario, il voudrait avoir de véritables autostrades comme celles que le gouvernement d'Ontario maintient en forçant les municipalités à partager sa dépense. Il a été frappé par l'état de la route de Sainte-Agathe à Saint-Donat (!), mais surtout par la présence de nos ponts à péage. Il y a beaucoup de ponts à péage aux Etats-Unis, et il suffit d'avoir voyagé dans le New-York et la Pensylvanie pour le savoir, mais un correspondant du CITIZEN, pour se convaincre que cette institution est propre à la province de Québec, n'a eu qu'à se laisser aller sur les autostrades d'Ontario, où des cours d'eau comme le Richelieu, par exemple, sont inconnus, mais où les bras de mer comme le Détroit, desservis par des ponts payants, sont situés pour moitié hors de la Province.

Olivar ASSELIN

## A la bibliothèque des H. E. C.

La bibliothèque économique de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, la seule du genre au Canada, possède une mine inépuisable de renseignements qu'elle met à la portée des étudiants, des hommes d'affaires et du public en général. De nouveaux volumes s'ajoutent constamment aux quelque 32.000 que la bibliothèque compte déjà. Parmi les derniers ouvrages reçus signalons :

*Bolshevism, fascism and the liberal democratic state*, M. Parmelee. *Principles of money, credit and banking*, R. L. Garis. Trois volumes de J. F. Hecker sur le communisme et le régime soviétique en Russie : *Moscow Dialogues*, *Religion and Communism*, et *Russian Sociology*. Un ouvrage de M. Gérard Parizeau, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal, *L'Assurance contre l'incendie au Canada*. Le dernier volume de l'ex-président des Etats-Unis, Herbert Hoover : *The Challenge to liberty*.

Signalons encore : un volume sur l'expansion japonaise de 1854 à 1934 : *Le Japon dans le monde*, par Antoine Zischka ; *Le prix de revient* — comptabilité appliquée à l'industrie — par René Delaporte ; *La Paix créatrice*, histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre, par Barthélemy De Ligt ; *Introduction to Business*, ouvrage sur les méthodes d'affaires américaines, par Spengler et Klein. Ajoutons encore l'ouvrage de Pierre Lepaulle : *La Justice*.

La bibliothèque reçoit mensuellement plus de 800 périodiques dont les articles sont soigneusement classés et fichés de façon à être facilement consultés.

La bibliothèque est située au numéro 530 est, rue LaGauchetière. Elle est ouverte tous les jours de 9 h. du matin à 10 h. du soir ; le samedi, de 9 h. à 5 h. L'entrée est libre.

## Exposition de fleurs

La serre des Jardins Lafontaine sera ouverte au public, à partir de vendredi après-midi, le 1er novembre, à deux heures. On pourra y admirer des milliers de chrysanthèmes de différentes variétés et couleurs ainsi qu'un autre groupe attirant de plantes des serres chaudes, comprenant des orchidées, begonias, fougères, palmiers, etc.

Le public sera admis gratuitement tous les jours de 10 heures du matin à 5 heures du soir, le dimanche de 1 heure à 5, et tous les soirs de 7 heures à 10 jusqu'au 30 novembre.

Lire la RENAISSANCE, c'est se renseigner à peu de frais sur toutes les questions qui peuvent intéresser une personne cultivée.

## LA RENAISSANCE

Lettre de Londres

## Branle-bas électoral

La position des partis politiques

Pendant que la S.D.N. s'efforce d'aviser aux moyens d'arrêter la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie, et que les nouvelles de combats en Afrique parviennent aux oreilles irritées de l'Angleterre, les partis politiques anglais se préparent fiévreusement pour la grande lutte électorale qui doit décider de la composition des Chambres et du gouvernement pour une nouvelle période de cinq ans. En raison de la gravité des événements internationaux et des vastes responsabilités que l'Angleterre a prises dans le conflit africain, on avait espéré un moment que le gouvernement aurait remis au printemps prochain les élections générales qui s'imposent après un règne réglementaire de cinq années des Communes. Mais c'est justement à cause des positions délicates que le gouvernement a prises sur l'échiquier politique mondial, que le Cabinet de Londres a décidé de faire appel aux électeurs. Au moment de prendre d'irrévocables décisions pour le réarmement intense du pays et pour assurer le respect du Covenant de Genève, les ministres de Sa Majesté ont le droit et le devoir de savoir s'ils ont la confiance du pays pour poursuivre cette double tâche sans faiblir. Or c'est vers le milieu de novembre que se fera cette dramatique consultation électorale.

Voyons quelles sont les positions que les partis politiques occupent à la veille de la bataille. Disons tout de suite que celle-ci sera bien rude si l'on en juge par le nombre des candidats qui s'annoncent sous chaque bannière. Ainsi, le gouvernement national compte sur 550 candidats dont la plupart sont conservateurs. Les libéraux de l'opposition, groupés autour de sir Herbert Samuel, en comptent à peine 300. Quant aux travaillistes, ils en ont bien autant que les conservateurs ; et à leur gauche, l'Independent Labour Party met en lice 20 candidats. Il est certain cependant qu'à mesure que les dispositions officielles seront annoncées et après la date des nominations le nombre des candidats de chaque parti augmentera de façon appréciable, quoiqu'il soit aussi possible qu'il y ait des défections ici ou là.

Le gouvernement national compte faire de nouveau un appel collectif aux électeurs. M. Baldwin, chef des conservateurs, sera donc secondé par M. MacDonald, chef des travaillistes-nationaux, et par sir John Simon, qui mène les

libéraux-nationaux. Les conservateurs, qui croyaient que leur parti avait suffisamment de force pour se présenter tout seul sous sa bannière, seront déçus : l'heure est trop grave, dit M. Baldwin, pour mettre des intérêts de parti avant les intérêts de la nation. Disons ici que le parti conservateur, qui se trouvait menacé par une grave scission cet été, a pu reconstituer son unité au congrès de Bournemouth, au début d'octobre. On se souvient que devant la menace que les événements internationaux présentaient pour l'Empire britannique, M. Winston Churchill, qui menait jusqu'ici l'opposition à l'intérieur du parti conservateur, a fait le geste généreux de se rallier à M. Baldwin. Mais il faut ajouter que, depuis, les événements mettent de nouveau en danger cette unité. En effet, devant la sévérité des sanctions approuvées ou suggérées par le gouvernement britannique contre l'Italie, quoique sous le couvert de la S.D.N., le dernier carré des *die-hards* menés par M. Amery a cru bon de protester que le Cabinet mène le pays à la guerre. Une délégation des quelque vingt députés qui suivent M. Amery viennent de se présenter chez M. Baldwin pour leur faire part de leurs craintes. Et à cette délégation se sont joints les représentants des conservateurs-impérialistes, qui ressentent également les mêmes inquiétudes. Au prochain débat sur la politique extérieure, aux Communes, il est bien possible que ces extrémistes votent contre le gouvernement et qu'ils fassent campagne contre lui dans le pays.

Les libéraux de sir Herbert Samuel, qui espéraient avoir 400 candidats, en auront difficilement trois cents dans la lutte. On ne voit pas bien clairement ce qui les éloigne des grands principes de la politique étrangère du gouvernement, du moment qu'ils se sont prononcés en faveur des traités et du Covenant de Genève, et qu'ils ont même approuvé le principe des sanctions. Leur libéralisme sous ses diverses applications sera leur principe distinctif. Or, en ce moment, bien peu pensent à défaire la politique protectionniste si difficilement instituée par le gouvernement. Boudant toujours le groupe officiel de son ancien parti, M. Lloyd George prépare à lui tout seul sa propre campagne en faveur du relèvement national. Quoique le gouvernement ait rejeté son plan

## L'Angleterre et l'Abyssinie

En 1902 et aujourd'hui

M. Hugues LeRoux écrivait en 1902 dans le rapport de son voyage en Abyssinie, où il avait été envoyé en mission par le gouvernement français et où le négus l'avait reçu avec tous les honneurs :

Economiquement, l'Abyssinie est indispensable à l'Angleterre. Politiquement et militairement, elle est pour elle un objet d'inquiétude et de convoitise. L'impossibilité où l'Angleterre se trouve d'entretenir une armée suffisante pour la défense et la police du colossal empire qu'elle veut constituer la met dans la nécessité de chercher sur place des ressources militaires. Si elle venait à dominer à Addis-Ababa (M. Hugues LeRoux écrit en effet *Addis-Ababa*), la « Question d'Egypte » serait définitivement fermée. Une armée de 200.000 hommes serait mise à la disposition de l'Angleterre pour appuyer sa politique de domination africaine et ses ambitions dans la Méditerranée.

Dans l'impossibilité où est l'Angleterre d'entreprendre à elle seule et momentanément la conquête d'un tel empire, elle a jeté l'Italie sur la falaise éthiopienne. Un de ses premiers actes, après son installation en Egypte, a été la cession à l'Italie d'une des bonnes routes d'accès de la mer Rouge au plateau. On a pu dire qu'elle avait subventionné en leur temps les ambitions italiennes. Depuis, l'Angleterre a fait faillite à ses engagements. Elle avait promis de prendre Massoua pour tête de ligne du premier chemin de fer qu'elle créerait du Nil à la mer Rouge. Or, il est avéré à cette heure que Souakim sera l'embouchure maritime de cette voie ferrée. Les Italiens sont certaine-

ment lésés par ce manque de parole. Aussi n'est-ce pas sur l'Italie que semble s'appuyer, à cette heure, la politique anglaise à Addis-Ababa.

Les véritables projets de l'Angleterre en Abyssinie sont vivement éclairés par le contraste très vif que l'on remarque entre son attitude et sa politique véritable. Le mot d'ordre est de dénigrer l'Abyssinie, au moins d'affirmer qu'elle n'intéresse pas et qu'on abandonnerait bien volontiers la place à qui voudra s'y mettre en bonne posture. Mais dans le même temps on travaille à faire échouer à Addis-Ababa les tentatives des autres puissances, télégraphes italiens, hôpitaux russes, chemin de fer français de Djibouti. On se fait donner dans l'ouest d'importantes concessions de mines d'or. On entretient habilement ouverte la question de la rectification des frontières. On passe pour faire acheter en sous-main des actions du chemin de fer français de Djibouti.

Les choses ont bien changé !... Tant que l'Italie n'a pas été trop entreprenante, on l'a laissée marcher. Et c'est même avec le concours de l'Angleterre que l'Ethiopie (ou l'Abyssinie) est entrée dans la Société des Nations, quand Mussolini, qui à ce moment venait de prendre le pouvoir en Italie, l'a présentée avec le concours également des radicaux socialistes français impatients de lui tordre le cou. Aujourd'hui que Mussolini vient devant la Société avec un mémorandum formidable sur les manquements d'Addis-Ababa, l'Angleterre sort toutes ses foudres, au risque de mettre le feu à l'Europe.

Olivar ASSELIN

## Mlle LeFranc et la Gaspésie

Mademoiselle LeFranc n'a pas connu l'époque où tous les pêcheurs, en Gaspésie, tenaient la tuberculeuse de leur habitude de coucher dans les chaufauds et de cracher par terre et où la contre-bande des alcools y était aussi générale qu'aujourd'hui, mais plus payante. Quant au manque de terre qui est, paraît-il, une des causes de la pauvreté de cette région, c'est une foutaise que de l'attribuer à la cupidité des « bourgeois », car les « bourgeois » qui gardent le pêcheur dans l'esclavage économique n'ont jamais eux-mêmes tenu le moins du monde à la terre, et Mlle LeFranc a constaté cet état de chose (du moins elle le croit) dans des « pays » où il y a très peu de terre arable.

Et la morale de tout cela, c'est que quinze jours, et même un mois, c'est bien peu de temps pour étudier la situation économique et les faits sociaux d'une région comme la Gaspésie, et que, en parlant de ces régions, il vaudrait mieux en rester à des descriptions poétiques comme il en sort tout naturellement de la plume de Mademoiselle Marie LeFranc.

Olivar ASSELIN

## Les universités aux Etats-Unis

En 1920, on comptait aux Etats-Unis 640.000 étudiants ; dix ans plus tard, le nombre de ces derniers s'élevait déjà à 1.370.000.

Cette population de étudiants se répartit sur 620 universités et « collèges » (qui ne sont pas, là-bas, l'équivalent de nos collèges). En 1934, le total des frais d'enseignement de ces établissements s'est élevé à 577 millions de dollars (soit plus de 8 milliards et demi de francs).

Chacun des 48 états fédéraux possède son université ; mais les établissements officiels représentent une minorité insignifiante par rapport aux universités fondées et entretenues par des particuliers.

Ainsi, la ville de Chicago possède 2 grandes universités « privées » comportant toutes les facultés et toutes les chaires possibles et imaginables : celle des quartiers sud compte 842 professeurs et 9388 étudiants ; celle des quartiers nord, 729 professeurs et 10.697 étudiants.

La plus grande université du pays, celle de Columbia, à New-York, compte 2800 professeurs ; le nombre des étudiants qui la fréquentent s'élève à 28.000. La Harvard, à Cambridge, dans le Massachusetts, compte 1692 professeurs et 7963 étudiants.

Pour donner une idée de la richesse des établissements universitaires privés, signalons que ceux-ci ont à leur disposition des capitaux s'élevant à 1 milliard 320 millions de dollars, alors que les universités des Etats ne disposent que d'un capital de 136 millions de dollars. Le nombre des livres réunis dans les bibliothèques des premières s'élève à 32 millions de volumes, tandis que celui des bibliothèques des universités officielles s'élève seulement à 13 millions !

(De Lu, d'après le Rapport annuel des Universités américaines, édité par le Secrétariat de l'Enseignement, à Washington.)

de Cinq Ans, il veut encore le brandir devant le pays. S'il n'a pas le temps d'organiser un conseil d'action dans chaque circonscription, M. Lloyd George compte envoyer une circulaire à chaque candidat au sujet de ses projets de réforme à lui : si les réponses du candidat sont jugées satisfaisantes, les amis de M. Lloyd George lui donneront tout leur appui. Cette tactique fera ressortir davantage le caractère neutre et entièrement social du programme de l'ancien leader libéral.

Quant au parti travailliste, il est placé par les circonstances dans une position bien curieuse. Il se trouve être en effet en complet accord avec le gouvernement sur le point principal de la campagne électorale : celui de la politique étrangère à suivre. Ayant approuvé les sanctions et la politique du gouvernement à Genève, il lui sera bien difficile de convaincre les électeurs qu'ils doivent voter contre le gouvernement. Avec la possibilité de sanctions de plus en plus rigides, la notion de désarmement est entièrement démodée et même en contradiction avec les aspirations des défenseurs du Covenant. Ce qui rend la position travailliste difficile, c'est que, même à propos des sanctions, des groupes du parti ne sont pas d'accord avec l'organisation centrale. M. Lansbury prêchera son pacifisme intégral. Sir Stafford Cripps s'opposera à « l'impérialisme du gouvernement » quel que soit son caractère ou ses formes ; et enfin l'Independent Labour Party a dix-sept de ses vingt candidats contre des travaillistes dans certaines circonscriptions ouvrières. Dans ces conditions, on comprend que les travaillistes n'aillent pas au combat de gaité de cœur. Toutes ces considérations nous permettent donc de conclure qu'à moins de surprises à la dernière minute le gouvernement national arrachera aux électeurs un nouveau mandat de cinq ans.

Thomas GREENWOOD

## Pourparlers significatifs

D'un fait-divers de l'événement touchant une entrevue qui a eu lieu au domicile du maire Grégoire entre celui-ci et MM. Dupré et Gagnon et qui n'est d'ailleurs pas niée — qui a été seulement très mal pris (le fait-divers) par M. Grégoire lui-même, il ressort que des pourparlers se poursuivent depuis quelque temps entre l'Action Libérale Nationale et certains chefs conservateurs en vue des prochaines élections provinciales.

Ces pourparlers, admis, en tout cas incontestables, entre le « parti de Mercier » et ceux qui ont soutenu M. Bennett, n'ont rien de particulièrement édifiant, car ils prouvent qu'il y a des gens dans le tiers-parti (c'en est un) qui jetteraient volontiers leurs principes par-dessus les moulins pour arriver au pouvoir.

On a demandé dernièrement aux directeurs de l'A.L.N. où ils étaient durant la dernière campagne fédérale. Question superflue : il serait plus simple de voir à qui l'A.L.N. se « collera » durant la campagne provinciale. La question, en tout cas, intéresse tous ceux qui s'imaginent soutenir, avec l'A.L.N., des principes.

Olivar ASSELIN

## Notre commerce avec la Nouvelle-Zélande

L'augmentation des exportations du Canada à la Nouvelle-Zélande est démontrée par les cargaisons, sans cesse plus fortes, transportées par les navires de la Canadian National Steamships en service direct entre le Canada et les Antipodes. Parmi les produits canadiens les plus demandés là-bas on remarque : les autos, les pneus, le papier à journal, le poisson en conserve, la soie naturelle et artificielle, la farine, les chaussures de caoutchouc et de cuir, les machines agricoles.

## Nos abonnés

ne nous aident pas lorsqu'ils tardent à acquitter le prix de leur abonnement. Si tous répondaient au premier avis d'échéance que nous leur envoyons, ils nous éviteraient des frais de correspondance inutiles.

L'ADMINISTRATION.

Tél. BELair 1474

Jean-Marie Nadeau  
AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

## LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal

Cas postale 4018 Tél. : PL 8511

Directeur : OLIVAR ASSELIN

ABONNEMENT :

|             |             |
|-------------|-------------|
| Espagne     | 1 an 6 mois |
| Royaume-Uni |             |
| France      | \$3.50 2.00 |
| Etats-Unis  |             |
| Canada      |             |
| Autres pays | \$4 2.25    |

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal

et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN

Secrétaire de la rédaction : Jean-Claude Martin

Directeur de la Publicité : F.-X. Lizotte

## J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent, Succursales :

287 est, rue Ste-Catherine,

1011 est, rue Mont-Royal,

4222 rue Wellington, Verdun,

861 ouest, rue Notre-Dame.

# • POLITIQUE EXTÉRIEURE •

## Histoire et petite histoire

### D'un crime à un autre

Le crime politique commence à faire une concurrence sérieuse au crime de Chicago. On ne parle plus que de « suppressions » d'hommes d'Etat, d'adversaires de tout genre et même de simples particuliers, mais, pour tenir la balance en équilibre, on parle aussi de quelques « fabrications ». Entendez par là les fameux faux hongrois qui laissent loin en arrière les faux de Stavisky. C'est ainsi que le sujet de conversation le plus actuel est celui de l'assassinat du roi Alexandre I<sup>er</sup> et de M. Barthou, du drame de Meyerling et des mémoires du prince de Windischgraetz.

L'ouverture du procès des assassins de Marseille coïncide malheureusement avec les élections parlementaires anglaises. Aussi faut-il s'attendre à voir les agences de presse négliger les comptes rendus de l'un au profit des résultats de l'autre. C'est regrettable, car le débat ne peut manquer d'être du plus haut intérêt pour tout le monde. Il s'agit, en effet, de fixer certaines responsabilités très graves qui cessent d'être individuelles pour devenir des responsabilités d'Etat. L'attentat contre le souverain yougoslave et contre l'ancien ministre des Affaires étrangères de France ont eu des répercussions politiques trop profondes — et trop malheureuses, aussi — pour qu'on néglige de faire toute la lumière possible sur ses origines, sa préparation et son exécution.

L'assassinat du roi Alexandre I<sup>er</sup> nous ramène en face de tous ces problèmes non résolus, et peut-être, insolubles, qui rendent si délicate la question de l'équilibre et de la paix dans le bassin danubien. Problèmes de la révision territoriale, du réarmement, des minorités, des sabotages et des crimes organisés à l'étranger, de la propagande empoisonnée, des mouvements révolutionnaires ou simplement séditions. Qu'on le veuille ou non, on sera bien obligé de s'en occuper sérieusement dans un très bref délai.

Mais tous ces problèmes retiennent moins l'attention du public que les deux mémoires qui viennent de paraître à Vienne et qui jettent des lumières (???) sur deux affaires célèbres : le drame de Meyerling et la fabrication des faux hongrois.

Le premier livre est dû à la plume de la veuve même de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg,

trouvé mort à côté de sa maîtresse, la si jolie baronne Maria Veczera, dans un pavillon de chasse à Meyerling, et le second au « héros » même de l'affaire des faux hongrois. Ces deux volumes, dont le premier a été, dès sa publication, frappé d'interdiction par le gouvernement de Vienne, ne sont intéressants que parce qu'ils montrent, et même démontrent, que tous les crimes ne se commettent pas à coups de revolver. De tout temps, le faux a joué un grand rôle dans la politique, et si « l'homme dans la rue » a parfois tendance à oublier cet axiome : qu'on ne fait de bonne politique qu'avec un nombre « raisonnable » de faux, il est vite rappelé à la réalité par la publication de quelques souvenirs d'hommes d'Etat, de comparses ou de quelques fripouilles, roturières ou titrées.

### Le blanchissage d'une Altesse

La REICHSPOST de Vienne peut se vanter d'avoir provoqué une véritable émotion dans la capitale en publiant, avant la lettre, quelques-unes des assertions du prince Louis de Windischgraetz, qui avait participé à la fabrication des faux billets de banque français, il y a maintenant dix ans. Qu'il y ait quelque chose de vrai dans les révélations du prince, c'est probable et même certain. Mais cela ne déplace pas les véritables responsabilités des gouvernants hongrois de l'époque.

L'affaire peut se résumer en quelques mots. Le service topographique de l'armée hongroise fabriqua de 1925 à 1926 quelque deux milliards de francs de faux billets de banque français que des comparses haut placés se chargèrent d'écouler un peu partout en Europe. L'affaire ne tarda pas à être découverte et comme de juste fut déferée à la S.D.N., qui prononça une condamnation morale contre les dirigeants hongrois. Puis, après quelques sanctions de simple formalité, on fit le silence là-dessus, et il y a bien dix ans que personne n'a fait allusion à cette gigantesque forgerie. Tout le monde, depuis, est resté persuadé que ces faux n'ont pu être commis que grâce à la complicité du gouvernement de Budapest.

Or voilà que le prince de Windischgraetz déclare que l'initia-

teur de toute l'histoire ne fut autre que l'ancien ministre des Affaires étrangères allemand, feu Gustave Stresemann. Et là-dessus, le prince dévide son rouleau : l'Allemagne aurait poussé la Hongrie à entreprendre une campagne révisionniste contre la Petite Entente, et comme on manquait d'argent à Budapest pour acheter les journaux étrangers, quelques dirigeants hongrois se mirent d'accord avec quelques dirigeants du Reich pour fabriquer de faux billets français. Le tout, naturellement, fut entrepris dans un « but patriotique » et le prince de Windischgraetz prétend avoir endossé toutes les responsabilités afin de cacher les véritables promoteurs du crime.

Que l'Allemagne ait fourni quelques moyens techniques à la Hongrie, c'est fort possible. Berlin ne pouvait qu'être satisfait des embarras de ses adversaires. Mais cela ne fait nullement disparaître les responsabilités réelles des dirigeants hongrois : les faux ont été commandés en haut lieu et les responsables se sont habilement cachés derrière quelques tristes aventuriers de la politique. Il n'est pas dit non plus que tout cet argent fabriqué ait exclusivement servi à des fins de propagande.

Mais là n'est pas la question. Le point intéressant est que les manifestations révisionnistes en Europe centrale et ailleurs ne sont jamais des manifestations spontanées, qu'elles ne répondent pas aux vœux réels des populations et qu'elles ne sont le fait que de quelques dirigeants impénitents ou... intéressés. Quant aux campagnes de presse, entreprises dans un but « de redressement de torts » ou de « réparations d'iniquités des traités », elles ne sont que des campagnes payées, parfois même avec de faux billets. Cela en dit long sur la valeur de certaines assertions politiques et sur la solidité des arguments de propagande.

L'affaire des faux billets de banque français, qui faillit provoquer l'expulsion de la Hongrie de la S.D.N., montre aussi que certains nobles décaqués n'hésitent pas à recourir à des moyens de *gangsters* pour redorer leur blason et qu'un grand nom n'est pas nécessairement un sûr garant des intentions de celui qui le porte.

Le prince de Windischgraetz ne pouvant prétendre à entrer dans la grande Histoire espère faire son entrée dans la petite, ce

Quatre beaux types de femmes indigènes de l'Afrique du Sud



A côté de populations arriérées et même dégénérées, il existe en Afrique australe des tribus bantoues, les Zoulous en particulier, dont le physique et l'intelligence ne le cèdent en rien à quelques-unes des populations caucasiennes d'Europe ou d'Amérique. La photographie ci-dessus, qui nous a été gracieusement communiquée par l'administration des chemins de fer sud-africains, représente des femmes zouloues du type le plus pur. Remarquer les ornements qui ressemblent étrangement à ceux des populations indiennes du continent américain. L'Afrique du Sud offre à l'ethnologue un vaste champ d'observation, en raison de la « qualité » des races bantoues qui la peuplent en majorité.

qui est évidemment plus facile et souvent moins reluisant.

### Le drame de Meyerling

La collection des scandales ne serait pas complète si l'on omettait de parler de la mort de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg. Si la publication des mémoires du prince de Windischgraetz a dû faire plaisir à certains milieux politiques qu'il vaut mieux ne pas nommer, celle des souvenirs de la veuve de l'archiduc héritier a soulevé l'ire de quelques hauts personnages. Aussi le volume a-t-il été interdit dès sa publication. A vrai dire, il n'apporte aucune lumière nouvelle sur le drame qui se déroula, il y a quarante-six ans, dans un pavillon de chasse de l'archiduc. Depuis l'ouverture des archives impériales autrichiennes, au lendemain de la guerre, on a pu établir, avec une quasi certitude, que l'héritier du trône des Habsbourg a été assassiné.

Non seulement sa maîtresse, la Veczera, a, elle aussi, partagé son sort, mais le fameux garde-chasse de l'archiduc disparut un jour sans laisser la moindre trace et quelques autres témoins du drame moururent, eux aussi, dans des circonstances pour le moins singulières.

Rodolphe déplaisait à la cour, à certains milieux particulièrement germanophiles, aux Hongrois et surtout à l'empereur François-Joseph, qui blâmait hautement sa liaison avec la Veczera. Mais, comme il eût été incorrect qu'un prince héritier fût assassiné comme un simple sujet, on travestit le crime en suicide et la version officielle finit par être acceptée. Quand on songe à l'assassinat, vingt-cinq ans plus tard, d'un autre archiduc qui, lui aussi, déplaisait à la cour, à l'empereur et à la clique pangermaniste de Vienne et à la coterie magyare, on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre l'affaire de Meyerling et celle de Serajevo. Les deux archiducs héritiers étaient antiallemands, antihongrois, partisans d'une réforme constitutionnelle et du retour au fédéralisme qui avait fait la force des Habsbourg quelques siècles auparavant. Ils constituaient des obstacles aux projets de Berlin, de Budapest et de Vienne, et tous deux furent « supprimés » avec la maestria caractéristique du régime policier qui dominait la monarchie dualiste avant la guerre.

On ne peut plus conserver de doute à cet égard, et tous les souvenirs de personnes intéressées, hommes politiques et autres, ne changeront plus le jugement de l'histoire. Je tiens de la bouche même de M. de Marandès, frère

de celui qui fut conseiller d'ambassade français à Vienne en 1889, certains détails peu connus, qui confirment entièrement la version du crime politique de Meyerling.

L'assassinat de Rodolphe, et celui de François-Ferdinand, ne furent en somme que les précédents naturels du meurtre de Dollfuss et de l'attentat mortel contre le roi Alexandre I<sup>er</sup>.

Il n'est pas bon de barrer la route à des gens déterminés à aller jusqu'au bout, même jusqu'au crime et à l'assassinat.

### Inconscience ou naïveté ?

On peut ne pas être toujours d'accord avec l'OBSERVER ou quelque autre journal influent, sans se croire obligé, pour cela, de les taxer d'incohérence, d'inconscience ou de naïveté. Mais il est difficile de laisser passer les opinions de M. Ulrich Noack, publiciste allemand, auteur d'un article qui a paru dans le SPECTATOR de Londres, sans les affubler d'une épithète méritée.

Tout le monde sait que la répartition territoriale des colonies des grandes puissances ne représente pas l'idéal possible, ni même probable, mais nulle personne de bonne foi ne pourra accepter sans protestation les vues émises par M. Noack.

Le publiciste allemand propose en effet le démembrement des empires coloniaux de la France et de l'Angleterre au profit de l'Allemagne et de l'Italie. Que ce démembrement se produise naturellement au cours des siècles à venir, c'est bien possible, car aucune institution humaine n'est immortelle. Mais qu'on essaie de le réaliser artificiellement pour le seul bénéfice de quelques gouvernements à la recherche d'un succès tangible, c'est un peu trop demander. Les intéressés ont, eux aussi, leur mot à dire et il n'y a vraiment aucune raison pour que l'on se dévoue en faveur du prochain, surtout quand celui-ci n'éprouve pas pour vous des sentiments particulièrement tendres et qu'il n'a d'ailleurs rien à vous offrir en échange.

Voici, en quelque sorte, le résumé du projet de l'illustre Allemand, qui dispose avec une facilité vraiment déconcertante du bien d'autrui, de la Belgique et du Portugal en particulier :

« On » céderait le sud de l'Ethiopie à l'Italie, qui annexerait en même temps la Somalie anglaise et qui céderait l'Erythrée au négus. De ce fait la Mer Rouge ne risquerait pas d'être fermée par l'Italie (hum ! hum !). La France « donnerait » Madagascar à l'Italie, qui abandonnerait Rhodes à la Grèce et Zara à la Yougoslavie. L'Angleterre se-

rait obligée de renoncer à Chypre, mais obtiendrait des concessions ailleurs.

D'après M. Noack, cet arrangement serait de nature à satisfaire l'Italie. Mais comme il ne satisfait pas l'Allemagne, il faudrait trouver pour cette dernière quelque compensation. Et le publiciste allemand de donner au Reich le Cameroun, tout le Congo français jusqu'au Tchad, tout le nord du Congo Belge, c'est-à-dire un territoire du plus grand avenir. Notez bien qu'on aurait la bonté de laisser à la France les sables du Sahara, qui ne sauraient convenir à une puissance aussi « aryenne » que l'Allemagne, et que l'on ne toucherait pas à l'empire colonial anglais en Afrique orientale. La Belgique recevrait en compensation (car l'Allemagne espère bien un jour annexer la Belgique et ses colonies) les deux tiers de l'Angola portugaise. D'autre part, l'Allemagne renoncerait à réclamer ses autres colonies africaines et asiatiques (évidemment, évidemment).

Il resterait à compléter le démembrement du domaine colonial français et anglais en transférant les possessions britanniques d'Afrique occidentale à la France et les colonies françaises d'Amérique aux Anglais. Le petit jeu continuerait en Asie par un remaniement complet de la carte géographique : la Syrie passerait sous un autre mandat, ainsi que les établissements du Pacifique, la moitié de l'Indo-Chine serait cédée au Siam, qui céderait à son tour l'isthme de Kra à l'Angleterre. Cette dernière donnerait une partie des Etablissements du Détroit à la Hollande, qui ferait l'échange avec la Nouvelle-Guinée.

Il y a bien encore quelques originalités dans l'article de M. Noack : le transfert en masse de populations d'un pays dans un autre, l'établissement de nouvelles bases navales britanniques dans d'autres régions, etc., etc.

Je conseille à mes lecteurs de prendre un atlas afin de suivre sur la carte les fantaisies du journaliste allemand, si complaisamment reproduites par une revue qui se piquait et qui se pique encore d'être éminemment sérieuse et modérée. Le lecteur assez patient pour aller jusqu'au bout de cet article se demandera si le projet est celui d'un naïf ou d'un inconscient, ou s'il est un ballon d'essai destiné à faciliter la présentation de demandes beaucoup plus réalistes de la part du gouvernement de Berlin. Les deux hypothèses sont parfaitement vraisemblables.

Néanmoins, j'inclinerais plutôt vers la seconde, ayant depuis longtemps perdu toutes mes illusions sur le désintéressement des nations et de leurs gouvernants.

André BOWMAN

## La presse ÉTRANGÈRE

### Politique de bascule

André Maurois écrit dans MARIANNE :

L'Angleterre est un paradoxe géographique. Petite île, incapable de nourrir elle-même ses habitants, elle forme le noyau d'un immense empire. Elle ne peut conserver cet empire que si elle possède la maîtrise de la mer. Renoncer à cette maîtrise serait pour elle un suicide. Elle devient automatiquement l'adversaire de tout pays qui pourrait construire une flotte plus puissante que la sienne. Elle doit prévenir la construction de cette flotte rivale.

L'Angleterre sait que, dans le passé, toutes les fois qu'une nation s'est trouvée militairement maîtresse du continent, cette nation a souhaité construire une grande flotte. Trois exemples : l'Espagne, toute puissante au XVI<sup>e</sup> siècle, par son infanterie, construisit l'Invincible Armada ; Napoléon, vainqueur, prépare au camp de Boulogne l'invasion des côtes anglaises ; Guillaume II construit la flotte de Tirpitz. L'Angleterre cherche donc toujours à maintenir en Europe ce qu'elle appelle « la balance du pouvoir ». Elle considère à chaque moment comme son adversaire la puissance la plus forte (ou le groupe de puissances le plus fort) du continent. Contre cette puissance, elle forme des coalitions auxquelles elle apporte son appui.

L'adversaire abattu, il arrive que la balance penche très fort du côté des vainqueurs. L'Angleterre alors jette son poids dans l'autre plateau. Et c'est pourquoi, dès 1814, alors qu'elle vient de combattre Napoléon avec tant de ténacité, elle prend au congrès de Vienne le parti de la France ; c'est pourquoi dès 1920 elle soutient l'Allemagne ; c'est pourquoi une Allemagne devenue trop forte la retrouverait, après avoir servi ses des-

seins, dans le camp opposé. Une Société des Nations efficace aurait pu rendre ce jeu de bascule inutile. En fait, depuis la guerre, il continue.

### Routes impériales

Dans la GAZETTE DE LAUSANNE, Thomas Greenwood donne un aperçu de la situation et de la politique des routes impériales britanniques dans le Proche-Orient, aperçu qui permet de mieux comprendre quelques-uns des dessous de l'attitude du Cabinet de Londres dans la question du conflit africain. Nous en extrayons les principaux passages :

Si l'on reproche parfois à l'Angleterre la lenteur de ses réactions dans la diplomatie européenne, il convient de reconnaître qu'elle n'est jamais en retard lorsqu'il s'agit de la protection de ses routes impériales. La concentration de troupes italiennes à l'entrée de la mer Rouge, l'utilisation du Canal de Suez pour le transport presque exclusif des armées du Duce, et enfin le rassemblement de deux divisions aux confins de l'Égypte et de la Libye, ont naturellement porté l'Angleterre à réfléchir, malgré les protestations de M. Mussolini sur les intentions limitées de sa campagne africaine.

La propagande italienne dans le Proche-Orient, et en particulier en Égypte et en Palestine, était trop active pour ne pas inquiéter ceux qui sont chargés de la défense impériale. En Égypte, elle s'emploie à embrigader les bonnes volontés de la moindre colonie italienne installée de tout temps sur la terre des Pharaons. En Palestine, nous avons entendu combien de fois les moines et les laïcs italiens souhaiter, au nom du catholicisme ou de l'ardeur colonisatrice de l'Italie, que la S.D.N. transfère le mandat de Londres à Rome. Navons-nous

même pas entendu un religieux, particulièrement averti des intentions fascistes, convenir que l'Italie se contenterait au besoin de la Galilée, pourvu que les Anglais ne gardent pas pour eux le port si important de Haïfa ?

Consciente de l'importance stratégique de l'Égypte et de la Palestine, de ses engagements envers les peuples de ces deux pays, et des possibilités de l'avenir, l'Angleterre s'est mise silencieusement, depuis quelques mois, à renforcer ses routes impériales dans le Proche-Orient et à se ménager des alternatives, au cas où les circonstances mettraient en danger les positions qu'elle occupe jusqu'ici. Sans bruit et d'autant plus efficacement, elle a ainsi réalisé des plans de stratégie impériale qui ne peuvent manquer d'étonner ceux mêmes qui croient intelligent d'affirmer que la poigne impériale de l'Angleterre n'a plus sa force d'autrefois. Il faut voir dans ces réalisations une conséquence de la visite dans le Proche-Orient de sir Archibald Montgomery-Massingberd, chef de l'état-major anglais, et de celle de sir Maurice Hankey, secrétaire du comité de la Défense impériale, qui la précéda en Extrême-Orient.

Ainsi donc, devant le grand point d'interrogation que pose l'avenir du monde, l'Angleterre a silencieusement travaillé à consolider ses positions acquises et à renforcer ses routes impériales, en aménageant des alternatives aux voies stratégiques de sa flotte et de son aviation. Cette éclatante riposte à ceux qui ont cru, à tort, discerner un affaiblissement de la puissance impériale de l'Angleterre, assurera la paix et la tranquillité à tous les peuples qui, librement aujourd'hui, vivent sous la protection du drapeau britannique.

A. B. B.

# VALCARTIER, MORNE PLAINE!

Grand reportage inédit de JEAN-LOUIS GAGNON

Au cas où nos lecteurs croiraient trouver dans le texte ci-dessous quelques anachronismes, nous les prions de prendre note que ce reportage a été écrit il y a plusieurs mois. — N. de la R.

SUITE ET FIN

A ce moment, X-13 raconte: — Le Polock avait jupé tout près d'icelle. Rendu à Lévis — gazé pas mal — l'perd l'équilibre et tombe. L's'est fait couper les deux jambes — et bonsoir les voyageurs...

Malgré moi, je pense à la fin de La-Bas. J'imagine le vieux, celui qui me fait face, crevant la tête appuyée sur une poubelle, après s'être, pendant cinquante ans, rempli les tripes et vidant l'âme par le bas-ventre... Et pourtant, les hoboes sont de braves gars, solides, courageux, qui aiment ça quand ça grouille dans le paysage. Je regarde ceux du secteur: dix hommes, dix affranchis que Carco trouverait admirables, et qui sont peut-être les seuls, chez nous, à bien comprendre Villon...

Mais le vent tourne: — Moé aussi j'ai failli épouser. Heureusement, avant, j'ai trouvé le bobo de mon oiseau: elle volait trop haut... Avec sa marotte de se percher sur toutes les branches (sic), y avait des chances pour que je la rattrape jamais... Toé, X-13 ? — Moé ? faire vivre la fille d'un autre ?...

Dix heures. Les joueurs de poker ramassent leurs cartes crasseuses: bonsoir... Là-bas, trois hoboes qui reviennent de la Centrale gueulent à tue-tête:

On est tous frères  
sur l'même tender...

un littérateur tabou

Vendredi, jour chôme. X-13 m'arrive essoufflé, et s'écrase sur mon lit.

— J'ai une commande.  
— Diable !...  
— Oui, trois lettres, et d'amour, encore.

Chez les chômeurs, X-18 fait figure de fakir: c'est un littérateur tabou. Les hommes disent comme ça, qu'il n'y a personne dans le camp pour vous fabriquer les lettres d'amour comme ce diable d'homme qui en remontre au curé et qui voit des ours dans les étoiles.

X-18 sait tout ça. Même plus, il a organisé sa petite affaire comme une épicerie. La lettre se vend selon sa température amoureuse. De dix à cinquante sous: vous avez le choix — un choix qui va des amours chastes d'une petite amie de village aux amours folles des bachantes.

X-18 ajoute: — Pour une piastre, j'irais jusqu'à faire de petits dessins pour illustrer le texte.

— Sais-tu que t'es un joli pornographe ?

— Depuis Bethléem — l'abbé s'entend — c'est la seule littérature qui paye.

— Et les chômeurs s'en trouvent satisfaits ?

— Si tu voyais ça !... J'ai un tas de correspondantes — car le bouquet, ça consiste dans les réponses qui viennent.

Et X-18 me dit des histoires fantastiques. La littérature canayenne est encore à venir: X-18 la tient en réserve dans ses cartons. Nous finirons par enfoncer les petits papiers bruxellois...

Je m'informe si les chômeurs ont du goût pour la lecture:

— Parlons-en ! Un semblant de bibliothèque. A peine quelques livres et rudement ennuyeux. Nous avons bien quelques journaux...

— Lesquels ?

— L'ACTION CATHOLIQUE d'abord... Camille Roy jubile, s'étire et pense à l'ORDRE. D'ailleurs les Canayens de la paroisse se fichent pas mal de tout ça: ils ne comprennent pas les jolies choses. Ils sont rares, les types qui font la différence entre Charles Maurras et Jules Dorion, Joséphine Baker et la Tremblay, des beaux tétons et des seins virginaux d'Enfants de Marie.

— A va ben, la renaissance française...

Le lendemain, X-18 me dit d'un air abattu: — J'ai pas dormi de la nuit... J'ai écrit des lettres et il y en avait au moins pour une piastre et quart !

## 4. — Les faiseurs d'amour hantise sexuelle

Sur le camp, la pluie tombait en paquets.

Dans un shack de la Centrale, X-21 et moi causons du colonel de La Rocque, de Georges Valois et de « monsieur » Maurras, comme dit Chaloult.

Couché, X-18 lit les Dix-sept histoires de marins de Claude Farrère.

X-18 en est à la tranche bien connue où « dans le cabinet du grand chef, 464, Tiphaïne est entré ».

Avec des mots drôles, Tiphaïne — « qui est un matou pas coupé du tout » — demande au chef de donner ordre à deux caporaux de le conduire dans ce qu'on est convenu d'appeler un bon endroit:

« — Oui, commandant !... C'est pour celui de vous dire... que la nature humaine... elle a ses exigences ! »

Et X-18 s'arrête et, les yeux malins, dit:

— Tu vois la gueule de Flynn si j'allais lui refaire le truc ? Comme dit Farrère, il serait épaté, le vieux ! et salement !... Ça coûterait ce que ça coûterait, mais pour du tafia, ça s'rait du tafia ! et du bon ! et du raide !

Pendant ce temps, les hommes du

shack vont et viennent, paresseux, les esprits lourds de désirs gras.

— Ils rêvent d'amour selon la chair, dit X-18, qui jadis a pratiqué la Bible et Anatole France.

J'apprends que, l'année d'avant, il y avait dans les alentours un semblant de maison de rendez-vous.

Fallait voir les grues de l'établissement — les dames de beauté des chômeurs. Des vieilles femmes qui casquaient pour une bouteille de coca-cola... Mais ça a pas duré longtemps: l'ordre est venu de fermer le poulailler.

Puis, X-18 se replonge dans ses histoires de marins et j'écoute jaser les gars qui nous entourent.

Un grand sujet de conversation; le sujet: les femmes.

Un type fait son entrée dans le shack — en chantant des paroles rosses et pornographiques plaquées au petit bonheur sur des rengaines connues.

Sur les dix-sept cents hommes de la combine, quinze cents sont tirailés — envoutés — par le Désir. Et cela amène des complications...

Un camp de concentration n'est pas une cabane d'anachorètes, et il serait puéril de vouloir trouver, sous l'écorce d'un chômeur, le tempérament frigide d'un bonze continent.

sexe n° 3

On fixe à quatre cents le nombre des chômeurs pédérastes.

J'en compte cent qui le sont par tempérament et trois cents par accident. C'est un fait psychologique et bien connu qui se renouvelle ici. La vie en commun d'une masse de même sexe aboutit, généralement, au détournement sexuel, aux mœurs particulières et hétérodoxes.

D'ailleurs, je m'empresse de dire que le conseil d'administration ne peut rien à cela. Conclusion: on fiche la paix aux hommes (?) et on les laisse à leurs pratiques — pourvu cependant que le tout se passe dans les limites du camp.

Fait cocasse, ceux qui « travaillent »



par tempérament réussissent — et souvent — à se faire un nom qui devient bientôt célèbre. Cela amuse les chômeurs et ils causent des amours de la Comtesse, d'Alice et de Nous-autres les femmes comme les Papigots de l'an '70 devaient causer de Nana et de Satin.

Et reste les trois cents autres...

Grâce à d'heureux hasards de brasserie, j'ai pu en faire jaser quelques-uns. Il m'est impossible de traduire leurs réponses en langage décent, mais vous pouvez facilement les imaginer dans leur originalité crue.

Un surtout, qu'avait une raison particulière: crainte de se faire amant, comme il disait.

Autre chose.

Le grand écart des âges est un atout dans le nouveau jeu. J'ai dit ce qu'était un moue. Alors vous pouvez vous faire idée des propositions particulières que les jeunes de dix-sept, dix-huit ans, peuvent recevoir de la part de vieux satyres détraqués ou d'authentiques spécimens du sexe numéro trois.

## Le cantique d'une armoricaine

Madame Marie-Paule Salonne est une des personnalités les plus marquantes du monde littéraire breton. Cet écrivain nous appartient un peu... C'est l'ardente et fine Madeleine du « Royaume des Femmes » qui la révéla au pays lauréat.

Le 16 février 1918, la PATRIE de Montréal faisait paraître une émouvante poésie: Paroles d'enfant. Pour la première fois, une jeune bretonne publiait ses vers. Et ce fut chez nous qu'elle apporta les inoubliables accents de sa lyre enchanteresse. Comme jadis le barde druidique, elle jeta sa voix aux échos des forêts. Mais l'Armorique ne lui suffisait pas. Il fallait à cette prédestinée le Nouveau-Monde ! Et sur le Mont-Royal la jeune prêtresse alluma ses premiers feux. Depuis cette étincelle, la flamme brille, éblouit de plus en plus.

Madame Marie-Paule Salonne ne fréquentait aucune école. Elle n'eut d'autre professeur jusqu'au baccalauréat, que sa mère, bretonne de haute culture, officier d'Académie, féministe convaincue et qui, sous le pseudonyme de Djénane, écrivit depuis plus de trente ans dans les journaux régionaux. Madame Salonne-Le Gac ressentait une joie sans égale lorsque la petite Paule lui présentait ses devoirs, non en prose, mais en vers salonniers ! Elle est aujourd'hui la plus heureuse des mères, puisque ce talent devait être complété par celui de son artiste, Louise. Mademoiselle Salonne est une ancienne élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et illustre avec un goût exquis les œuvres d'écrivains et notamment celles de sa sœur aînée.

Madame Marie-Paule Salonne publia en 1920 *A l'école des papillons* (Collection des Cahiers Bretons). *Ma maison dans la brume* (1921) obtint le Prix de l'Aide aux Femmes de Professions Libérales. *Le conte bleu ne finit pas* (1925), une médaille d'argent de la Société d'Encouragement au Bien. *Le fruit de nos entrailles* (son chef-d'œuvre à son avis) lui valut le Prix Pierre-Corrad, l'Age de perle rapporta à la romancière des votes au Prix Fémina et le Prix

Minerva (1932). On se souvient en Bretagne de l'éloge charmant de M. Olivier Asselin, aujourd'hui Directeur de LA RENAISSANCE.

Toute la presse française fut unanime à louer Chateaubriand et les dames de Plancoët (1934). Madame Marie-Paule Salonne, quoique Morlaisienne, a toujours habité ce gentil village où l'on évoque, avec tant de bonheur, Fanchin aux couleurs mariales. « Ma nourrice me voua à la patronne du hameau de Plancoët, Notre-Dame de Nazareth, raconte Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. »

A Plancoët, Nazareth domine, et Nazareth n'est-ce pas le village de la Vierge ? Tant de délicieuses légendes armoricaines racontent que Jésus et sa mère venaient souvent en Bretagne... Il se peut, qu'en souvenir de la ville de Galilée la grande Nazareth elle-même ait donné ce nom à la cime plancoëtaise, dans une de ses promenades au pays de l'Arguenon ! La poésie mystique de ce lieu béni eut une influence certaine sur la païenne d'hier. Dans ses heures les plus douloureuses, la poétesse égarée creusa des guirlandes fleuries à Madame Marie :

« Roses blanches, roses rouges, roses d'or, comme vous êtes magnifiques ! »

Ecoutez... cette jeune mère qui dans l'attente dialogue avec son enfant: Et quand tu me demanderas, Vivette: D'où suis-je venue ?

Je te dirai: D'un Ange!

Un coup de cloche dominical t'a fait choir probablement par ma fenêtre... Notre-Dame a dû sourire à cette gentillesse !

Je ne puis transcrire les déchirants poèmes que dans sa détresse Madame Marie-Paule Salonne dédia à la très haute dame du Ciel. Cependant je citerai partiellement un mélancolique Ave qui vous touchera: Bébé s'est endormi sans avoir formulé l'adieu du soir: Bonsoir Jésus et sa maman ! Cette prière qui la récita ? Et la jeune mère tourmentée murmure :

Est-ce moi qui la dirai pour elle ? Moi

Et le mot de la fin est bien celui qu'un soir X-21 me disait: — C'est écœurant...

## les flèches d'Eros

On va chez les filles parce qu'on peut pas avoir de femmes honnêtes, et après, on ne va pas avec les femmes honnêtes parce qu'on a été chez les filles.

Ayant dit cette phrase lourde de vérités, X-21 marcha en silence.

— Il y a beaucoup d'avariés dans le camp ?

— Peu près deux cents... Tu sais, on fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

— Avec ça qu'on exerce aucun contrôle sur l'état de santé des chômeurs, je crois ?

— Il y a la petite blague de l'entrée, mais après... Les types sont souvent en passe et au retour on ne les examine pas. Alors...

— Et naturellement, ils n'osent pas en causer au médecin ?

— D'autant plus que le forgeron — ça c'est le médecin — paraît se foutre de ça comme du déluge. Cependant le moins qu'on pourrait faire, serait d'imprimer la loi du bague. Là, les avariés portent un X cousu dans le dos de leur uniforme. Ici...

— ...c'est un médecin comme le bon gros Léon qu'il vous faudrait.

— Pas de blagues, hein ? Il serait capable de nous trouver, à chacun, la maladie. I' croit toujours que c'est arrivé...

## 5. — Partir...

Mercredi: je pars !

Je refais en rond la petite balade de l'arrivée, et on me remet un papier indiquant que mon travail (!) fut satisfaisant — car faut vous dire que depuis Cartier, Laurier et Cie, cela n'a guère changé et que la dégringolade continue.

Dans les alentours de la cinquième heure, X-18 et moi arrivons à la petite gare de Valcartier. Nous faisons les cent pas.

X-18 traîne un peu son cafard: éternel cafard de l'homme qui n'est pas du voyage — du monsieur qui reste et pour qui on agit son mouchoir.

— Et voilà !...

— Allons, ça sera bientôt ton tour — et tu partiras, toi aussi.

— Mes frères les chômeurs !

— Ce sont de bons frères, au fond. Quant aux hoboes, tu sais tout le bien que j'en pense.

— Même que je ne comprends pas très bien ton amitié pour ces gars-là. — C'est pas malin. J'aime les hoboes parce qu'ils font bien leur métier, qu'ils ont du sang dans les artères et qu'ils sont fous de la vie. T'en connais beaucoup, toi, de gens qui font bien leur métier ? Vois-tu, nos médecins sont moins savants que ceux d'Europe, nos écrivains écrivent un peu plus mal que les Patagons, mais nos hoboes, eux, valent tous les truands et les baladeurs du monde. Tu comprends mon idée ?

— Oui. Et tu dois avoir raison...

A ce moment, le train entre en gare et stoppe.

Une minute passe qui me paraît longue... La pluie qui vient tombe doucement.

Le train s'ébranle.

Alors, X-18 se penche vers moi et me crie dans la figure:

— Et la brasserie qui n'ouvre qu'à neuf heures !...

Et de la portière du train je vois X-18 qui s'en va, sous la pluie — en chantant une romance sans paroles de Verlaine...

Jean-Louis GAGNON



qui ne crois en rien, Moi qui ne sais rien ? Moi qui ne suis rien ? Moi qui vis en dehors des rites séculaires de l'Eglise ? Moi qui n'entends d'une messe que la voix d'un clocher ? Moi qui ne sais pas aimer l'Hostie ? Moi qui ne dit point de chapeliers ?

Je vous salue, pourtant, sainte entre toutes les femmes, ô madone éternelle, reine de la Maternité.

Avec la révérence très humble et très sincère de ceux qui voudraient tant avoir confiance en vous ! Avec la simplicité de ma pureté païenne ! Avec mon cœur ! Vous êtes une très grande dame, très au-dessus de ma détresse.....

Que votre image reste au moins à jamais dans les yeux de ma Lucette. Bonsoir Jésus et sa maman... 2.

Vivette, Lucette, Viviane, c'est la même petite fleur de joie qui contribua à ramener l'hésitante maman à la vérité.

Inlassablement, Jésus réitérait ce sublime et poignant appel. « J'ai versé telle goutte de sang pour toi », et l'incroyante obstinée ne se rendait pas. Enfin touchée par la grâce, elle s'écroula entre deux bras tendus. Cette Célite mystique a désormais trouvé le vrai, l'unique thème: l'Amour Divin. Et c'est en expiation qu'elle a composé à genoux ce

2 L'Age de Perle — 12 francs — chez l'auteur à Plancoët (Côtes-du-Nord).

livre qui nous enchante comme une cloche de Pâques 3. Cet alleluia ramènera peut-être d'autres âmes altérées de vérité et d'amour. Puisse la nouvelle convertie jeter le pont entre le paganisme renaissant et le christianisme évanescant. L'apostolat de cette intellectuelle peut être très fécond, car les âmes s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux. Puisse notre amie pratiquer cette « charité de l'intelligence » que possédait si véritablement Madame Swetchine 4. La reconnaissance de nos erreurs et le souvenir de nos désillusions nous aident mieux à comprendre et aimer nos semblables. Et les divergences de pensées qui parfois nous séparent appellent l'esprit de tolérance. Voir clair en soi est humilié. Voir clair en autrui est toute indulgence...

En signe de foi et d'amour, Madame Marie-Paule Salonne porte le bijou sacré de sa bisainville, une croix... Ce Christ qu'elle écarta en des jours d'orage, elle le prie, elle l'adore, maintenant. C'est ainsi qu'elle a pu s'écrier: « Non pas ma volonté, Seigneur, mais la vôtre... La sainteté, mon Dieu, n'est-ce pas se conformer à votre VOULOIR ? »

Madeleine DOIRON-GREGOIRE

3 L'Ossuaire Charnel — 10 francs — Aux Editions Aubert Saint-Brieuc (CDN) ou chez l'auteur.

4 La Vie Spirituelle (mai) (J. Guilton) — Editions du Cerf-Juvisy (S. & O.).

## L'Actualité économique

La seule revue du genre publiée en langue française en Amérique.

Les personnes cultivées qui désirent se tenir au courant des questions économiques la lisent régulièrement.

On s'abonne à

L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

535, AVENUE VIGER

Abonnement: \$3. En vente dans les librairies: l'exemplaire, 35c

## LA RENAISSANCE

dispose d'un personnel compétent qui fera pour vous

- traductions (d'anglais en français)
- rédaction de lettres, circulaires, annonces, etc.
- correction d'épreuves ou de textes

Prière de s'adresser, à l'Administrateur

Case postale 4018, ou 180 est, rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Téléphone: PLATEAU 8511

1 Le Fruit de nos Entrailles — épuisé.

Est-ce moi qui la dirai pour elle ? Moi

## BULLETIN D'ABONNEMENT À LA RENAISSANCE

Veuillez faire le service de votre journal à

M.....

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an (\$3.50) — 6 mois (\$2.)

(biffer l'indication inutile)

à compter de votre prochain numéro.....

Ci-joint le montant de.....dollars (\$.....)

(Signé).....

## ARTS et LETTRES

Gloses critiques<sup>1</sup>

Le discernement de Louis Dantin en valeurs littéraires étant devenu plus binaire que celui de Mgr Camille Roy, les myopes mêmes nous dispenseraient de le commenter. Mais si ce n'est pas la critique littéraire qui risque de faire perdre la boussole aux écrivains et aux lecteurs en proclamant, par exemple, que les *Vieilles choses*, *Vieilles Gens* de M. Georges Bouchard sont — pas moins — « les Georgiques canadiennes », que les deux livres de Vieux Doc sont — pourquoi pas ! — des « chefs-d'œuvre », que le *Légionnaire* de M. Henri Pouliot est un reportage « suintant la vérité » (j'entends rire d'ici le héros du récit, illusionniste qui a prêté généreusement son passé et ses tranches à ses frères d'armes pour prendre, en bon Canailien, l'air d'un chérubin scandalisé) — en revanche, l'essayiste me semble plus dangereux, en ce temps de chômeurs désarmés, dans ses billesveses sociologiques. Car les critiques ne sont ici que prétexte à répandre des théories saugrenues.

Il y en a de simplement folichonnes, celles, par exemple, où l'on veut nous faire croire qu'on ne peut parler de doctrines économiques sans évoquer la rigidité des dogmes religieux ; celle aussi où l'on s'efforce contre le nationalisme, celui du Canada français. Voyons, Monsieur Dantin, vous qui avez si valeureusement occis les traits imaginaires de la culture et de la langue française, voulez-vous dire maintenant que nous devons troquer le français pour l'anglais, notre « patois » pour le « slang » ? Non, sans doute ; et je ne fais allusion à cet écart sans importance que pour m'en porter garant : la philosophie de Louis Dantin, mue comme celle des femmes par la sympathie ou l'antipathie à l'égard des personnes, ne peut aller jusqu'à la. Aussi soutient-elle tout de suite la thèse du nationalisme le plus étroit, le plus chimérique, celui de *La Nation* (sic) *canadienne-française*. Et aussi tend-elle, comme une aventurière née pour les avatars désolants, à installer les pieds à la place de la tête pour la gouverne des sociétés et à préparer la revanche des déclassés.

Je n'invente rien : Louis Dantin veut d'abord « démolir une relique barbare, les légions, étrangères ou autres », c'est-à-dire les polices nationales et internationales, en d'autres mots, le moyen de maintenir l'ordre, au besoin, par la force. Et cela ne lui suffit même pas : il veut encore exclure la conscience même, le seul frein restant, de l'économie et de la sociologie. Si Louis Dantin ne vise pas au déchaînement des appétits, des instincts, des passions populaires, et au chambardement des sociétés, pourquoi a-t-il écrit ces thèses et pourquoi les propage-t-il ?

Sans doute, de telles lubies ne seraient guère dommageables, si on les exprimait franchement. Mais Louis Dantin, louvoyant par nature et par besoin, ne manque pas de tarabiscoter les arguments spécieux, propres à éblouir ceux qui ont un cerveau d'arabes. Tantôt, sous le prétexte que les règles de la morale sont stables tandis que les conditions sociales et économiques varient, il s'évertue pour nous prouver que la morale est une étrangère, voire une ennemie, en économie et en sociologie. Tantôt, sous le prétexte que le terme des moralistes, « juste salaire », prend la forme des circonstances (comme toute morale appliquée), il rejette la morale parce qu'elle s'adapte aux conditions changeantes des sociétés qu'elle n'est pas fixe et rigide comme une barre tenant au même niveau réel des gens de la pleine et ceux de la montagne. Mais puisqu'on ne saurait rien dire de plausible dans les sujets où l'homme est le facteur principal si l'on fait abstraction de la conscience, il recourt lui-même à la morale, tout en se gardant bien de l'avouer. Qu'est-ce, en effet, que la formule : « Le maximum de bien-être pour le plus grand nombre, atteint par la coopération étroite de tous » (qu'il met au crédit du socialisme), si ce n'est une déduction des préceptes du Décalogue ? Et cette déduction est-elle, sauf pour Louis Dantin, beaucoup plus précise que celle du « juste salaire » ? Qu'est-ce que « le maximum de bien-être » ? Pas la même chose aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans, cent ans, cinq cents ans ; pas la même chose en Chine qu'en Canada, à la campagne qu'à la ville, dans les airs qu'au fond des mines ; pas la même chose non plus pour les prodiges que pour les avarés,

pour les nomades que pour les sédentaires, pour les maîtres que pour les apprentis, pour mon voisin que pour moi. Même si l'on réussissait à dissiper la morale comme un fantôme démodé, à connaître les appétits divers du plus grand nombre et à fabriquer à la brasse les lois pour les satisfaire, que vaudraient-elles, ces lois, et n'existeraient-elles pas simplement pour être violées ? Louis Dantin feint de croire que toute question économique et sociale doit se régler, sans souci de morale ni de conscience, par les seuls marchandages entre les intéressés : ouvriers, patrons, législateurs. Mais lui qui vit aux États-Unis, où les unions ouvrières sont mieux organisées et plus puissantes qu'en aucun autre pays du monde, et où les monopoles de capitaux sont fantastiques, est-il possible qu'il ne le voie pas ? C'est précisément ce jeu des intérêts, affranchis de la morale, et excités par le danger toujours prochain de la violence, qui est la source trouble du « get rich quick », de la violation de l'esprit et de la lettre des lois, des abus du capitalisme. Et c'est une lapalissade d'écrire que les lois, les contrats et les conventions, conformes ou non à l'équité, ne lient que les gens respectueux de la morale ; c'en est une autre de le constater : tous les régimes, propriétaires, socialistes, communistes, ont besoin de la morale et ne peuvent se maintenir sans elle. Même à l'usine, — et plus que l'habileté, l'intérêt, la crainte — la conscience régit le rendement et surtout la qualité de l'acte humain.

Aussi, Louis Dantin aurait montré plus de sens commun s'il avait prié les spécialistes de la morale de ne plus chercher des prétextes pour perdre leur temps et de se remettre à la tâche. Et leur tâche ne consiste pas à jouer le rôle de gogos dans les affaires qu'ils ignorent le plus ni celui de cabotins dans tous les domaines, mais à inculquer les préceptes et les habitudes de la morale, comme ce devoir d'état leur est imposé par une tradition de dix-neuf siècles, dans la conscience des individus. Quand l'homme atteint l'âge adulte et que s'est formé son caractère, il n'est plus le temps de commencer et de s'agiter comme la mouche du coche. Pendant que d'innombrables amoniers, sous prétexte d'œuvres sociales, se trémoussent vainement dans d'innombrables clubs et associations, l'enseignement de la morale à l'école est laissé aux soins d'amateurs bénévoles dont l'inconscience est bien plus apte à fausser la conscience des enfants qu'à la dresser. Pourtant, — et sur ce point, seuls les sourds, les aveugles ou les fats peuvent se faire des illusions, tant la baisse de la moralité publique et privée est évidente — pourtant, l'utilité immédiate des prédicateurs et caustiques en économie et en sociologie n'a jamais été perceptible, même à la loupe. S'ils ne sont pas présomptueux, ils n'y apportent que des axiomes connus et, quant aux réalités, des notions propres à faire sourire le dernier des manœuvres ; s'ils ont des prétentions, ils deviennent tout à fait nuisibles avec leur monde imaginaire : l'usine ne peut se transformer avantageusement en temple d'illuminés, et l'organisme social perd sa bienfaisance à se faire trahir par les songe-cœurs.

Mais ne discutons pas à l'infini à propos de ce livre auquel je n'ai soupçonné une importance possible qu'à cause du nom de Louis Dantin. D'ailleurs, lorsqu'il a remis le reste de ses papiers à l'éditeur, cet écrivain respectable a peut-être songé simplement à faire reluire le fond de ses tiroirs.

Albert PELLETIER

## Commerce et littérature

Les auteurs de la génération d'avant-guerre s'adaptent difficilement aux mœurs nouvelles et répugnent à se faire les commis-voyageurs de leurs livres et en particulier à aller dans les librairies dédicacer leurs œuvres à des inconnus. Cependant avant la guerre il y avait déjà des commerçants dans la partie si on en juge d'après ce prospectus exhumé à propos du cinquantenaire de la mort de Victor Hugo et qui proposait les *Œuvres complètes* du poète en soixante-deux volumes. Rien à payer d'avance, règlements par mensualités avec comme primes au choix, soit un service de table complet, soit un nécessaire de voyage garni et ces primes d'après la gravure du prospectus sont fort « conséquentes ». A quand les œuvres complètes de Gide avec un bon pour un séjour gratuit en U.R.S.S., celle de Mauriac avec une pièce de bordeaux et celles d'Anatole France avec un métier à tapisserie ou un pingouin articulé ?

A travers les chefs-d'œuvre



Cet autre détail de l'Annonciation de Léonard de Vinci représente la Vierge dont le fin visage, éclairé de face, est d'une luminosité presque surnaturelle. Cette Vierge fait face, dans le tableau de l'Annonciation, à l'ange que nous reproduisons la semaine dernière.

## Chronique du Canada français

La littérature canadienne-française s'achemine rapidement vers une autonomie plus large et mieux comprise. La période des débats, très longue et très laborieuse, n'avait pas brillé par l'originalité. On imitait, d'une façon routinière, les bons écrivains français qui tombaient sous la main. C'était la plupart du temps les auteurs étudiés dans les classes. Au sortir de leurs études, les jeunes gens continuaient de versifier, en amateurs, et suivant la mode des vieux livres. Car ils faisaient surtout des vers, généralement de ces pièces courtes que quelques heures suffisent à mettre au point. Culture et loisirs leur manquaient pour organiser des œuvres plus vastes aussi bien que pour chercher des chemins nouveaux.

Depuis vingt ans les études ont progressé à pas de géant, et du même coup la réflexion sur l'art et le goût de l'œuvre personnelle. Un intéressant débat s'est engagé sur l'originalité. Un certain nombre ont voulu la voir dans un nationalisme littéraire tout à fait exclusif. D'autres, au contraire, ont prétendu que l'originalité était avant tout l'affaire de l'écrivain, qu'elle reposait sur la personnalité et qu'ainsi il importait peu que les sentiments fussent universels ou nationaux pourvu qu'ils fussent personnels. Du conflit de ces doctrines tend à sortir un nationalisme mitigé, qui n'a pas encore parfaitement pris son équilibre, mais qui ne tardera pas à le trouver.

Le journal et le périodique présentent des indices très accusés de cette évolution. Les Canadiens ont été journalistes bien avant d'être poètes, romanciers ou dramaturges. Ils écrivaient pour défendre leur vie nationale, pour résister à l'invasion intérieure de l'assimilation. A la tribune de la « Chambre d'Assemblée », leurs orateurs menaient une lutte parallèle. La plupart du temps, celui qui faisait le discours était celui qui avait signé l'article ! Eloquence et journalisme ne formaient qu'un genre, où la vigueur tenait lieu de tout, d'élégance comprise. Quand ces batailleurs eurent gagné le droit de vivre, les phrases acquirent du poli, l'écrivain regarda au delà de ses frontières : le journalisme s'humanisa. Mais ce fut pour s'amortir dans une espèce d'atonie, celle du simple journal d'affaires ou d'information. Seul le journal de parti gardait un certain allant, artificiel pourtant, parce que la distinction des partis avait cessé d'intéresser la nationalité. Ces dernières années, un réveil nationaliste très notable a changé tout cela et pour le mieux. Journalistes et publicistes ont rallié l'ancienne verve, se sont remis en bataille en tenant compte de la différence des temps, ont conservé l'habileté plus soignée des prédécesseurs immédiats et tâchent d'être des hommes de leur pays tout en participant à la pensée universelle. Les premiers journaux de ce type ont été le *Devoir* à Montréal, l'*Action catholique* à Québec et le *Droit* à Ot-

tawa ; la revue la plus marquante, l'*Action canadienne-française*, devenue depuis l'*Action nationale*. Enfin, tout récemment, M. Olivier Asselin avait fondé à Montréal le quotidien intitulé l'*Ordre*, qui s'est mué sans secousse en un fort bel hebdomadaire appelé la *RENAISSANCE*. Il faudrait noter aussi trois ou quatre périodiques qui viennent de surgir, sous le souffle de la jeune génération, et qui reflètent encore plus intensément le même état d'âme : mentionnons *Vivre* à Québec, la *RELÈVE*, la *BOUSSOLE* et J.E.C. (organe de la jeunesse étudiante catholique), à Montréal.

La préoccupation patriotique tend à se faire plus réaliste. Et de cela le mouvement de librairie offre un très curieux témoignage. Les ouvrages documentaires, depuis un an, ont résolument pris le pas sur les ouvrages d'imagination, en particulier sur le lyrisme d'inspiration nationale. Le Canadien-Français a senti le besoin de mieux connaître son pays pour mieux y assurer son avenir ethnique. Fortement idéaliste, il semblait avoir cru jusqu'ici qu'il suffisait de chanter pour vivre ! Etudes historiques, études de sociologie politique ou démographique, études économiques, c'est ce qui prédomine aujourd'hui.

Les ouvrages et l'enseignement de M. Edouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal et directeur de l'Ecole des Sciences politiques, ont largement contribué à créer ce tour d'esprit plus réaliste. M. Montpetit vient de publier coup sur coup deux ouvrages d'un haut intérêt pour l'économie canadienne : *Sous le signe de l'or* et les *Cordons de la bourse*. Une étude du même genre, et non moins importante, vient de paraître sous la signature de M. Henri Laureys, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales ; elle a pour titre : la *Technique de l'exportation*.

M. George Langlois a publié l'étude démographique la plus fouillée et la plus compréhensive qu'on ait encore eue au Canada, sous le titre : *Histoire de la population canadienne-française*, pendant que M. Albert Lévesque essayait d'établir les caractères sociologiques du groupement canadien-français dans son livre, la *Nation canadienne-française*.

La littérature historique s'est enrichie des deux derniers tomes du grand ouvrage de M. Chapais sur l'*Histoire du Canada de 1760 à 1867*, et de plusieurs monographies dont les plus importantes, suscitées par les fêtes du centenaire, ont trait à Jacques Cartier (les auteurs : Desrosiers, Barbeau, Groulx). On a vu apparaître les premières biographies romancées : la *Vie gracieuse de Catherine Tekakwitha*, par Juliette Lavergne et la *Vie inspirée de Jeanne Mance*, par Pierre Benoit. Dans l'*Histoire régionale*, M. Camille Bertrand, archiviste, donne une remarquable *Histoire de Montréal*, et M. l'abbé Tessier, une réédition

## Peintures de la Gaspésie

M. Bercovitch nous présente des tableaux de la Gaspésie, de l'océan et de la lumière<sup>1</sup>.

Connaissez-vous la Gaspésie ? Connaissez-vous l'océan ? (Le golfe : c'est la pénétration de l'océan dans nos terres.) La Gaspésie, c'est un pays de conte de fées ; la mer, c'est Aphrodite, l'onduleuse, la puissante, l'incomparable.

Peindre la Gaspésie, c'est peindre à propos du réel les imaginations de titans amoureux. Surtout si c'est les rocs de Percé, surgis de l'eau saline comme des dieux antiques ; si c'est les *Trois Sœurs*, pointes de terre mordant la mer comme d'énormes dents multicolores ; si c'est la *Baie des Chaleurs*, Port Daniel, où la couleur n'a rien à envier à la richesse méditerranéenne.

La Gaspésie, dure à ses habitants — Percé, ville (ou village !) pauvre, — est un pays de Cocagne pour l'artiste. Chacune des pierres, par là, chaque tour de rivage, chaque griffe de terre ou de roche qui pénètre douloirement, ou amoureux, l'eau chatoyante et lourde, est une gloire de beauté, une symphonie lumineuse. La *Roche percée* est une agate où toutes les fantaisies de la couleur, à toute minute du jour ou de la nuit, s'entraînent, s'amuse à créer des harmonies subtiles ou puissantes, jamais les mêmes. Valeur d'éternité, semblerait-il.

M. Bercovitch a peint cela. Si vous avez vécu ce bonheur de « voir » la Gaspésie, vous le revivrez intensément à contempler les œuvres de ce peintre. Vous y comprendrez même des beautés que vous ignorez. Cela vous incitera à y retourner. Si vous n'avez pas vu, à Percé, l'*Aurore* enchanter l'atmosphère, velouter l'onde, caresser subtilement les rochers fantastiques, les toiles de M. Bercovitch vous imposeront l'incoercible désir d'aller la voir au plus tôt.

Allez-y ! Retournez-y ! Vous y vivrez de la beauté. Mais vous ne retrouverez pas la poésie des tableaux de Bercovitch. Pas la même, en tous cas. Parce que la qualité surimposée de l'art est de faire comprendre une beauté en la situant dans un cycle éternel. Expliquer une beauté, c'est d'abord la décrire ; la situer dans un cycle éternel, c'est évoquer, par elle, son histoire, sa vie, son action sur les êtres et les choses : le monde, l'espace et le temps.

Si la peinture n'était que descriptive, elle n'offrirait que des images, c'est-à-dire des sujets isolés dans l'univers. Mais il n'est pas un peintre, du plus mauvais au plus grand, qui n'ait œuvré que pour copier un portrait, un torse féminin ou le détail d'un paysage. Les peintres, on ne le répète jamais trop, sont, comme les poètes, des envoyés (des « anges », au sens grec du terme : des messagers) qui nous aident à aimer la vie, le monde, et parfois à nous aimer nous-mêmes.

Les tableaux de M. Bercovitch sont des œuvres d'art. Partant de l'image comme tremplin, ils obligent l'esprit à bondir vers l'infini. Impossible de les détailler un à un. Il faut aller les voir. Quand je vous aurai dit les sujets immédiats — la *Roche percée*, l'*Île de Bonaventure*, Port Daniel, la côte, la mer — vous aurez

1 Aux Galeries Eaton.

de sa monographie de *Trois-Rivières (1535-1935)*. Le Frère Bernard publie une histoire très élaborée de la *Survivance acadienne*.

Le théâtre n'a pas la vie facile au Canada français, faute sans doute d'un initiateur un peu hardi qui donnerait le branle une bonne fois et une fois pour longtemps. Cet initiateur aurait à susciter des œuvres, à grouper des acteurs, à trouver des subventions bénévoles ou officielles, à... former un public. Grosse entreprise quand par ailleurs existe la concurrence du cinéma et des sports.

Le R. P. Gustave Lamarche, de la Congrégation des Clercs de Saint Viateur, essaie d'alimenter la scène canadienne en publiant deux drames religieux d'un caractère original, intitulés *Jonathas* et *Tobie*. Ce sont des pièces à spectacle, accompagnées de musique et de danse, dont la technique assez nouvelle est expliquée au long dans une note-préface de l'auteur. La musique de la première de ces pièces a été réalisée par le jeune compositeur canadien Gabriel Cusson, ancien élève de l'Ecole Normale de Musique de Paris. Et l'œuvre vient d'être donnée sur une scène de collège parfaitement outillée (celle du petit séminaire de Joliette) avec un succès qui tient de

une idée des images. Mais ce que le langage ne peut pas exprimer, c'est le point de vue choisi par l'artiste, faisant dominer brutalement une roche dans le ciel, ou cherchant à la dominer par un regard plongeant, c'est la subtilité, la fluidité de l'atmosphère qui, enserrant les choses, les caresse, les drolote, les maîtrise ou les exalte.

L'*Île de Bonaventure*, silhouettée dans le lointain, émanant de la mer comme un rêve matérialisé, est une évocation de tous les océans, de l'océan typique, de la lumière du monde, des îles, du matin. Cela échappe à l'analyse. Et c'est pourtant une île de la Gaspésie.

La description matérielle vous étonnera en tous (ou presque) ces tableaux ; les rochers sont en pierre, la terre est meuble, l'eau est fluide, la lumière, impondérable, mais vraie.

Si vous vous approchez, vous remarquerez une facture large, puissante. Ce peintre travaille, pourrait-on croire, comme un aigle vole, à grands coups d'ailes. Ici et là, des négligences — impardonnables, car l'artiste qui a tant d'adresse n'a pas le droit de barbouiller comme un enfant — gâchent quelques-unes des toiles. En particulier, le portrait d'homme où un encerclement de bleu cru crève la toile. Tout près de la joue et de l'œil, encore l'empâtement qui suit le contour du rocher dans *Midsummer Night Dream*. On se demande pourquoi M. Bercovitch n'a pas évité cela. Fatigue, peut-être ?

Et pour finir demandons-nous s'il n'y a pas lieu d'insister sur la sincérité de l'artiste. Il expose ses œuvres, pour ainsi dire, toutes nues. Je m'explique : elles ne sont encadrées que par une bande de carton et une petite moule à quatre sous. Or un tableau gagne toujours par sa présentation. Tous les peintres le savent. Ils en prennent soin.

M. Bercovitch, artiste remarquable, doit être très pauvre, — indigent même — pour oser présenter si simplement, si candidement, ses tableaux. Il mériterait de ne pas l'être : nous y gagnerions.

Emile VENNE

## Le dernier numéro du MOIS

Le Mois, synthèse de l'activité mondiale, apporte dans son dernier numéro une ample mine de renseignements détaillés et précis sur les innombrables aspects du conflit italo-éthiopien. Vous y trouverez tout d'abord une étude générale sur l'*Europe devant le conflit*, mettant en évidence les profondes répercussions que peut avoir dans toute l'Europe l'action italienne ; puis une analyse magistrale de *La situation économique de l'Italie* qui permet de comprendre comment l'Italie pourra supporter les frais d'une guerre et résister éventuellement aux sanctions économiques ; enfin une description de *La chasse aux concessions en Abyssinie* par le professeur Pervouchine.

Vous pouvez obtenir ce numéro du Mois de ses représentants canadiens : LA LIBRAIRIE MÉTHOT, 325 rue Sainte-Catherine, à Montréal. (\$1 franco)

l'événement littéraire. Il faut dire que le théâtre scolaire est très vivant au Canada. S'il n'a guère donné lieu jusqu'ici à des œuvres originales, il a du moins largement cultivé le goût des bons spectacles et peut-être préparé de longue main un renouveau ou plutôt une éclosion du théâtre sérieux dans le grand public.

L'écrivain canadien-français cherche son autonomie non seulement par rapport au modèle étranger, mais aussi par rapport au confrère canadien-anglais. C'est ainsi qu'au dernier dîner des *Auteurs canadiens*, cette section française de la *Canadian Authors' Association* a décidé de se constituer en société distincte avec charte civile propre, et le ministre-secrétaire provincial, M. Athanase David, présent au dîner, a annoncé que la Province de Québec accorderait à la nouvelle association un octroi annuel de mille dollars pour la création d'un secrétariat permanent. Il n'est pas douteux qu'une institution de ce genre puisse servir les lettres françaises au Canada. Puisse-t-elle en particulier servir l'*information littéraire*, qui est extrêmement pauvre et aurait besoin d'un organe stable et autorisé.

(Le Mois)

<sup>1</sup> LOUIS DANTIN : *Gloses critiques*, 2e série. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935.

# Faites de la terre!

SUITE DE LA PAGE 1

Le cri angoissant a traversé trois siècles de colonisation pour venir nous sauter à la gorge au moment où les peuples parlent de retourner à la charrue.

Où est-elle la charrue? Un soir d'octobre, l'homme l'avait cachée dans les broussailles en bordure du « d'sert ». Il faisait mauve sur les champs.

— J'ai trouvé pus ma charrue, dit l'homme.

— Allons-nous-en en ville, répondit sa femme.

« La Paysannerie française est en voie de disparition: chaque recensement marque une nouvelle étape de son déclin. »

Voilà la première phrase de l'introduction d'un livre formidable, intitulé *D'abord la terre* — *Le salut par les paysans*!

Pourquoi ne pas avouer tout de suite que l'auteur m'a atteint au plus profond de mon être, sans doute parce que je garde encore des attaches à la vieille terre... paternelle (si vous voulez), à la terre de Zola (si vous voulez encore) mais certainement à la terre des premiers défricheurs et des premiers visionnaires qui ont tout fait pour sauver le monde moderne.

*D'abord la terre!* Ce réquisitoire, qui se trouve en même temps un plaidoyer des plus admirables de Marcel Braibant, pèse de tout son poids colossal sur l'histoire de France. Et c'est précisément parce que c'est là un exposé lumineux et vengeur des faits et de la vérité que la critique n'en a pas soufflé mot. Le monde semble se désintéresser de plus en plus des livres sérieux, des écrits qui portent à réfléchir et à maudire l'erreur.

L'homme civilisé est ainsi fait qu'il lui répugne de prendre contact avec la réalité brutale. Il vit de mirages et de chimère et c'est ce qui explique le nombre inquiétant de romanciers et de productions idiotes.

Puis, les événements continuent à se précipiter avec une rapidité d'enfer, creusant des abîmes dans la vie économique des nations. L'homme, (« nous sommes tous plus ou moins fous », disait Baudelaire) pour se protéger, s'en remet aux connaissances des politiques comme si les politiques possédaient quelque savoir et pouvaient quelque chose contre la poussée vertigineuse des progrès modernes et des industries que le luxe ne cesse d'inventer.

L'homme du vingtième siècle recherche par-dessus tout le mouvement, le bruit et les agglomérations intenses d'être humains où il trouve à satisfaire ses ambitions et ses vices. Il mange et travaille à heure fixe. Il bâcle en quelques minutes une besogne souvent sérieuse qui nécessiterait la plus grande réflexion. Il passe sa vie à respirer au milieu d'une lumière artificielle. Il ne voit plus se lever l'aurore et ne la reverra probablement jamais. L'homme de notre temps est une machine; il est lui-même un accessoire de l'immense machinerie qui couvre et qui ébranle le monde moderne, et dont les rouages compliqués, sont conduits à pleine vitesse par des industries sans nombre et généralement fort inutiles.

Demandez à l'homme du vingtième siècle (cet être savant et perfectionné) de retourner à la campagne et de vivre de la vie monotone des champs. Il vous répondra qu'il mourrait au milieu du silence. Les villes tentaculaires gardent un autre attrait. Ce n'est plus du sang, c'est du métal fondu qui coule dans les veines du monde.

L'homme a perdu le goût de la nature et il n'aime plus la terre.

Qu'on le veuille ou non, le moment est venu dans les pays les plus civilisés d'Europe, le premier de tous, la France, de barrer le fleuve déchaîné de l'exode rural et de maintenir sur la terre au moins ceux qui s'y trouvent déjà. Une des grandes victoires du siècle aura été cette admirable bataille du blé gagnée par Mussolini. Mais pourquoi le mot bataille? Précisément parce que le maître de l'Italie dut se battre avec les paysans eux-mêmes pour les garder de force sur la terre, dont ils ignoraient jusqu'ici la puissance et le bonheur.

C'est à faire chavirer l'imagination quand on lit, par exemple, sous la plume d'un Marcel Braibant « qu'en France, l'étendue des terres abandonnées, qui était en 1913 de 3.703.000 ha., s'élevait en 1929 à 5.085.000 ha., soit en seize ans une augmentation de 1.202.000 ha., qui s'est encore aggravée dans ces dernières années ». Et l'auteur de poser simplement cette question terrible: « L'agriculture serait-elle devenue inutile? »

Mais quelles seraient les causes du dépeuplement des campagnes et de la ruine de l'agriculture? Marcel Braibant, avec un courage qui devrait lui mériter le respect de tous les esprits libres, n'hésite pas à marquer d'un fer rouge le passé et le présent et de montrer la paysannerie sacrifiée dans ses conditions d'existence. La France n'a pas de politique agricole. Les Banques ne font pas crédit aux paysans et l'agriculture est sacrifiée aux intérêts mal compris de l'industrie. Mais de toutes les causes qui ont provoqué la déchéance de la paysannerie il en est d'ordre moral qui soulèvent l'indignation.

« Le Paysan a toujours été dédaigné, écrit au vitriol Marcel Braibant, il a toujours été méprisé et traité en ridicule. On le représente avec des vêtements rapiécés, usés jusqu'à la trame, boueux et crottés, avançant lourdement en gros sabots; quand il voyage, c'est en carriole grinçante, ou dans une vieille automobile délabrée. Au théâtre, au cinéma, sur les affiches, dans les romans, partout, c'est un personnage de comédie et de caricature. »

On oublie qu'il n'a ces apparences misérables que parce que sa situation l'oblige aux plus strictes économies et le courbe sur la terre jusqu'à dix-huit heures par jour.

Et l'auteur de terminer ce chapitre violent par une vérité qui fait plus mal encore:

« Les institutrices et les maîtres d'école de nos villages, lorsqu'ils discernent des qualités chez leurs élèves, les orientent vers des activités moins pénibles que l'agriculture... »

Il est clair qu'un écrivain qui oserait chez nous crier de telles vérités passerait pour un mauvais patriote. Et pourtant, je demande



No 3 — Type Saint-Henri

à tous nos éducateurs si nous n'avons pas chez nous à déplorer le même mal?

L'abbé Groulx, dans un livre récent, *Orientations*<sup>2</sup>, où tout est loin d'être bon, consacre un chapitre à la « Déchéance incessante de notre classe paysanne ». Il semble attacher une importance capitale au manque de chemins dès les débuts de la colonie et jusqu'à nos jours. Ce serait là, paraît-il, l'une des principales causes de l'exode rural. M. l'abbé Groulx nous dira-t-il comment il se fait que les cultivateurs qui possèdent aujourd'hui des bonnes routes dans toutes les vieilles paroisses et jusque dans les régions presque nouvelles veulent quand même quitter le sol? Cette haine de la terre ne serait-elle pas due plutôt à une mauvaise éducation? Ce n'est pas en vain que pendant un siècle on oriente des milliers et des milliers d'hommes vers les professions dites libérales pour garder sur la terre le plus « braque » de la famille, les pauvres parents, croyant de la sorte, glorifier les études classiques et rendre justice aux travailleurs du sol.

Il faut avoir le courage d'écrire que la plupart de ceux qui se devaient de diriger et d'instruire ont asservi le paysan, l'ont hautement méprisé, ont tout fait pour rendre son existence médiocre en le tenant isolé au fond des campagnes.

La paysannerie va-t-elle disparaître? Pour ce qui regarde la France, Marcel Braibant n'ose pas y croire. Braibant qui, tout le long de son beau livre, écrit « Paysan » avec une majuscule, ne veut pas y croire. Et le cœur plein d'espérances et toujours si français et si digne, il s'écrie:

« Il reste heureusement en France une souche paysanne encore vigoureuse. Le goût de l'agriculture n'a pas disparu; la terre garde à son service des Paysans qui l'aiment comme d'autres se passionnent pour la mer ou pour la montagne. »

Ce sont là, certes, des paroles encourageantes mais qui gardent encore comme un reste d'amer-

tume. Il faut bien se rendre compte que l'agriculture ne se relèvera que si on apporte des changements dans son application et surtout que si on réhabilite le paysan à ses propres yeux et davantage si on a le courage de diriger dans le bon sens l'éducation nationale à l'égard de la classe agricole. Il faut que l'agriculteur soit aidé matériellement; il faut que l'Etat agisse avec la plus grande prudence mais avec la plus grande fermeté aussi et faire en sorte que la condition du paysan lui permette la rémunération de son travail et de son capital. Mais avant tout le moral doit être sauvegardé. La condition sociale de la paysannerie ne doit pas être inférieure à celle de toute autre classe de la société. Plutôt, elle doit tenir le premier rang ou nous sommes perdus.

C'est là la conclusion brutale du réquisitoire de Marcel Braibant, écrit dans une langue claire, vive, brûlante et qui reflète par moments des lueurs d'acier. Ce qui donne à la phrase tant de spontanéité, de mouvement, et disons le mot, de « poésie », c'est que l'auteur aime vraiment la terre et qu'il désire la sauver malgré eux. Il y a un je ne sais quoi de tragique dans ces pages qui me transportent et me bouleversent.

Ce livre est comme l'écho lointain et pathétique du commandement du curé Labelle: « Faites de la terre ». C'est le cri d'ordre qui souffle aujourd'hui sur le monde entier. Et si les hommes ne retournent pas à la terre par amour de la terre, ils y retourneront, poussés par la misère. C'est déjà fait.

VALDOMBRE

## Un chien-ratier

Voici la dernière histoire marseillaise qui nous a été contée: — avé l'assent, bonne mère:

Marius, ayant appris que des concours de chiens-ratiers étaient dotés de prix importants, décide de tenter la fortune par ce nouveau moyen. Mais il fallait évidemment qu'il se procurât avant tout un chien-ratier... Indispensable!

Marius se rend donc dans le chenil d'un spécialiste et fait l'acquisition d'un fox de toute beauté.

— Est-il bon pour les rats, au moins, demande-t-il?

— S'il est bon pour les rats? hé, té, je crois bien! Vous n'en trouveriez pas de meilleur que lui dans tout le département.

Quelques jours plus tard Marius revient chez le marchand. Marius est apoplectique, il éclate de fureur:

— Qu'est-ce que c'est que ce sale cabot que vous m'avez vendu? Je l'ai amené au concours et les rats lui passaient sous le nez, que Môssieu ne daignait même pas bouger d'une patte... Je vous l'avais pourtant acheté en confiance.

— Eh bien, espèce de fada, vous en avez un sacré toupet! Me l'avez-vous assez demandé, s'il était bon pour les rats? Et je vous ai répondu quoi: qu'il était bon pour les rats!... Je le maintiens... Vous ne voudriez pas, puisqu'il est bon pour les rats, qu'il leur fasse du mal, non?

## Le renouveau scolastique en Angleterre<sup>1</sup>

M. Thomas Greenwood<sup>2</sup>, maître de conférences à Birkbeck College, Université de Londres, directeur de la revue *PHILOSOPHER*, retournait en Angleterre, le mois dernier, après une enquête sur l'organisation des études médiévales et thomistes au Canada. A l'issue de cette enquête poursuivie à Montréal, à Québec, à Ottawa et à Toronto, l'éminent professeur (qui est un ancien élève de la Sorbonne et de l'Institut catholique de Paris), concluait à la nécessité d'une collaboration plus étroite entre les spécialistes d'Angleterre et du Canada en vue de l'expansion de ces études, où l'esprit, disait-il, trouve la véritable sagesse humaine.

L'organisation des études thomistes n'en est encore qu'à ses débuts en Angleterre. Ce pays s'est rallié tardivement au mouvement de renaissance thomiste appuyé par Rome qui a tenu à reconnaître la doctrine du docteur Angélique comme la philosophie de l'Eglise. Les catholiques anglais se trouvaient dans une situation peu favorable. La Réforme avait brisé, dans les Universités, la tradition scolastique, et, dans le pays, elle avait empêché les catholiques d'organiser l'enseignement religieux. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre catholique a dû, après la restauration de la hiérarchie, organiser la vie religieuse, former des prêtres, s'occuper de la famille et des œuvres sociales. Elle n'eut ni le temps ni les possibilités d'entreprendre des recherches philosophiques. Peu à peu, à mesure que la vie religieuse renaissait, des groupes se formèrent autour du thomisme.

On commence aujourd'hui à comprendre, dans les milieux cultivés et dans les universités, l'importance des études de philosophie médiévale. Les grands centres de culture, hier encore hostiles, adoptent à l'égard de la « philosophie perennis » une attitude sympathique et, quelquefois, comme c'est le cas à l'Université de Londres, lui donnent asile.

Des sociétés se proposent comme fin la diffusion du thomisme se sont fondées. La première fut l'Aquinas Society, qui compte environ 140 membres et qui, depuis 1927, organise chaque mois des conférences publiques autour du thomisme.

A Oxford et à Cambridge, des chercheurs non catholiques ont formé un cercle d'études de philosophie médiévale. Quelques catholiques se sont joints à ces chercheurs qui se réunissent à Warburg Institute, à Londres.

Jusqu'à ces dernières années, aucune université anglaise n'avait de philosophie catholique parmi les membres du corps enseignant. Récemment les RR. PP. D'Arcy et Walker ont été appelés à donner des cours de philosophie.

Notes prises au cours d'une interview de M. Thomas Greenwood.

<sup>2</sup> On sait que M. Greenwood est maintenant correspondant de La Renaissance à Londres. — N. de la R.

sophie scolastique à l'Université d'Oxford, et la maison d'étude des jésuites, Campion Hall, a été affiliée à l'Université.

La faculté de philosophie de l'Université de Belfast comporte également un cours de philosophie scolastique. Naturellement la National University of Ireland, université catholique de l'Etat libre, possède une faculté de philosophie renommée; mais cette université n'est pas proprement anglaise.

Depuis une douzaine d'années, les PP. Dominicains ont la permission, sous l'égide de l'University Extension Lectures Board, des cours libres sur le thomisme et l'explication de la « Somme ».

A cause des difficultés qu'elle a traversées, la littérature thomiste ou scolastique se trouve assez restreinte en Angleterre.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les Jésuites publient pour leur célèbre collège de Stonyhurst les premiers manuels de philosophie inspirés du thomisme, et les Dominicains commencent la traduction de la « Somme théologique ». Des articles philosophiques paraissent dans le « Month » des Jésuites, à Londres; le « Blackfriars » des Dominicains, à Oxford; la « Clergy Review »; et dans quelques autres publications dirigées par des religieux mais qui ne sont pas des revues philosophiques proprement dites.

Parmi les auteurs les plus en vue actuellement il faut noter le R. P. D'Arcy, auteur de « The Nature of Relief », le R. P. Walker, auteur de « Theories of Knowledge », le R. P. Phillips, auteur de « Modern Thomistic Philosophy », E. I. Watkins, qui a écrit « A Philosophy of Form » et quelques auteurs d'études médiévales.

Ajoutons en terminant quelques auteurs catholiques tels que Chesterton, Dawson, Woodruff, Martindale, Hollis, qui sans se confiner aux problèmes proprement philosophiques, demandent dans le thomisme une inspiration et un fond de doctrine.

R. C.

(De la RELÈVE)

## Humour soviétique

Mme Marika Sternstadts, journaliste suédoise, rapporte de l'U.R.S.S. cette anecdote:

Un Anglais, un Américain et un Russe vantent la culture de leur pays respectif.

L'Anglais prétend que dans la Grande-Bretagne il existe une voiture par 10 habitants. L'Américain déclare que cette moyenne est depuis longtemps dépassée en Amérique où l'on compte une voiture par quatre têtes de population. Vous appelez cela la culture, réplique le citoyen soviétique, sachez que nous avons chez nous deux voitures par personne... une pour être conduit à l'hôpital et l'autre pour être emmené en prison...



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.



## Tous les services d'IMPRESSION et RELIURE

sous un même toit

- Dessin
- Photogravure
- Clicherie
- Impression
- Reliure

## LE SOLEIL de Québec

met

## 2 PLANCHERS

à votre disposition

exclusivement pour ses importants travaux d'impression et de reliure. Rien n'y manque: outillage moderne, compétence des ouvriers, prix abordables.

Les ateliers de la Clicherie, de la Photogravure et du Dessin les complètent.

ECRIVEZ... TELEPHONEZ... OU VENEZ NOUS VOIR

# Et la femme...

## Robes du soir

Les collections d'automne déterminent notre élégance du soir, c'est-à-dire notre plus grande élégance, celle qui nous met le mieux en valeur : il est donc juste qu'elles nous passionnent. Les modèles sont aussi nombreux que variés ; l'éclectisme le plus large règne dans la couture, et il semble vraiment que toutes les tendances, toutes les fantaisies y soient représentées. Cependant, si l'on cherche à mettre un peu d'ordre dans cette délicate confusion et que l'on veuille, à tout prix, synthétiser les idées ou inspirations les plus caractéristiques, on arrive assez vite à établir trois groupes principaux : le groupe des robes de style, celui des robes drapées et, enfin, celui des costumes ou tailleurs de minuit, formule d'avant-garde, très en progression depuis deux ou trois saisons et qui nous apparaît, vaguement, comme une menace ou tout au moins comme une protestation vis-à-vis des deux premiers groupes. Voilà qui est bien révélateur de la période d'évolution où nous sommes ! Un strict tailleur-smoking de velours noir coudoie, sans se troubler, une somptueuse robe de dogaresse en satin broché ou des voiles flottants d'almée, et nous trouvons tout cela naturel et charmant ; nous hésitons entre trois modèles, sans même nous rendre compte que nous hésitons entre la Renaissance, les Mille et Une Nuits et les Scènes de la Vie Future. La fameuse machine à fabriquer le temps s'est-elle soudain déréglée ? Les

siècles flottent devant nous, dans toute leur séduction rajeunie.

### Robes de style

Nous réunissons dans ce premier groupe l'ensemble des robes à grande ampleur, à jupe large qui, de ce fait, nous apparaissent teintées d'archaïsme, nuancées de réminiscences.

Certaines d'entre elles, les robes « italiennes », dont on trouve presque toujours un ou deux beaux spécimens dans chaque grande collection, ne cachent pas le moins du monde leur caractère rétrospectif : elles sont parfois inspirées directement par un chef-d'œuvre classique, dont elles restituent, avec éclat, non seulement la ligne générale mais même les détails d'ornementation... Citons, par exemple, la magnifique robe de Bruyère appelée « les Amants Vénitiens », à cause du tableau célèbre dont elle est tirée : même soierie changeante, mêmes manches volumineuses et remontées, même délicate petite guimpe de mousseline blanche plissée encadrant le décolleté. Et cette tentative de reconstitution historique (sans aller toujours jusqu'à la même scrupuleuse exactitude) se retrouve dans bien d'autres maisons.

Les tissus choisis pour les robes de style de l'époque Renaissance sont presque exclusivement le velours, le taffetas changeant et le satin broché : tissus magnifiques, assez rigides, qui sont « contemporains » de l'époque évoquée.

Parmi les robes de style, il convient de ranger aussi de fort jolies toilettes qui n'ont rien d'italien, mais qui s'apparentent plutôt à la mode française de 1860 ou 1880. Grands décolletés découvrant l'attache des épaules, petits corsages ajustés, boutonnés, effets de basques, volants de tulle, écharpes de dentelle... Ces robes légères, dont Ardanse nous donne ici même un exemple charmant seront préférées par les jeunes filles ou jeunes dames qui aiment la danse. C'est encore dans le premier groupe que nous rangeons les nombreuses robes de satin épaissi, de moire, de taffetas tramé velours, qui offrent comme caractère distinctif l'importance de la jupe et la réduction du corsage.

### Robes drapées

Mais voici le cortège impressionnant des silhouettes drapées : Robert Piguet,

Lanvin, Schiaparelli, Patou nous en donnent, tour à tour, leur conception personnelle et originale. Lanvin reste fidèle à un drapé fort curieux, qu'elle avait déjà proposé (la première) aux collections de printemps et qui fait remonter l'étoffe de la jupe de bas en haut, dans un effet de pantalon d'odalisque.

Chez Robert Piguet, la jupe étroite et enroulée se prolonge, en arrière, d'un pan d'étoffe qui remonte jusqu'à l'épaule et s'y drapait avec souplesse : souvenir du « sari » hindou, et surtout des drapés « grecs », des statues antiques, si légères sous leurs voiles.

Chez Schiaparelli, le drapé est souvent placé un peu en avant et de côté, de sorte que la jupe, plus courte d'un côté que de l'autre, découvre une jambe à la marche... Ce mouvement relevé est à noter, d'ailleurs, dans plusieurs autres collections : on va nettement vers la jupe inégale. Chez Patou, le drapé sur les hanches paraît en honneur, de même que les corsages amplement drapés : il propose aussi une formule de drapé croisé, de drapé enroulé qui connaît déjà la vogue et qui, déjà, fait école.

Le drapé en avant, parfaitement symétrique et réparti en fronces fines le long d'une couture ou d'une bande droite — formule chère, entre autres, à Vionnet — est destiné, croyons-nous, au succès le plus général, car il affine merveilleusement la ligne, enveloppe le corps et ne le surcharge aucunement (ce qui est le danger des drapés, en général).

Il ne faudrait pas oublier, à propos de drapé, les manches drapées, si nombreuses et si nouvelles. Le volume et l'importance des manches, pour le soir, est une nouveauté un peu singulière, mais accueillie cependant avec un tel enthousiasme qu'elle va nécessairement s'imposer. Robert Piguet les interprète avec une maîtrise particulière : chez lui, les manches sont si larges, si flottantes qu'on pourrait aisément les confondre avec une cape dont elles ont le mouvement arrondi et rejeté en arrière. Même indication chez Alix, avec encore plus d'audace.

Chez Maggy Rouff, les manches du soir sont parfois longues, mais assez collantes, et chez Marcel Rochas, nous trouvons des manches-pagode, élargies surtout du bas...

Mais, en vérité, la manche-ailé, la manche-cape, la manche-chlamyde, à longs drapés retombants, se retrouvent un peu partout et apportent à la ligne féminine une sorte de nonchalance et de souplesse orientale très caractéristique.

E. B.

(Du JOURNAL DE LA FEMME)

et laissez cuire doucement les œufs. Coupez un peu de persil sur les œufs. Servez très chaud.

### DESSERTS

#### Eclairs au café

Préparez de la pâte à chou, mais avec un peu moins de beurre ; introduisez-la dans une poche à douille, et couchez sur une plaque des bâtons de l'épaisseur et de la longueur d'un doigt, dorez et cuisez à four doux, afin de les obtenir bien secs. Quand ils sont refroidis, fendez-les à leur base ; garnissez-en l'intérieur avec de la crème fouettée ou une frangipane légère, au café ; quand ils sont garnis, frottez-les en dessus avec un peu de marmelade, et masquez avec une glace ainsi préparée :

Versez dans une terrine la valeur d'un demi-verre de sirop tiède ; mêlez-lui 2 cuillerées de café à l'eau et quelques gouttes d'essence de café, puis de la glace de sucre, en quantité suffisante pour obtenir une glace coulante, pouvant bien masquer les gâteaux sans rester épaisse.

Avec cette glace, masquez tout à tour les éclairs ; posez-les à mesure sur une grille à pâtisserie, et faites sécher la glace.

#### Crème fouettée aux marrons

Prenez 5 à 6 douzaines de marrons crus épluchés, sans écorce ni peau ; cuisez-les à court mouillement avec un peu de lait et un peu de sucre ; passez au tamis ; mettez cette purée dans un poëlon avec moitié de son poids de sucre en poudre ; cuisez-la sans la quitter, jusqu'à ce qu'elle soit sèche et serrée ; laissez-la refroidir, puis délayez-la avec un peu de sirop, et incorporez-lui une pinte de crème fouettée, bien égouttée et très ferme ; ajoutez quelques cuillerées de marrasquin et dressiez-la en pyramide sur un plat ; entourez-la avec des demi-meringues non garnies ou des petits biscuits ronds.



Elégante robe d'après-midi dont les manches, plissées au poignet, sont taillées dans la même pièce de matériel que le haut du corsage.

## La plus belle histoire d'amour

Marcelle Tinayre est étendue sur son divan. Il flotte autour d'elle une lumière heureuse. Dehors, il pleut et il fait froid. Ici, tout est repos ; il fait bon.

— La plus belle histoire d'amour ? répète-t-elle avec une pointe d'inquiétude.

Et, de ce moment, à regarder son clair visage levé, je sais qu'elle cherchera, dans son cœur, à reconnaître la voix de la vérité.

Elle hésite un peu avant de parler. Puis, tout d'un coup :

— C'est la mienne ! La plus belle histoire d'amour, c'est la mienne. Mais je ne vous la raconterai pas.

— Alors, vous allez me laisser repartir avec cette belle confiance manquée ? Partir si vite... quand il pleut dehors, qu'il fait bon ici, et que vous auriez tout de même tant de choses à me dire !

J'admire que son rire soit si jeune, comme sa voix. Elle dit :

— L'amour (j'entends le bel amour) est involontaire et gratuit. Il est plus rare qu'on ne le croit. Savez-vous qu'il faut être très intelligent pour aimer ; et qu'il n'y a nulle part plus d'ersatz qu'en amour. Vous me demandez la plus belle histoire d'amour que je connaisse ? Eh bien : c'est à n'en pas douter celle de *Tristan et Iseult*.

« Ils s'appelaient Tristan et Iseult. Je répète les deux noms enchantés. C'est vrai : on ne relit plus assez cette étonnante histoire d'amour. Peut-être aujourd'hui n'aime-t-on plus de la même façon. On n'a pas

le temps d'être si merveilleusement heureux, ni malheureux. Quel est l'homme qui porterait dignement en amour le nom de Tristan ?

Marcelle Tinayre m'a dit : — Ils avaient bu le philtre d'amour. Car, pour aimer totalement, il faut que l'amour soit réciproque. Deux êtres qui, dans la vie, n'étaient chacun qu'une moitié viennent à former un tout parfait. Il faut, pour réaliser l'amour complet, une réciprocité, un accord, une harmonie comme celle d'un orchestre. Une voix isolée n'est jamais qu'un triste monologue.

### Le philtre

Je me dis, en cédant à l'attrait du mystère :

— Mais oui ! On n'y pense pas assez. Pour aimer totalement, il faut avoir bu le philtre.

Après qu'il eut bu le philtre, Tristan put dire :

Isot m'amie,  
En vous ma mort, en vous ma vie.

Et rien au monde, fût-ce la force des dieux, n'aurait pu les défendre contre leur amour.

Il avait nom Tristan, hélas ! et son amour fut malheureux ; si tant est qu'un si bel amour ne porte pas en lui-même la joie promise aux élus. Je demande cependant :

### Le malheur du roi Marc

— Et le roi Marc ? Alors Marcelle Tinayre me répond de sa voix si douce — d'oiseau ou d'enfant ? — la parole la plus propre à guérir les chagrins d'amour : — Pour le roi Marc, c'était un épouvantable malheur...

Après quelques secondes de silence, elle explique :

— On ne peut en vouloir à celui qui n'aime plus. Il faut considérer cela comme un malheur, voire une catastrophe. Mais si l'être qui n'aime plus se conduit bien envers celui qu'il a cessé d'aimer, on ne peut pas le blâmer.

« Certes, pour garder l'amour de celui qu'on aime, il faut mettre tout en œuvre. Car l'amour peut se doubler d'amitié ; quelquefois de patience, de douceur. Je parle surtout de la femme.

« Je crois d'ailleurs que l'amour est plus essentiel à la vie de la femme qu'à la vie de l'homme. Il est sa destinée. Toute femme veut croire au moins une fois dans sa vie qu'elle a rencontré l'amour... Cela n'est pas pour médiocres des hommes : parmi ceux qui sont capables d'aimer, certains connaissent le grand et bel amour.

« Puis, hommes et femmes, n'avez-vous pas remarqué que certains êtres attirent l'amour ? Ce sont toujours les mêmes qui se trouvent en jeu. Enfin, quand l'amour est né, il faut qu'il soit pur, qu'il se trouve libre de toute contrainte sociale. Je ne crois pas d'ailleurs à l'amour platonique. S'il reste tel, c'est qu'il a rencontré trop d'obstacles.

### La voix du rossignol

...Je vais partir, quitter la pénombre heureuse et cet accent de vérité. Marcelle Tinayre s'inquiète :

— Qu'allez-vous me faire dire ? Sur tout, ne déduisez pas de mes réflexions sur l'amour, que je donne raison aux mufles, par exemple. Pas le moins du monde. N'oubliez pas les deux mots qui pour moi définissent l'amour : *Involontaire et gratuit*.

Et, je ne sais pourquoi, je me sens heureuse et reconfortée et prête à dire avec le conteur de Tristan : « Puissent les amants trouver ici consolation contre l'inconstance, contre le dépit, contre la peine, contre tous les maux d'amour ! »

Christiane FOURNIER

(Du JOURNAL DE LA FEMME)

### Vocabulaire



— Voilà un « déshabillé » et, derrière, une robe « habillée » !

## Cuisinons !

### Perdreau à l'ancienne

Remplir le corps du perdreau avec une farce que vous aurez préparée avec son foie, son cœur hachés finement, de la farce de porc, une poignée de mie de pain trempée dans du lait, une pincée de poudre d'épices, un filet de cognac, le tout malaxé avec un œuf battu en omelette. Ceci fait, vous placez dans le fond d'une cocotte en fonte, 1½ once de lard maigre que vous faites revenir dans trois cuillerées de beurre fondu, vous y faites revenir ensuite votre perdreau et lui ajoutez 4 onces de champignons de couche. Vous faites cuire à four doux en arrosant souvent. D'autre part, dans du bouillon, où vous avez mis du beurre et une branche de céleri, vous faites cuire une trentaine de marrons. Lorsqu'ils sont cuits vous les disposez dans la cocotte autour du perdreau, et laissez cuire vingt-cinq minutes. Quelques minutes avant de servir vous versez sur le perdreau un peu du jus de la cuisson des marrons auquel vous ajouterez un petit verre à porto de Frontignan. Laissez au four dix minutes à cocotte ouverte et servez dans le plat où s'est effectué la cuisson.

### Escalopes de veau aux petits pois

Coupez en escalopes un filet de veau bien enervé, panez à l'anglaise, à l'œuf et à la mie de pain et faites sauter au beurre. — Dressez vos escalopes en couronne, garnissez le centre

du plat de petits pois à l'anglaise et arrosez avec une demi-glace légère au madère.

### Côtelettes de chevreuil madère

Faire roussir dans le beurre une cuillerée de farine, ajouter une tasse de bouillon et autant de madère, puis environ deux cuillerées de glace de viande. Laisser cuire quelques minutes ; passer la sauce et la garder chaude au bain-marie, ajouter à la sauce quelques tranches de truffes.

Cuire les côtelettes sur le gril et les servir avec la sauce.

### Côtelette de mouton orange

Parer et couper la manche à 6 côtelettes de mouton. Les faire revenir au beurre dans un plat à rôti. Les couvrir avec 3½ onces d'oignons et 5 pommes de terre, le tout émincé, une demi-gousse d'ail écrasée, assaisonner de sel, de poivre. Mouiller à hauteur avec du bouillon dégraissé. Amener à ébullition. Cuire au four de chaleur modérée 45 minutes. Arroser souvent au cours de la cuisson.

### Lard fumé aux œufs

Coupez des tranches fines du lard (morceau entrelardé), faites fondre dans la poêle un peu de beurre, placez vos tranches de lard, faites jaunir un peu les deux côtés ; puis laissez tomber sur chaque morceau un œuf. Couvrez un instant la poêle avec un couvercle



## Petit album

Sur les femmes on pourra dire tout ce qu'on voudra : tout sera également vrai.

Jules LEMAITRE

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui aime un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime et qui elle aime ; une indifférente, celle qui n'aime rien.

LA BRUYERE

### La bonne raison

Ce monsieur, qui gagnait beaucoup d'argent et qui en gagne beaucoup moins, a une femme charmante pour qui le mot restriction n'a aucun sens. Ainsi, elle expliquait dernièrement à son mari qu'il lui fallait un nouveau manteau de fourrure. Le mari faisait la sourde oreille.

Furieuse, la jeune femme s'écria : — Tu ne penses pas que je porterai mes peaux de taupes jusqu'à la fin de ma vie !

— Pourquoi pas, répondit l'adversaire, les taupes les portent bien !

### Souffrez-vous d'insomnie ?

PRENEZ

**SLEEPLEX**  
ET DORMEZ BIEN !

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SLEEPLEX calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPLEX, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2269, ou voyez : SLEEPLEX REG'D

Immeuble Castle Montréal

## Les œuvres de jeunesse

## Une enquête est-elle opportune ?

Nous entreprendrons dès la semaine prochaine, pour la terminer au cours de l'hiver prochain, une enquête aussi étendue que possible sur les œuvres de jeunesse dans la région montréalaise. Nous en sommes venus à cette grave et dure décision à la vue de la dispersion des énergies dans un domaine où il vaudrait mieux, à défaut d'une étroite union — impossible en pratique — provoquer au moins des réunions périodiques au cours desquelles surgiraient tout naturellement des vues d'ordre général. Actuellement, c'est l'inverse qui se produit. Chaque œuvre tire de son côté, indifférente aux difficultés qui assaillent les voisins ou cherchant trop à faire prévaloir ses vues particulières. Que de faux pas, d'expériences coûteuses, de pénibles avatars eussent été évités si, avant de s'engager à fond dans telle ou telle voie, on avait au préalable sagement soumis son cas à un conseil régional d'œuvres de jeunesse ! Nous n'aurions certes pas à déplorer tant de brillantes initiatives avortées ou mort-nées. Comme on le voit, cette enquête, faite aussi objectivement que possible, ouvrira des perspectives inattendues sinon très révélatrices. Nous nous attacherons donc surtout à faire ressortir, par prudence élémentaire et comme il convient, ce que ces divers organismes comportent d'éducation physique, de sports et de jeux. Le point de vue moral n'a pas à être examiné ici parce que tous ces organismes le supposent à l'origine. Quant au point de vue doctrinal — nous avons à l'idée les œuvres non catholiques —, de plus autorisées que nous se sont chargés ailleurs de le préciser ; les lecteurs que cet aspect de la question intéresserait sont priés de s'adresser à l'Ordinaire du lieu. A tout événement, nous nous bornerons au strict nécessaire, en évitant de verser dans la casuistique, où nous nous perdriions sûrement.

Cette enquête originale, inusitée, comblera un vide. Elle se divisera en deux parties suivies de considérations générales. Tout d'abord, elle portera sur la plupart des œuvres de jeunesse qui nous sont étrangères par la langue et surtout par la religion. La seconde partie traitera des œuvres catholiques de langue française. On s'étonnera peut-être de cette division arbitraire où, contrairement aux règles de la pédagogie, nous passons de l'inconnu au connu. Expliquons-nous. Il faut en effet commencer par les œuvres étrangères avant de nous attaquer aux nôtres proprement dites pour deux raisons principales. D'abord parce que ces œuvres, par leur importance, leur richesse, l'étendue de leurs initiatives — battons, en cela, notre coule en toute humilité —, dépassent de beaucoup les nôtres.

## Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

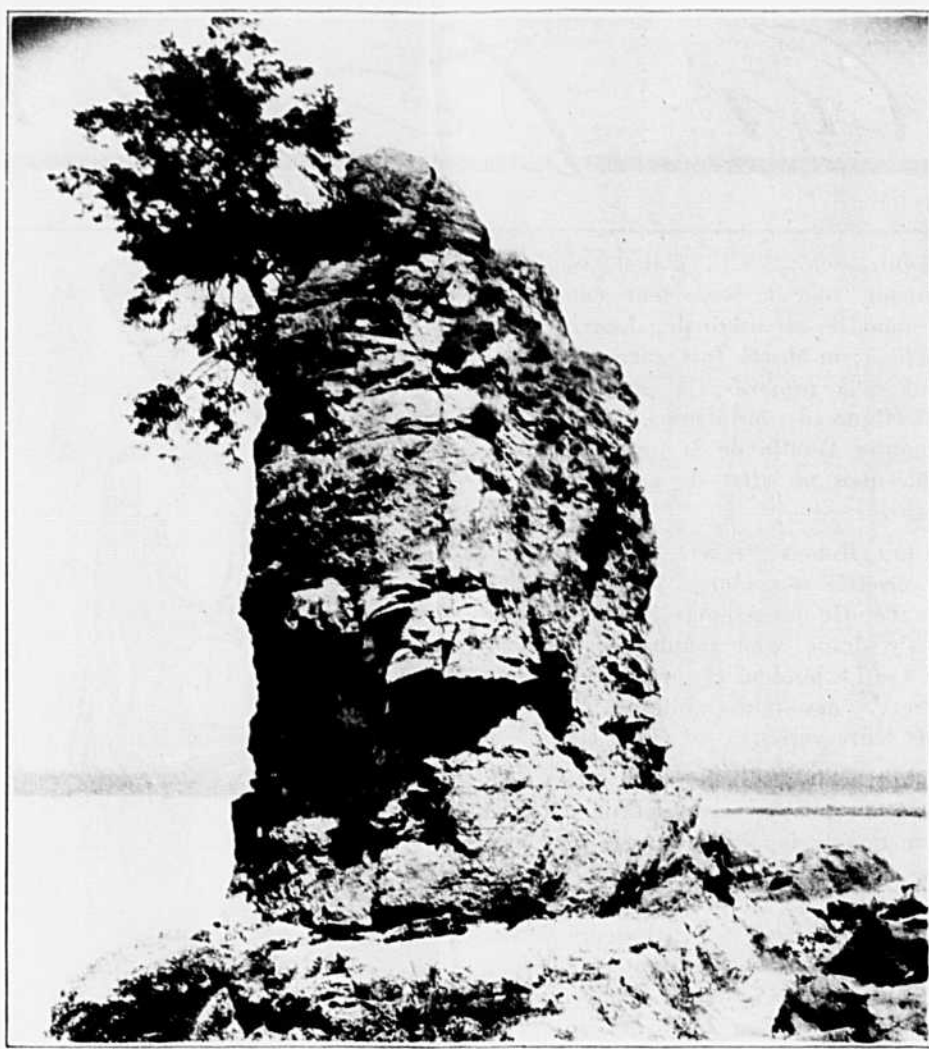
Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments.

Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler Delisle, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.

Cette admission n'implique pas nécessairement une condamnation en bloc des dernières... Dieu nous garde de tomber dans une béate, incommensurable et exclusive admiration pour tout, sauf ce qui porte la marque franco-canadienne ! La xénophilie et le dénigrement systématique sont détestables au même titre. Encenser ou vitupérer sont deux écueils à éviter également. Le Japon, qui, en moins d'un siècle, est parvenu à se mettre au niveau des pays les plus avancés en s'intégrant le côté matériel de la civilisation occidentale tout en conservant jalousement ses traditions ancestrales, est un exemple à retenir et surtout à méditer. Evolution n'est pas toujours révolution. Puis, en second lieu, parce que les œuvres étrangères nous permettent de mieux toucher du doigt les causes de notre congénitale anémie, que la seule abnégation — tout admirable soit-elle — des clercs et de trop rares laïques ne parviendra jamais à guérir. Car il faut plus que du dévouement pour mener à bien de telles entreprises. Outre une expérience pénible à acquérir, il faut aussi — condition sine qua non — ce qu'il est commun d'appeler le nerf de la guerre. L'argent est indispensable ; son absence ou son insuffisance signifient la mort à brève échéance ou la lente agonie. Pour ne pas avoir su apprécier toute l'importance du facteur financier, certains fondateurs d'œuvres ont dû, le cœur triste, se résigner à abandonner la partie. Les complexités de la vie moderne en font encore éclater davantage la nécessité, aggravée par l'ampleur et la durée de la crise. Mais, au-dessus de tout, comme à la base véritable du succès des œuvres anglo-protestantes et israéliques, se place l'esprit d'entraide. Pour tout dire, ces gens-là ont cette qualité entre plusieurs — pouvant également les desservir à l'occasion — de se grouper, de se serrer les coudes afin de discuter à fond une question primordiale. La décision arrêtée, chacun n'a plus qu'une idée bien ancrée : passer aux actes au plus tôt pour réaliser cette décision. La clé de voûte de leurs œuvres sociales, de charité ou de jeunesse, c'est essentiellement l'esprit d'association. Ils pensent collectivement en partant de ce principe que plusieurs têtes valent mieux qu'une. Rendons-leur cette justice qu'ils ont le sens inné de la discipline ; nous, point. Pour une minorité, cette absence se traduit infailliblement par un amoindrissement formidable d'influence.

Sur le plan matériel, l'idéal serait de réaliser pour nos œuvres de jeunesse la plénitude et la perfection que l'étranger admire dans nos sociétés spirituelles. Qu'est-ce qui différencie en somme le plus les hommes de formation catholique (c'est le cas de tous les Latins, même les plus férocement agnostiques) et ceux de formation protestante (de culture anglo-saxonne ou germanique) ? N'est-ce pas précisément leur tendance diamétralement opposée qui pousse les premiers vers les recherches spéculatives, idéales, et les seconds vers les réalisations pratiques, immédiates ? Ce qui manque à ceux-ci, nous l'avons. Et inversement. Or nous ne cherchons pas suffisamment — par déformation intellectuelle et par chauvinisme — à percer le pourquoi de leurs réussites matérielles. Dès que nous constatons chez nous certaines déficiences, nous devrions logiquement aller ailleurs pour y acquérir ce qui nous manque, au lieu de nous ronger les poings de jalousie ou de gémir inutilement sur notre stérile impuissance. Les voyages élargissent l'horizon de l'esprit. Sortons donc de notre coquille. Un des pires dangers qui menacent notre nation-



Le rocher Saïouache, à Vancouver, dans la Colombie britannique.  
(Photo du Canadien National)

## La légende du rocher Saïouache

Pour le voyageur pressé d'admirer toutes les beautés naturelles de Vancouver le rocher qu'il aperçoit à travers les arbres géants du Parc Stanley, à courte distance du poste de signaux maritimes, offre à première vue peu d'intérêt. Banal incident d'une côte variée à l'infini, masqué en partie par une végétation luxuriante, il échappe d'autant plus facilement aux regards que de l'autre côté de la baie se profile sur un ciel bleu la blanche montagne de la Vierge endormie.

Consentir de l'oubli dont il pouvait être l'objet, Pauline Johnston, la poétesse iroquoise, a exprimé le vœu qu'on l'enterrât face à ce rocher. Le petit monument que ses admirateurs lui ont élevé sur le bord de la route est un point de repère et un memento pour le passant. Ainsi une tombe en marque une autre, la Poésie rend un suprême hommage à la Légende. Car ce rocher a une histoire :

Saïouache, jeune chef salishéen, allait être père pour la première fois. Déjà un berceau d'écorce de thuya se balançait à vide sous un cerisier sauvage, près d'une maisonnette neuve, garni d'ustensiles neufs aussi, où la mère et le nourrisson devaient passer quarante jours sans contact direct avec les habitants du village.

Restait à accomplir un ancien rite. Il voulait qu'avant la naissance du premier enfant les parents se

lit, à notre avis, est une suffisance individualiste doublée du complexe d'infériorité. Restons nous-mêmes pour éviter la fusion dans le creuset de l'oncle Sam. Peuple d'Amérique, de race et de culture françaises comme de foi catholique, prenons d'Europe ou des États-Unis juste ce qui nous convient, en ayant bien soin d'adapter l'apport étranger à notre tempérament particulier. Entre ces influences et ces courants violemment contradictoires comme devant l'apparente inutilité de la lutte, certains pessimistes voudraient que notre petit peuple suive tout uniment le fil de l'eau. Erigeons-nous fortement contre cette philosophie indigne de vrais civilisés ! Le propre des forts est de ne jamais s'avouer vaincus, même lorsque l'ennemi leur met littéralement le pied sur la gorge. Or la victoire ou le succès sont uniquement le résultat de l'effort. Tout autre remède est inefficace.

Conduite avec impartialité et probité, notre enquête sur les œuvres étrangères nous fournira une documentation précieuse. Nous pourrions ainsi offrir à nos compatriotes des suggestions pratiques et leur montrer charitablement leurs lacunes. Inutile de dissimuler ce que pareille besogne peut avoir de délicat à cause de la susceptibilité des nôtres, laquelle confine parfois à la vanité. S'il faut dire certaines choses, nous les dirons avec calme et sérénité certes, mais nous les dirons quand même. A notre connaissance, pareille enquête n'a jamais été menée. En la poursuivant, nous avons la certitude que de la comparaison de certaines œuvres, de caractère différent mais visant le même but : le bien-être physique et moral de la jeunesse, il se dégagera pour nous une belle et réconfortante leçon d'optimisme.

Jean-Robert BONNIER

baignent dans la mer, afin qu'aucun animal ne puisse les sentir à la chasse. L'homme et la femme entraient ensemble dans l'eau, puis la femme retournait seule au rivage pendant que le mari continuait à nager, attendant pour reprendre pied d'avoir entendu le premier vagissement de son enfant.

Respectueux des usages, Saïouache et son épouse se conformèrent à celui de la purification. Ils nagèrent côte à côte pendant quelques minutes, puis la femme retourna sur la grève et l'homme attendit le signal à distance.

Les yeux tournés vers la grève il ne vit pas venir un canot sculpté, creusé dans le tronc d'un conifère géant et monté par des émissaires de la Maison des dieux, demi-dieux eux-mêmes. Tous portaient le chapeau pointu de l'Oiseau Tonnerre, tous avaient l'air hautain des héritiers du Grand Corbeau.

Le céleste qui était en poupe commanda au jeune homme de retourner à terre immédiatement, car il était dit que si un humain approchait de trop près le canot, ses occupants deviendraient aussitôt de vulgaires mortels, des fils de la Feuille qui servit à créer le premier homme.

Saïouache, qui croyait tous les anciens usages d'origine divine, dit la raison de sa présence au large. Furieux de n'être pas obéis sur-le-champ, les demi-dieux discutaient déjà entre eux comment punir l'impudent.

Ils délibéraient encore quand le vent apporta le cri du nouveau-né. Aussitôt le jeune chef se mit à nager de toutes ses forces vers la terre. Mais, à ce moment, les occupants du canot sacré se mirent d'accord et décidèrent de le changer en rocher. Comme il atteignait le rivage, Saïouache prit la forme qu'on lui voit aujourd'hui, celle que les Indiens réservaient aux hommes méchants, puisque les pierres sont stupides et ne produisent rien.

Leur colère apaisée, les demi-dieux se regardèrent. N'avaient-ils pas agi un peu hâtivement ? En somme, l'homme qu'ils venaient de condamner si sévèrement n'était coupable que d'un attachement aveugle à une tradition respectable, peut-être même d'origine céleste.

L'un des émissaires proposa de ramener Saïouache à la vie, mais les autres s'objectèrent. Ne serait-ce pas admettre qu'ils s'étaient trompés ? Ils consentirent toutefois à ce qu'un arbre, symbole de vie et de bonté, poussât sur le rocher « afin d'apprendre aux générations futures que celui-ci avait été puni de sa désobéissance aux dieux, mais qu'avant sa faute il était le modèle de toutes les vertus ».

Et désireux de faire disparaître les témoins de leur méprise ils changèrent aussi en rochers l'épouse et l'enfant du jeune chef. On peut les voir près du Rocher Saïouache.

Claude MELANÇON

## Dégoutée

— Une jolie danseuse de l'Opéra, voulant exprimer son dégoût pour une camarade peu soucieuse des ablutions quotidiennes, disait :

— Elle a des mains d'un noir... On dirait des pieds !...

## Les tendances de l'automobile

On sait que le salon annuel de l'automobile se tient ordinairement, à Montréal, au mois de janvier. Cette année, toutefois, il se tiendra à la fin du présent mois. Voici, en attendant les considérations qu'inspirent à un grand spécialiste le Salon de l'automobile récemment tenu à Paris :

On sait déjà que le récent Salon Automobile de Paris a consacré la fortune des carrosseries dites « aérodynamiques », encore qu'il conviendrait mieux de les qualifier « profilées » ou « carénées ». On vise ainsi à réduire le travail qu'impose le déplacement de tout mobile à travers l'air, ce qui se traduit par moins de consommation à vitesse égale, ou par vitesse supérieure pour la même puissance. Comme il s'agit d'une modification profonde dans les lignes courantes de nos carrosseries, personne n'a pu l'ignorer.

Le progrès est incontestable. Est-ce à dire que nous soyons, du même coup, parvenus aux meilleures formes ? On n'est point si hardi de le prétendre et on sait qu'il demeure beaucoup à gagner encore dans cette voie ; cependant il faut tenir compte du confort, de l'habitabilité, de la visibilité et la solution parfaite a besoin de plusieurs années pour se réaliser. Il n'empêche que les progrès soient déjà considérables.

Au sujet de ces nouvelles formes de carrosserie, il semble que le débat ait été souvent mal instruit. Parle-t-on esthétique ? Mais l'esthétique, quand il s'agit d'un objet mécanique, manufacturé, n'a point de causes fixes : elle est, avant tout, affaire d'habitude, d'accoutumance. Nous avons aimé les locomotives basses, à hautes cheminées, à roues énormes ; pré-

quant parurent les premiers « tubes » ou « boyaux », si ténus, et dès que nous fûmes habitués à ces derniers, les nouveaux « ballons » adoptés par le cycliste moyen modifièrent encore nos préférences esthétiques.

Qui oserait parler de « beau absolu » quand il s'agit de mécanique ? La lente et majestueuse machine à balances, datant de Stephenson, nous impressionnait par ses organes apparents, brillants, graissés, par la danse ordonnée de tant de pièces en mouvement ; notre émotion va aujourd'hui à cette puissante turbine, une armoire cylindrique bien close d'où ne s'élève aucun bruit, où nous ne voyons rien frémir, mais dont nous savons cependant qu'elle recèle un « rotor » lancé à 30.000 tours minute et fournissant 25.000 chevaux.

Quand on veut bien se convaincre qu'en matière de mécanique, et particulièrement d'automobile, l'esthétique est surtout affaire d'habitude, il n'est que d'examiner successivement les photos des voitures qui, depuis 30 ans, ont triomphé dans les grands concours d'élégance. Que d'horreurs et que de non-sens ! Quand on généralise une tendance telle que la forme dite aérodynamique, on veut tout de suite la comparer à ce qui se faisait de mieux immédiatement avant elle et qui, étant orthodoxe, a bénéficié d'une mise au point patiemment poursuivie en commun. Cette comparaison est rarement à l'avantage du novateur. Convient-il pour cela, de renoncer à toute recherche, à tout progrès ?

La conquête se fait quand même, doucement, sûrement. Les arrières en « ballon » ont disparu, cédant toute la place aux arrières fuyants, ce qui est de meilleure école aérodynamique.

## Super-confort



— ...et, comme de juste, toutes nos voitures ont la t.s.f. à bord...  
— Vous n'en auriez pas plutôt avec bar automatique ?

Dessin et légende de Ralph Soupault dans le PETIT PARISIEN

seulement, une locomotive doit être sans cheminée, haute, et montée sur un ensemble de roues trapues. Telle fut, de la Crampton à la Super-Pacific, l'évolution.

Le grand bicycle — c'est déjà loin — nous parut laid jusqu'au jour où beaucoup d'exemplaires circulèrent. Par opposition aux premiers caoutchoucs pleins, les premiers pneus des bicyclettes, si ventrus, firent les délices des dessinateurs humoristiques. On s'y accoutuma, pour être choqué

En dehors de ce grand changement de forme qui n'intéresse pas seulement la raison ou le goût, nous énumérons brièvement les points saillants, caractéristiques, révélés au dernier salon pour tout ce qui touche à la technique propre de la voiture. Ce sont des progrès qu'on s'excuse de ne pas commenter ici ; au surplus le bon sens et la technique sont le plus souvent d'accord.

Solutions à peu près généralisées :

Le châssis rigide, clé d'une bonne tenue de route ; le piston d'aluminium, qui permet au moteur de tourner plus vite ; la culasse d'aluminium, qui permet de donner au moteur un taux de compression plus élevé ; le montage élastique du moteur sur le châssis.

Solutions adoptées par la majorité :

Roues indépendantes ; développement des amortisseurs hydrauliques, réglables du siège du conducteur ; nombreux travaux vers le changement de vitesse, soit automatique, soit semi-automatique, ce dernier permettant la pré-sélectivité ; ventilation soignée des carrosseries ; application du freinage avec régulateur.

La moisson est belle. Avec un tel bilan d'efforts et de recherches souvent heureuses, le salon 1935 occupera une place glorieuse dans l'histoire de l'automobile.

Charles FAROUX

Tous droits réservés par L'ESPACE. Reproduction, même partielle, interdite.

Renversons l'aphorisme et disons : le malade imaginaire est un homme en santé qui s'ignore.

LA TRIBUNE

Aujourd'hui  
FAITES  
"UN CHANGEMENT  
POUR LE MIEUX"  
essayez  
Cigarettes  
**GRADS**

52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées

L. O. GROTHE LTEE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

LA BIÈRE EN BOUTEILLE  
se vendant  
le plus  
AU  
CANADA !  
BIÈRE  
**BLACK HORSE**  
DAWES

# La SCÈNE et L'ÉCRAN.

## Les films du jour

### L'Heureuse Aventure

L'avion en partance pour la Chine contenait, ce jour-là, sept passagers : deux adversaires politiques qui se sont juré une haine éternelle, une jeune fille à lunettes qui poursuit avec acharnement des études scientifiques et ignore tout ce que la vie peut apporter de bonheur en dehors de la zoologie ; un pasteur que son évêque envoie en mission ; une femme du monde qui, lasse d'une vie trépidante, part en voyage ; un cuisinier que ses devoirs professionnels appellent en Chine ; enfin un jeune peintre riche et con-valescent.

Durant le voyage, les deux ennemis se font des têtes à faire peur et n'attendent que l'occasion de se loger, l'un à l'autre, une balle dans la peau. L'étudiante en vient aux prises avec le pasteur qui, en fait de science, s'en tient aux révélations de la bible. Le cuisinier se sent fort dépaycé parmi ces gens qui ne manquent pas de lui signifier le peu d'intérêt que leur inspire sa fruste personne. La jolie femme ébauche avec le peintre un flirt qui enrichira d'une unité sa collection, que l'on peut sans trop de témérité supposer assez imposante.

La foudre frappe l'avion, et les parachutes permettent aux voyageurs de toucher terre : une île déserte.

Ce qui divisaient ces pauvres civilisés perd sa raison d'être dans l'île déserte. Au contact de la nature, ils redevennent eux-mêmes, c'est-à-dire bons. La femme savante oublie ses études et perd ses lunettes. Elle redevient femme et épouse le pasteur. La femme blasée aime le peintre d'amour. Les ennemis politiques apprennent à se connaître et conviennent que toutes leurs théories sociales ne sont qu'utopies, et le cuisinier a, comme les autres, le droit de se mêler à la conversation.

Malheureusement on vient les tirer de leur paradis terrestre, et le retour à la civilisation gâte de nouveau leur bonne nature. Ils s'en rendent compte et n'ont rien de plus pressé que de retourner dans l'île où l'on suppose qu'ils furent heureux et que les deux couples eurent beaucoup d'enfants.

Moralité : l'homme est foncièrement bon ; c'est la société qui le pervertit, et il n'a qu'à se trouver en contact avec la nature pour recouvrer sa candeur initiale. C'est du moins ce que prétendent Jean-Jacques Rousseau et l'auteur de *L'Heureuse Aventure*.

Ce qui rappelle un autre film, *Charlemagne*, où les rescapés d'un yacht trouvaient refuge, eux aussi, dans une île déserte. Cette fois la nature ne faisait que réveiller les instincts

mauvais et durant cette villégiature forcée ce fut le règne du plus fort.

Il n'y a pas lieu, ici, d'ergoter sur une thèse philosophique et d'accorder un premier prix à celui des deux films qui défend la vérité. Le rapprochement que nous faisons entre les deux films tient à ceci : pas plus que le théâtre, le cinéma n'est une chaire d'enseignement, et pour aborder le genre spectacle à thèse, il faut au cinéaste un doigté tout spécial. *Charlemagne* fut un très bon film, supérieur à *L'Heureuse Aventure* parce qu'il posait la question de la méchanceté humaine sous un jour satirique et n'avait d'autre prétention que de faire rire sur un sujet toujours amusant.

Beaucoup de qualités rachètent les prétentions du scénario. La photographie est bonne, la logique du découpage corrige la lenteur du rythme, et enfin l'interprétation ne laisse rien à désirer. Randall, dans le rôle du pasteur, aborde avec bonheur un genre nouveau pour lui ; Carotte est amusant comme toujours ; le jeu de Daniel Mendaille et d'Alcover ne manque pas de force. Simone Deguyse tire un excellent parti de son double rôle, et Tania Fedor est très jolie.

### Deuxième Bureau

La très proche parenté qui unit la plupart des films d'espionnage peut porter à croire que le genre est bel et bien épuisé. *Deuxième Bureau* vient à point démontrer qu'il n'en est rien et que le sujet est susceptible de renouvellement et d'enrichissement.

Le scénario de *Deuxième Bureau*, adapté du roman à succès de Charles Robert-Dumas, comporte deux thèmes qui viennent se greffer l'un sur l'autre : le duel que se livrent les services d'espionnage français et allemand et le drame qui naît de la rencontre du capitaine Benoit du deuxième bureau et de l'espionne allemande qui a mission de le tuer, rencontre qui a cette conséquence aussi inévitable qu'opportune de faire naître entre les deux ennemis un amour réciproque.

La grande qualité de ce scénario est la logique. Les déguisements et les ruses de l'espion réussissent à tromper l'ennemi sans qu'il soit nécessaire de présenter ceux-ci comme des aveugles ou des imbéciles. Quant aux héros, ce ne sont pas de ces demi-dieux qui se font tirer des coups de feu à bout portant sans jamais subir la plus petite égratignure, qui voient s'écrouler derrière eux l'escalier qu'ils viennent justement de descendre. L'espionne n'est pas une vamp, mais une simple femme qui devient amoureuse sans pamoison.

Enfin toutes les situations sont plausibles et la psychologie des personnages ne le cède pas aux besoins d'une intrigue dramatique. Notons spécialement l'habileté avec laquelle le romancier et le scénariste font concourir les événements à un dénouement imprévu et surtout vraisemblable.

Par le naturel de leur jeu les interprètes contribuent largement à la vraisemblance de cette histoire. Jean Galland, Jean Murat, Jean Max Larquay et Jeannine Crispin sont excellents. La figure dominante est cependant Vera Korène, qui fait de son personnage une véritable création et fait preuve d'un magnifique talent que nous aimerions voir employer le plus souvent possible.

Un décor qui crée l'atmosphère tout en conservant au lieu de l'action un aspect rigoureusement véridique et un très habile découpage contribuent à faire de *Deuxième Bureau*, un film de haute classe. Après plusieurs essais plus ou moins réussis dans ce genre de films, le cinéma français se devait cette revanche qu'il prend d'ailleurs de façon éclatante.

### Les Croisades

De tout le film il n'y a guère que deux scènes vraiment grandioses : l'embarquement des Croisés et la bataille devant Saint-Jean d'Acre, chef-d'œuvre de réalisme et de mouvement. Tout le reste ne sert que de prétexte à ces deux scènes.

Le scénario est à la fois simpliste et choquant. Simpliste par le petit roman qu'il raconte, il déplaît par son comique brutal, sa grandiloquence mélodramatique et ses cruautés de grand-guignol.

Quant à la vérité historique qui,



L'émouvante Vera Korène et Jean Max, dans le beau film que le cinéma Saint-Denis met à l'affiche aujourd'hui : DEUXIÈME BUREAU.

dans d'autres films historiques, souffrait de multiples entorses, elle se fait ici rompre les os. Dans le film, Philippe-Auguste, entraîné par les prédications de Pierre l'Ermite, décide d'aller guerroyer en Palestine. Avant de partir il va en Angleterre offrir à Richard-Cœur-de-Lion la main de sa fille. Richard, qui ne tient pas du tout à ce mariage, aperçoit Pierre l'Ermite, qui, rendu en Angleterre lui aussi, prêche la Croisade. Richard se précipite aux pieds du moine et jure de se joindre aux Croisés, histoire de se débarrasser de la princesse Marie. C'est ingénieux, mais c'est historiquement faux. En vérité, c'est le roi de France qui accepta de suivre en Terre Sainte le roi d'Angleterre, et Pierre l'Ermite n'y fut pour rien, pour la bonne raison qu'à cette époque il était mort depuis quelque quatre-vingts ans et son monastère de Neufmoutier (et non martirisé par les infidèles au début du siège de Saint-Jean d'Acre, comme le prétend De Mille).

Richard part donc et, avant de s'embarquer à Marseille, épouse la fille du roi de Navarre. Or l'histoire rapporte que Richard ne se maria que lorsqu'il fut rendu à Chypre et que ce fut avec Bélangère, fille de Sanche VI de Castille.

L'histoire rapporte aussi qu'immédiatement après la victoire de Saint-Jean d'Acre Philippe-Auguste s'empressa de retourner en Europe, où il aida Jean-Sans-Terre à s'emparer de la couronne d'Angleterre. Richard n'apprit cette trahison qu'à son retour. Dans le film, les deux rois sont toujours en Palestine lorsque la nouvelle arrive de la révolte de Jean-Sans-Terre.

S'il est permis de prendre quelque liberté avec la vérité historique, il y a des limites, et les libertés que prend le sieur De Mille touchent à la licence. Cela est d'autant plus regrettable que le film s'adresse à une majorité de spectateurs pas ou peu au courant de ces faits historiques et qui risquent de prendre pour des vérités les déréglés d'imagination du premier cinéaste venu.

Louis PELLAND

### Here's to romance

L'invention du film parlant a changé le destin du cinéma en apportant à celui-ci un nouvel élément, non seulement technique, mais aussi psychologique. Maintenant, l'œil n'est plus le seul sens intéressé au cinéma, l'oreille l'est aussi. De ce fait, la musique a pris une importance extraor-

dinaire comme partie intégrante d'une œuvre cinématographique. Il y a même des films où tout est subordonné à l'élément musical et dans lesquels celui-ci est d'une qualité si exceptionnelle qu'il devient le critère de beauté de l'œuvre où il est intégré.

L'invention de la pellicule sonore a donc amené la réalisation de films qui n'ont guère de valeur que parce qu'ils sont sonores. C'est ce qu'on peut dire de presque tous ceux qu'on a tournés pour faire entendre quelque grand artiste lyrique. En général, ces films se font remarquer par une intrigue plutôt banale, toujours la même, montrant l'ascension plus ou moins rapide d'un humble artiste vers la gloire. Le clou du film est constitué, à la fin, par un événement inattendu qui fait presque rater la représentation qui doit consacrer le talent de l'artiste.

Par bonheur, on n'a pas cru devoir suivre tout uniment cette ligne de conduite dans le film où paraît la brillante acquisition faite l'an dernier par la Metropolitan Opera House de New-York en la personne de Nino Martini. L'intrigue, si elle n'est pas entièrement renouvelée, est du moins légèrement modifiée et plus fournie. Il s'agit d'un couple d'impresarios dont le mari s'occupe d'une danseuse et la femme, pour lui donner la réplique, protège un jeune ténor. Ce dernier, envoyé à Paris, y fait la connaissance d'une autre danseuse, qui prendra la place de la première lorsque celle-ci aura épousé un Italien. Il s'ébauche entre ces personnes des flirts, des amours, des haines où tous frôlent le danger sans en être victimes. Le mari reste fidèle à sa femme, la femme à son mari, et les amoureux, un instant brouillés, se réconcilient. Et puis, à la fin, le chanteur, après un essai infructueux, n'interprète pas le rôle qu'il devait jouer. Enfin, si l'on a fait une concession au rêve de des-Griex et à l'inévitable romance (sans cela, où serait le titre ?), on n'a pas eu la mauvaise idée de n'imposer au chanteur que des airs usés jusqu'à l'extrême limite.

Il faut ajouter que Nino Martini a, non seulement une voix magnifique, mais aussi un physique avantageux et une belle prestance. Alors, on ne peut rien dire contre ce film, puisque l'on consent d'avance à en excuser la banalité possible de l'intrigue pour goûter le plaisir d'un régal musical que seul le cinéma peut nous donner à aussi bon compte.

Jean-Claude MARTIN

## Échos

### Concert radiophonique

Dimanche prochain, de 2 heures et demie à trois heures, la compagnie fabriquant les produits Seeplex présentera au poste C K A C des extraits de *La Favorite*, de Donizette, avec le concours de Mlle Berthe Cabana (Léonore), et de MM. Gérard Gélinas (Balthazar et Alfonso), et Jules Jacob (Fernand). L'orchestre sera sous la direction de M. Giulio Romano.

### Le Roseau pensant

Interviewé par un de nos confrères méridionaux, Maurice Chevalier, actuellement en vacances à La Bocca, a répondu avec sa coutumière bonne humeur aux questions les plus diverses. Soulignant combien il était désireux de se perfectionner sans cesse, il eut ce mot charmant : — Vous comprenez... « on lime ».

Mais son interlocuteur lui ayant demandé son opinion sur Pascal, Maurice de répondre : — Je vous demande pardon, mais c'est pas mon équipe... Faudra deman-

der ça à Charles Boyer, lui, il a fait de grandes lectures...

Maurice ignore Pascal... Mais Charles Boyer acquiesce par la même occasion une solide réputation.

### Concert radiophonique

A son prochain concert radiophonique hebdomadaire qui aura lieu dimanche prochain, 3 novembre, de 10 heures à 11, l'orchestre symphonique de la General Motors exécutera, sous la direction d'Erno Rapee et avec le concours de Jascha Heifetz, violoniste, le programme suivant :

Ouverture du *Secret de Suzanne* de Wolf-Ferrari et Danse slave en do majeur de Dvorak (orchestre) ; Introduction et Rondo Capriccioso de Saint-Saëns (Jascha Heifetz) ; valse de *Der Rosenkavalier* de Richard Strauss (orchestre) ; second mouvement de la symphonie No 6 de Tchaikowsky (orchestre) ; *On Wings of Song* de Mendelssohn-Achorn, Capricieuse d'Elgar et danse de *La Vida Breve* de Falla-Kreisler (Jascha Heifetz) ; Symphonie Roumaine No 1 d'Enesco (orchestre).

## Samson

Voilà la pièce que le public attendait depuis le début de la saison, la pièce qui, outre ses qualités dramatiques, possède — beaucoup mieux que *Rouge* — l'avantage de fournir à chacun des membres de la troupe le rôle qui lui convient.

Quel succès, lundi soir, quel enthousiasme ! Pour la première fois, ou à peu près, on a pu voir un auditoire montréalais vraiment emballé, et qui haletait, et qui pleurait, et qui riait, et qui applaudissait, au beau milieu d'une tirade, tant la pièce elle-même que les interprètes.

Samson, qui date de l'époque où Bernstein n'était encore qu'un escroc de première force, n'est pas précisément de ces œuvres qui se classent au sommet de la littérature dramatique. Cette pièce ne s'adresse ni à l'intelligence ni à la sensibilité, mais crispe les nerfs et produit une émotion toute physique.

L'atmosphère en est irrespirable. C'est un tissu de dégoûtantes trahisons, un grouillement de sinistres individus, dont une crapule de grande classe, une autre sans envergure, un jeune

noble cynique, une mère calculatrice qui vend presque sa fille et une femme que tous les hommes ont eue.

Enfin, *Samson*, qui frise le mélodrame et tient de la pièce policière, est la pièce la plus savamment construite, une pièce qui pique la curiosité dès le début du premier acte et qui, par la suite, déverse une cascade de situations d'un dramatique dont on subit malgré soi la force étonnante.

M. Schauten, interprète idéal de Bernstein, est admirable de force concentrée, de sordide brutalité. M. Henry Charles vient enfin de se voir confier le rôle qui lui convient et campe avec un cran parfait un personnage cynique, foncièrement vil sous les dehors d'un homme du monde accompli. Le marquis d'Andeline apparaît, grâce à M. Prad, dans toute sa cocasse imbécillité et M. Charles André excelle dans son rôle de jeune gommeux. Mme Demons, excellente dans Marie-Claire, ne se soutient pas. Mme Germaine Duclos est irréprochable et Mme Brévannes évite d'inutiles efforts pour mettre en lumière un personnage incolore, sans caractère défini, pauvre être sensible perdu parmi tant de saletés et qui ne sait y opposer qu'une résistance passive.

Bref, le spectacle que nous offre la Comédie est des meilleurs et crée un précédent qu'il ne faudra pas oublier.

Louis PELLAND

## La carrière de Dranem

La mort de Dranem a créé dans le monde du théâtre et du cinéma une douloureuse surprise que reflète toute la presse française.

Le JOURNAL, de Paris, résume la brillante carrière de cet excellent comédien, carrière qui « aura été mieux qu'un moment de la vie parisienne : toute une époque ! »

Né à Paris, rue de Château-Landon, Armand Ménard, issu de cinq générations de Parisiens, débuta dans la vie en vendant des bretelles... Mais le café-concert, où ses modestes appointements trouvaient chaque mois, une fin prématurée, l'attirait.

Un jour, en portant les journaux — dans le commerce desquels sa mère arrosait les recettes de la bijouterie paternelle — chez Pacra le père, chanteur de romances célèbre à l'époque, le jeune Armand confia pour la première fois à un tiers son désir de monter sur les planches. Pacra le fit chanter... et lui conseilla de... rester « dans les bretelles ». Mais la future vedette ne se découragea pas pour cela. Un autre des clients de sa mère, le revuiste Henri Moreau, reçut à son tour la confidence et accepta de le recommander à Gay, directeur de l'Electric-Concert du Champ de Mars, qui l'engagea. Durant un mois, Dranem chanta à l'Electric, puis Moreau lui fit confier un rôle de comédien de revue au concert de l'Epoque.

Le voilà consacré professionnel. Il passa au Concert Parisien, au Divan Japonais et au Petit Casino, où il chanta le répertoire de Mauder. De 1894 à 1899, il va de concert en concert, de l'Horloge à l'Alcazar d'été... et c'est alors qu'il entre à l'Eldo, où rapidement il devient de l'avis de tous les critiques le « comique vraiment gai ». Son petit chapeau est déjà populaire. En 1901, Les P'tits pois achèvent de le placer au premier rang des artistes de la chanson.

Le théâtre des Ambassadeurs l'accueille, et celui des Folies-Bergère abrite son tour de chant puis il retourne à son cher Eldo où, de 1902 à 1908, on l'applaudit chaque hiver, cependant que les Ambassadeurs se l'attachent chaque été.

En 1910, Antoine l'engage et lui fait jouer le Médecin malgré lui à l'Odéon. En 1914, il est à l'Eldo lorsque la mobilisation fait de lui un « garde-voies ». Après plusieurs tournées à l'étranger il débute, en 1918, au Casino de Paris aux côtés de Gaby Deslys. En 1920, il chante sa première partition d'opérette : *Flup à Ba-ta-clan* qui lui vaut un tel succès que pour lui s'ouvre une nouvelle et triomphale carrière que la mort seule pouvait interrompre : de Mam'zelle Nitouche à La-haut ; de Troublez-moi à P.L.M. ; de Trois jeunes filles nues à Tonton.

Comique au jeu sobre et sûr, fait de bonhomie et de candeur, il était aussi un cœur tendre, un brave homme. Fondateur de la Maison de retraite des artistes lyriques, n'était-ce point en même temps que l'artiste, le grand mutualiste dont tout Paris fêtait récemment encore la rosette d'officier de la Légion d'honneur ?

Encore un mot sur Marie-Claire, que j'ai dû apprécier la semaine dernière d'après la très imparfaite représentation du lundi. J'ai revu Marie-Claire dimanche dernier et je puis dire que la pièce est supérieure à ce que le manque de préparation des interprètes en avait laissé paraître lors de la première représentation. Le dialogue, par exemple, est moins diffus, moins inutilement long ; beaucoup de répétitions ont disparu pour la simple raison que les interprètes, sachant mieux leur rôle, ont rendu plus exactement le texte.

Quant à M. Charles André, j'apprends qu'il a dû jouer, lundi, dans les conditions les plus désavantageuses et sans préparation suffisante. Toutefois, je crois toujours que son talent le sert davantage lorsqu'il dit un texte vif et spirituel que dans des scènes lyriques ou dramatiques. Sa composition dans Marie-Claire n'en a que plus de mérite.

L. P.

## Urgence

Mistinguett se démaquillait dans sa loge, après une matinée. Elle se démaquillait... c'est-à-dire qu'elle enlevait son maquillage de scène pour le remplacer par son maquillage de ville.

— Zut ! s'écria-t-elle... (A la vérité, ce n'est pas zut qu'elle dit...) il faut que je me dépêche, j'ai rendez-vous à cinq heures avec Chevalier...

La pendulette tinta. Alors, rassurée : — Six heures ! j'ai le temps...

**France Film**

Révélation sensationnelle sur l'espionnage européen.

**JEAN MURAT, VERA KORENE et JEAN GALLAND**

dans

**DEUXIÈME BUREAU**

En programme double avec

**TANIA FEDOR et FRANÇOISE ROSAY**

dans

**L'HEUREUSE AVENTURE**

Ce que des civilisés apprennent dans la brousse.

**SAINT-DENIS**

### THÉÂTRE STELLA

L'Atelier 1166 4652, rue St-Denis

Commencant lundi 4 novembre

ENGAGEMENT SPECIAL

Germaine Giroux

dans

**MADAME SANS-GÈNE**

avec

**Charles Schauten**

dans le rôle de Napoléon

Matinées : mardi, jeudi, samedi et dimanche

**France Film**

présente

**HARRY BAUR**

**SIMONE SIMON**

et **JEAN-PIERRE AUMONT**

dans

**LES YEUX NOIRS**

l'un des grands films de l'année

En programme double avec

**PIERRE BRASSEUR**

et **MONA GOYA**

dans

**LES AVENTURES D'UN CANADIEN À PARIS**

**CINÉMA DE PARIS**

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les « Biographies Canadiennes-Françaises » ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les « Biographies Canadiennes-Françaises » ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

## PRIX RÉDUITS JOUR du SOUVENIR

Fin-de-semaine du 8 au 12 novembre  
Aller et retour pour le prix du billet simple de première plus un quart

Entre toutes les gares et stations au Canada et pour certains endroits aux États-Unis.

Aller : à partir de midi, vendredi le 8 nov., jusqu'à 2.00 p.m., lundi le 11 nov.

Retour : départ jusqu'à minuit, mardi le 12 nov. 1935

Prix réduits minimums : Adultes, 50c.; Enfants, 25c.

Pour tous renseignements, s'adresser aux agents

**CANADIEN NATIONAL**

M-273F

# ISTANBUL, GRANDE CAPITALE

A une époque où les gouvernements et les agences de voyages se mettent en quatre pour attirer le touriste et monter en épingle telle beauté naturelle, telle curiosité ou telle coutume locale, on ne peut s'empêcher de s'étonner, en flânant à travers Istanbul, que Kemal Atatürk, fort de sa toute puissance, ait impitoyablement rompu avec le passé, effacé les couleurs, relégué les oripeaux et les fez au musée, supprimé ce qui pouvait tirer l'œil et sauver la grande ville de la monotonie.

Le long des ruelles aux maisons de bois plus patinées qu'un chalet valaisan, sur le pont de Galata, il y a toujours des portefaix secs et musclés qui s'en vont pieds nus, courbés sous l'énorme charge amarrée à leur front, pressés de se débarrasser de leurs sacs de fruits ou de charbon.

En quoi sont-ils plus occidentaux et plus heureux, parce qu'ils ont dû troquer leur fez contre une casquette ou un passe-montagne ? Mystères insondables des dictatures exigeant l'obéissance aveugle. Du jour au lendemain, les Turcs ont dû renoncer aux arabesques qui s'élançaient et retombaient mollement parmi les traits, les points et les lunules. Il leur a fallu retourner à l'abécédaire, mouler des lettres étrangères, fabriquer de nouveaux mots, changer les étiquettes, décrocher les enseignes des magasins pour les remplacer par d'autres.

Le touriste, évidemment, ne saurait s'en plaindre. Quand on ignore tout (jusqu'à son alphabet) de la langue d'un pays, il est si angoissant d'errer à travers des villes, sans un point de repère, d'avoir l'impression de fouler le sol d'une autre planète. Il est si agréable de pouvoir accrocher son regard à une syllabe ou à une lettre familière. Aujourd'hui, Istanbul n'en manque pas. Insensiblement la ville modifie son visage et change de caractère.

Bien plus encore que Kemal le victorieux, Ismet Pacha, l'implacable « laïciseur », travaille à modeler l'âme des disciples du prophète et à les dé-

tacher de la religion de leurs pères. Ce n'est plus seulement une question de couvre-chef, c'est la foi de tout un peuple qui est en jeu.

Déjà, on le sait, on lui a imposé de lire le Coran et de célébrer les offices en turc. On a décalé le jour sacré qui a passé du vendredi au dimanche. L'une après l'autre les mosquées de l'Empire ottoman sont abandonnées et désaffectées. A la veille du dernier Ramadan, ordre a été donné de ne plus adorer Allah dans Ste-Sophie et la grande basilique, débarrassée de ses disques verts et de ses lampes, a été transformée en musée.

Jamais, m'a-t-on dit, les marchands de postes de T.S.F. n'ont fait de plus belles affaires que pendant ce mois consacré au jeûne et à la prière, car chacun voulait entendre le Caire qui psalmodiait, à travers l'espace et en langue arabe, les paroles sacrées.

Jusqu'où ira la force de résistance de la capitale déchue, de la ville aux mille mosquées, à la laïcisation et à l'indifférence ? Combien faudra-t-il de temps pour que ces coupes déjà trop vastes et ces minarets, perdant chaque jour leur valeur symbolique, ne soient décidément plus qu'un prestigieux décor et un immense musée ?

Si Kemal Atatürk se soucie peu de conserver à Istanbul le pittoresque oriental, si les exigences du tourisme ne sauraient influencer le réformateur, que ne supprime-t-il, de sa droite toute puissante, les trois-quarts de ces marchands de colliers, de coupe-papier et de dromadaires en simili-cuivre ciselé, de ces guides qui attendent les paquebots et foncez sur les passagers comme des mouches sur du sucre ?

Etait-il turc, arménien, caucasien, levantin, syriaque ou israélite celui qui, plus habile que les autres, a

réussi à nous imposer ses services ? C'est en vain que nous nous sommes intéressés à son passé. Il mentait en plusieurs langues avec politesse et non

sans charme et, à cause de sa jeunesse, dissimulait mal son incompetence évidente et son ignorance de l'Histoire. Moins intransigeant qu'Ismet Pacha,



Emplacement de l'ancien hippodrome de Constantinople. L'obélisque orné d'hieroglyphes fut transporté d'Egypte sous Constantin. On voit à gauche, à l'arrière-plan, la mosquée de Sainte-Sophie, et au premier plan, à droite, la mosquée bleue.

il nous propose de nous conduire dans une mosquée pour assister au culte du soir. Ce n'est pas que, personnellement, il s'intéresse beaucoup aux choses de la religion. Il nous assure qu'à Istanbul la plupart des gens partagent ce détachement. Mais il admet très bien qu'une poignée de fidèles gardent leur foi, si cela peut amuser les touristes.

Nous avons poussé jusqu'à Bayazid Djami où l'on admet les mécréants occidentaux. Il est encore trop tôt. L'office n'a lieu qu'à dix heures. Mais il y a là un café ayant assez de ressources pour nous faire prendre patience.

On s'installe en plein air, à des tables boisées. La soirée est fraîche. Il y a beaucoup de consommateurs. Trois musiciens, le regard noyé dans leur rêverie, dévident leurs mélodies qui, pour une oreille étrangère, se ressemblent toutes.

Des joueurs abattent gravement des cartes poisseuses. Un de leurs compagnons les contemple. Il a fait venir un narghileh et, tout en fumant, il semble s'efforcer de ne pas se permettre le plus petit geste inutile. Il a l'air de tenir une gageure. Les paupières un peu lourdes, il ne bronche pas et tire à petits coups la fumée froide et l'on voit rougeoier les brais dans l'obscurité. A lui seul, il est un spectacle. Il est tout un passé qu'on n'a pas encore réformé.

Dominant faiblement la rumeur de la place, quelque part au-dessus de nos têtes, dans la nuit, un invisible muezzin lance son appel guttural. On le devine, là-haut, sur son petit balcon, la tête haute, les pouces collés derrière les oreilles.

Déjà les fidèles traversent la belle cour de la mosquée Bayazid et pénètrent dans le sanctuaire, pareil aux

autres et qui, comme les autres, doit posséder dans un recoin quelque pendule gracieusement offerte par la reine Victoria.

Les chrétiens sont invités à choisir, sur le seuil, des babouches dont ils revêtent leurs chaussures et qui leur confèrent en marchant une aisance rappelant celle du pinguin. Mais les bedaux ne sont pas très exigeants. Certaines visiteuses trouvent grâce à leurs yeux, si elles veulent bien se borner à marcher sur les dalles et, en toute hâte, ils roulent une partie des tapis.

On vous impose la babouche moins, semble-t-il, pour ne pas attenter à la sainteté du lieu que pour ne pas salir et fatiguer les tapis.

Quelques lampes seulement (car les temps sont aux économies) éclairent assez mal l'assistance, laissant dans l'ombre la haute coupole. Une certaine dévotion se sent mis sur trois rangs au fond du sanctuaire trop grand pour eux. Ils se sont agenouillés devant le mihrab, cette niche qui les oriente vers la Mecque et qui semble être une porte lumineuse s'ouvrant sur les contrées inaccessibles.

L'imân conduit la prière. Sa voix monte et retombe et la psalmodie reprend, rythmant les gestes des disciples qui, sans une faute, sans une incision, avec une unanimité impressionnante se prosternent, se relèvent avec énergie et ont l'air de se livrer à quelque salutaire exercice de gymnastique en commun avant d'aller prendre un repos bien gagné.

Un doute effleure l'esprit qu'on se hâte d'écarter. Ces gens-là seraient-ils des comparses bien stylés à l'usage des gens partis à la recherche de l'Orient ? Il n'en est rien. La prière est terminée. Les fidèles s'en vont sans bruit, sans même prêter attention aux chrétiens qui ont assisté à leurs dévotions.

Un imân impassible cueille au passage les pièces d'argent que nous lui donnons pour contribuer à magnifier le nom d'Allah.

P. DECORVET

(Gazette de Lausanne)

## LA CRITIQUE DES LIVRES

M. Félix de Grand'Combe : *Tu viens en France*. Un fort volume de 375 pages du format de 7 pouces 1/4 sur 4 pouces 1/2. Aux éditions des Presses Universitaires de France, place de la Sorbonne, Paris.

Félix de Grand'Combe est le pseudonyme de M. Félix Boilot, un auteur qui a déjà écrit une vingtaine de volumes pour le rapprochement intellectuel de la France et de l'Angleterre : *Pour bien comprendre la langue anglaise* — *Pour savoir comment le français est enseigné dans une université anglaise* — *Apprenons l'anglais en Angleterre* — *Quelques heures de français dans une université anglaise* — *England, This way !* — *Le patois de la commune de la Grand'Combe* — *La psychologie de la construction dans la phrase française moderne* — *Le répertoire des métaphores et mots français tirés des noms de villes et de pays étrangers* — *Le français régional de la Grand'Combe* — *Le vrai ami du traducteur français-anglais et anglais-français*, et ainsi de suite.

Avant d'écrire *Tu viens en France* M. Boilot avait publié sous le même pseudonyme *Tu viens en Angleterre*, à l'intention du jeune Français qui veut connaître les Iles britanniques. Dans son dernier ouvrage, après quelques conseils généraux au jeune anglais, il conduit successivement son protégé à table, au restaurant, au café, à l'hôtel, dans la rue, dans les boutiques, au théâtre ; il lui fait tout un cours sur la langue, les formalités de la correspondance, les invitations, les relations avec les femmes, les particularités du caractère français par opposition au caractère britannique, les fêtes et cérémonies, les affaires sportives, etc. Il accumule, soit dans le texte, soit dans des appendices, soit dans de simples notes inframarginales, tout ce qui pourrait aider le jeune étranger à se familiariser avec les coutumes et la langue du pays. En conclusion, il n'est pas loin de partager cette opinion par laquelle Taine a couronné son étude sur la civilisation anglaise : « Trois choses sont meilleures en Angleterre : la constitution politique, la religion, la grandeur de la richesse acquise. En revanche trois choses sont meilleures en France : le climat, la vie de famille et de société, la distribution de la richesse. »

Tout l'ouvrage est écrit sous forme de dialogue entre le jeune Anglais et son mentor. Par ci par là, Félix de Grand'Combe quitte le ton sérieux pour se laisser volontairement glisser dans la roserie, dans l'à peu près, ce qui, cela va sans dire, déroute le jeune Anglais et ne déroutera pas moins les partisans canadiens de la renaissance. Le dialogue, enlevé, est partout pétillant d'esprit. *Tu viens en France* mérite d'être lu par quiconque tiendra à s'initier aux us et coutumes de ce pays-là. Plus fa-

milier avec les coutumes anglaises et américaines qu'avec la vie française, le Canadien-Français ne lira pas sans profit cette petite encyclopédie du savoir et du bon goût. Tous les ouvrages de M. Félix Boilot sont d'ailleurs d'une lecture également profitable.

*Les forêts du Canada : Etendue. Essences. Propriétés. Régimes administratifs. Produits. Avenir probable.* Edition révisée, publiée à l'occasion du quatrième congrès forestier de l'Empire britannique, tenu en Afrique australe en septembre 1935. Brochure de 61 pages de 13 pouces sur 8, éditée en anglais par le directeur fédéral de l'Office forestier (Forest Service), M. E. H. Finlayson.

Ouvrage que (étant donné la conception que l'on se fait des droits du français dans ce domaine) il ne faut guère s'attendre à voir paraître en notre langue, mais qui n'en présente pas moins un très vif intérêt. On lira avec un intérêt particulier les chapitres relatifs aux essences naturelles et aux divers régimes administratifs, ne fût-ce que pour se rendre compte s'il y aurait avantage à simplifier par économie le régime d'exploitation d'une province à l'autre, pourvu qu'Ottawa se persuadât qu'il n'y a pas que des Anglais au pays.

OL. A.

Philippe BERTAUT : *Honoré de Balzac et l'idée coloniale*, extrait des *ETUDES*, 20 septembre 1935.

Balzac, génie immense, dont on n'épuisera jamais les infinies perspectives de psychologie, de science, de morale et d'art. M. Philippe Bertaut, que nos lecteurs connaissent déjà par ses remarquables chroniques françaises, étudie, en un style sobre et consciencieux, l'idée que se faisait des colonies le visionnaire de la Comédie humaine. Idée que dominait l'imaginaire. Elle date de l'époque où Balzac lisait au collège de Vendôme les in-folio du P. Du Halde, les vingt-six tomes des *Lettres édifiantes et curieuses*, les treize volumes du P. Grosier, les relations de Ferdinand Verbiest, etc. De cet amas fantastique de connaissances orientales jaillira, sous l'influence de Nodier, De Foë, La Pérouse, Cook, Byron, Cooper, etc., l'estimation équivoque et franchement incomplète qu'il développera dans ses œuvres.

En somme, Balzac a moins compris que vu les colonies. Il les a vues avec cet œil extraordinaire qu'il braquait sur les choses et même les idées, cet œil — un seul, mais un gros — qui est, selon Léon Bloy, le symbole de sa personnalité. Il a décrit, avec

cette précision exagérée qui lui est particulière, les exploiters égoïstes, les avides chercheurs d'or, les aventuriers sans conscience ; il a tamisé comme dans un prisme les idées de son temps ; il a impitoyablement retracé les dégoûtants modèles qu'il a rencontrés. Il a saisi avec moins de vigueur la mission civilisatrice des missionnaires ; et quand il a voulu reconnaître l'action de Verbiest, Pérennin et autres, il l'a dépouillée de sa grandeur surnaturelle pour la réduire à d'humaines proportions.

M. Bertaut expose loyalement, sans admiration préjudiciable à la critique, ces idées trop ignorées de Balzac. Sa brochure, avec ses multiples renvois, ses justifications et ses preuves constantes, révèle un examen exhaustif de la Comédie humaine. Il a exploré ces vastes contrées, en si parfait contraste avec notre actuel et mesquin régionalisme, où évoluait ce génie d'imaginaire et de vitalité. Une bibliographie balzacienne qui ne mentionnera pas ce travail sera incomplète.

Carmel BROUILLARD, o.f.m.

Pierre JOLLY : *Traité des Opérations de Compensation*, Nouvelle édition.

Nous avons signalé, en son temps, la publication du *Traité des Opérations de Compensation*, de M. Pierre Jolly, Directeur des Services Techniques de la Chambre de Commerce de Paris. Cet ouvrage, qui a reçu un accueil très sympathique, car il comblait une lacune importante de notre littérature économique, vient de faire l'objet d'une mise à jour complète, par fascicule encarté dans l'ouvrage. Durant ces derniers temps, en effet, de nouveaux accords sont intervenus et la politique du Gouvernement français a elle-même évolué.

Tous ceux — si nombreux, à la vérité — qui s'intéressent à la compensation et qui se doivent d'être exactement renseignés sur le fonctionnement des clearings commerciaux, trouveront dans le livre de

M. Pierre Jolly ainsi remis à jour, une documentation renouvelée, propre à les éclairer utilement et à leur permettre d'effectuer très précisément, en toute connaissance du sujet, leurs opérations d'importation et d'exportation.

Le Médecin-général EMILY : *Fachoda. Mission Marchand* (1896-1899) ; Hachette, éditeur, Paris.

Entre 1895 et 1900 la France organisa quatre grandes missions africaines dont les trois premières, la mission Fourreau-Lamy, partie de la côte méditerranéenne, la mission Joalland, des bords du Sénégal, et la mission Gentil, du Congo, avaient même point de ralliement : le Tchad, centre de l'Ouest-Africain. Leur but commun était de former le faisceau des possessions françaises de l'Afrique du Nord, de l'Afrique Occidentale et de l'Afrique Equatoriale. Quant à la quatrième, la mission Congo-Nil, qui devait écrire une magnifique page d'histoire, elle avait pour objectif de reculer la frontière congolaise jusqu'à la Côte française des Somalis, jusqu'à Djibouti. Mais cette mission Congo-Nil n'est désormais connue que sous le nom de l'admirable chef à qui elle avait été confiée, le capitaine Marchand.

Malgré des difficultés sans nombre, elle réalisa comme les trois premières toute sa tâche et, partie du bord atlantique du continent noir, en atteignant le bord indien, après avoir maintenu pendant cinq mois le drapeau français sur un point de la rive gauche du Nil : l'ancien emplacement en ruines d'une ville égyptienne qui n'était plus alors qu'une petite bourgade du bord du Nil, à 200 kilomètres en aval de l'embouchure du Sobat : Fachoda. Ne cherchez pas Fachoda sur la carte. S'il reste encore des vestiges de ces pierres historiques, vous ne trouveriez plus qu'un nom obscur : Kodok.

Mais de ceux qui furent les acteurs de l'épopée, les noms demeurent auréolés de gloire. Marchand, Mangin, Baratier, qui devaient à nouveau s'illustrer dans la

Grande Guerre, d'autres encore, dont le dernier survivant — avec l'interprète militaire Landeroin — est le médecin de marine Emily, aujourd'hui médecin-général. C'est à celui-ci que nous devons le pathétique Journal où, heure par heure, il a noté les événements de cette course héroïque, raconté l'« éclatante » victoire qui, si elle ne dura qu'un jour, eut des lendemains glorieux et a le mérite de mettre en relief l'endurance, le courage, l'abnégation et l'absolu dévouement à la Patrie d'une poignée de Français.

Joseph PEYRÉ : *Sang et lumières*, roman ; Bernard Grasset, éditeur, Paris.

L'Afrique du Nord, sa terre et ses hommes, son ciel et sa féerie ont inspiré à M. Joseph Peyré trois livres d'une très grande beauté : *L'Escadron blanc*, *Le Chef à l'étoile d'argent*, *Sous l'étendard vert*, qu'ont couronnés, en 1931, le Prix de la Renaissance et l'an dernier le Prix de Carthage. En remontant vers l'Europe un séjour à Madrid nous vaut aujourd'hui un roman qui est bien l'un des plus remarquables de tous ceux qui tournent autour de l'arène sanglante.

M. Henry de Montherlant a chanté dans la prose héroïque des *Bestiaires* la tauromachie chevaleresque de la grande époque des Frascuelo et des Mazzantini, la « Fête taurine » offrande de l'Europe d'hier les dernières flambées du culte païen du Soleil. M. Joseph Peyré, lui, a été secoué surtout par son dramatique humain. Au fond de la tragique cuvette où picadors bardés de cuir et chevaux évanescents s'effondrent sous le choc du fauve que les banderilles ont zébré de sang, ce qui l'a pris, c'est la vision de l'homme promis, par les exigences de la gloire et de la foule, au danger, à la douleur et à la mort.

Plus précisément il a voulu conter les heures poignantes où celui qui a été le maître protégé par les Dieux, l'Idole, pressent l'inéluctable fin et voit venir la bataille d'où il ne sortira que pour aller étendre son corps crevé sur la table d'opération de la plaza. Le grand vainqueur qui descend ici sa courbe d'étoile, c'est Ricardo Garcia. Par trois fois déjà la mort a failli passer, à Saragosse, à Valence, à Madrid. Dès les premières défaites le cercle des hyènes se resserre : journalistes véreux, maîtres chanteurs, insulteurs à gage guettant la rentrée de celui qui a cessé de plaire et qu'on veut achever. L'incorruptible coalition accule à de

nouveaux combats l'homme qui se sait « vidé ». Le destin de Ricardo est écrit. Il n'échappera pas à la corne.

Armand RIO

Gilbert MAIRE : *Bergson, mon maître*. Un volume in-8 couronné à 12 fr., chez Bernard Grasset.

« Bergson, mon maître », de Gilbert Maire, n'est point une banale évocation de souvenirs concernant le grand philosophe, mais le récit vivant et pittoresque d'une adolescence, puis d'une jeunesse que les hasards conjugués de relations familiales et de déplorables études placèrent sous l'influence directe et précoce d'Henri Bergson. On y voit l'illustre métaphysicien intervenant pour sauver un mauvais élève des sanctions universitaires et prodiguant à un cancre universellement condamné des conseils, des expositions, tout un enseignement philosophique adapté à une sensibilité encore proche de l'enfance.

Sur ce fond de souvenirs intimes, qui apportent à la biographie et à la psychologie de Bergson des documents originaux et précieux, Gilbert Maire a su camper les portraits de divers maîtres et camarades de Sorbonne, qui font de son livre une reconstitution profitable des années 1907, 1910, 1913, si importantes pour l'histoire de la période d'avant-guerre. Les suites de l'affaire Dreyfus. Les tyrannies intellectuelles que le fanatisme des partis politiques de gauche installa dans l'Université, les raisons qui poussèrent les jeunes gens de cette époque à se rallier aux idées de l'Action Française, y sont exposées et analysées avec clarté et précision. D'un point de vue personnel, Bergson est ainsi replacé dans le milieu historique qui permet de comprendre le succès de sa doctrine. Charles Maurras qui fut l'adversaire de Bergson est puissamment dessiné en quelques pages qui montrent l'intérêt social de querelles en apparence toutes métaphysiques.

L'œuvre de Gilbert Maire destinée au public lettré prendra place parmi les mémoires indispensables à la connaissance de notre temps. Elle constitue aussi l'une des très rares notations que l'on possède sur la vie intime du plus grand philosophe contemporain.

Jules AURIOL

### Le sucre des Indes

D'après des statistiques compilées par le service industriel du Canadien National, les Indes sont l'un des grands producteurs de sucre du monde. Ce pays consacre à la culture du sucre 3,400,000 acres, dont il récolte environ 5,000,000 de tonnes à l'état brut. Ce sucre est raffiné dans 123 établissements.



Avec  
**POM D'OR**

TOUT LE MONDE

peut faire et boire un véritable Cidre de Normandie

Pour tous renseignements s'adresser à

Gabriel Boussion — 211, rue du Saint-Sacrement — Tél. : MARquette 5026

# la Vie économique

## A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

### Le Canada et le conflit anglo-italien

Quelle est la position du Canada dans le conflit anglo-italien depuis que nos représentants, dûment mandatés, ont voté le principe des sanctions économiques contre l'Italie ? Nous avons vu la semaine dernière ce que nous allions perdre à la suite de cette décision inconsiderée qui met une fois de plus notre politique extérieure à la merci de celle de l'Angleterre. Si encore nos pertes n'allaient être que matérielles ! Les événements prennent déjà mauvaise tournure et, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, l'Allemagne se rangera vraisemblablement du côté de l'Italie. Les heures tragiques d'août 1914 se répéteront-elles ?

Les sanctions que nous avons votées se retourneront contre nous. Que ceux qui dirigent notre politique extérieure se donnent la peine de lire, s'ils en ont le loisir, l'histoire des sanctions prises préventives de la guerre. Ils y verront le jeu trouble de l'Angleterre, qui défend ce qu'elle condamne en 1925 par la bouche de sir Neville Chamberlain. M. Eden tient aujourd'hui un tout autre langage : les intérêts économiques de la Grande-Bretagne au lac Tsana et au Nil bleu et les concessions de pétrole ne sont pas étrangères à la vogue que l'Angleterre veut donner aux sanctions économiques comme moyen de prévenir la guerre.

L'impossibilité d'appliquer efficacement les sanctions devrait nous inciter à reprendre notre liberté d'action. Les Etats-Unis, le Japon, l'Allemagne, la Suisse, la Hongrie, la Pologne, refusent déjà de s'interdire tout commerce avec les Italiens. Depuis plusieurs mois, les exportations américaines de cuivre et de coton vers l'Italie ont augmenté dans des proportions étonnantes. Et nous, dans les mêmes circonstances, nous refuserions de vendre à l'Italie notre blé et notre bois ?

Les sanctions accentueront davantage le déséquilibre des échanges mondiaux au profit de quelques pays tels que les Etats-Unis, l'Allemagne et le Japon. A Londres, le marché des changes est hésitant et les sorties d'or inquiètent déjà la Cité. Voilà qui ne favorisera pas la stabilisation monétaire tant souhaitée et jamais réalisée. L'adoption des sanctions conduira d'autant mieux à la guerre qu'il faudra suppléer à leur inefficacité. Il faudra trouver autre chose, c'est-à-dire des navires, des canons, des avions et des hommes. Que l'Italie se trouve une alliée du côté de l'Allemagne et la situation politique internationale devient catastrophique. Alors qu'irions-nous faire dans cette galère ? Irions-nous, comme en 1917, défendre l'Angleterre en Ethiopie ou ailleurs ? Les Canadiens de 1935, nous l'espérons, ne croient pas qu'ils seront les sauveurs de la civilisation en devenant les compagnons d'armes de sémètes noirs, barbares élevés par la volonté de l'Angleterre au rang de civilisés.

### Les contrats de l'Hydro

On cherche en ce moment, à Toronto, à trouver une solution au problème urgent des contrats de l'Hydro ontarienne. L'Ontario a voté une loi déclarant nuls et même illégaux les contrats intervenus entre la Commission hydro-électrique et les compagnies du Québec chargées de lui fournir l'énergie électrique. Fort de cette loi dont il est l'auteur, M. Hepburn somme les quatre compagnies québécoises en question : Gatineau Power, MacLaren Power, Beauharnois Power et Ottawa Valley Power, d'avoir à réduire leurs prix et à restreindre leur exportation d'énergie électrique. Sinon, le premier-ministre d'Ontario, qui a déjà habitué ses électeurs à l'idée d'une avantageuse répudiation des contrats, verra à ce que la loi ontarienne pourvoyant à leur annulation soit publiée et mise effectivement à exécution.

Sans qu'il ait été nécessaire de les pousser à agir de la sorte, les actionnaires des compagnies menacées invoquent de leur côté, avec un ardeur qu'ils ne se connaissent peut-être pas auparavant, la sainteté et l'intangibilité des contrats. Cela se comprend si on songe aux quelque 190 millions qui sont en jeu. Les compagnies ont certes raison de protester contre l'inique immunité dont jouit l'entreprise étatisée de la province voisine. Mais qu'elles se disent bien qu'il faudra nécessairement accorder à l'Hydro des concessions telles qu'une baisse des prix et une diminution de l'exportation de l'énergie électrique.

L'annulation officielle des contrats exposerait l'Ontario à bien des désagréments, dont le moindre ne serait pas la disette imminente d'énergie électrique. Les compagnies ontariennes ne sont pas actuellement en mesure de suffire aux besoins de la population, sans cesse croissante depuis la reprise des affaires.

Si le compromis proposé échoue, les actionnaires des compagnies subiront une perte nette de plusieurs millions et l'Ontario devra réduire considérablement sa consommation de houille blanche. Et la province de Québec y perdra quelques centaines de mille dollars en rentrées d'impôts.

Il est donc facile d'expliquer la présence, au milieu des représentants de la Beauharnois et des autres compagnies intéressées, de MM. Mercier et Arcand, chargés d'exposer le point de vue du gouvernement de notre province. Quel sera le résultat de ces négociations entreprises à Queen's Park ? Nul ne le sait. Espérons qu'on en arrivera à un compromis qui seul peut prévenir un désastre et un coup bas porté au crédit du pays tout entier.

### Pour une politique agricole

M. Godbout, ministre de l'Agriculture dans le cabinet provincial de Québec, vient d'exposer à un auditoire de cultivateurs ses projets de redresse-

ment agricole. Les efforts du ministère de l'Agriculture portent d'abord sur la mise en valeur de notre sol et l'amélioration de la qualité de notre élevage. On condamne depuis longtemps et sur tous les tons l'esprit de routine de nos agriculteurs. Ce n'est pas suffisant. Il faut enseigner à ces derniers quelles sont les conditions essentielles de la production et l'art de conquérir les marchés intérieurs et extérieurs. En agriculture comme en d'autres domaines, il importe aussi de ne pas négliger la question du prix de revient. Une bonne comptabilité agricole est la seule manière d'apprendre aux cultivateurs ce qu'ils doivent et peuvent produire avec un rendement maximum. Rien ne vaut l'exemple pour induire les cultivateurs à améliorer leurs méthodes de culture. D'où l'importance des fermes d'expérimentation. Ne devrions-nous pas fonder plus de ces fermes et les répartir suivant les exigences de la géographie et la productivité du sol ? Depuis de nombreuses années, l'effort du ministère de l'Agriculture de la Province est dirigé en ce sens et les résultats sont déjà appréciables.

La vente des produits du sol dépend dans une large mesure de l'état de nos marchés extérieurs. Pour l'excédent de notre élevage bovin et porcin, nous avons déjà deux marchés trouvés : l'Angleterre et les Etats-Unis. Il en est de même pour nos produits laitiers. Seule une collaboration des gouvernements, provincial et fédéral, nous facilitera la conquête des marchés extérieurs. Les ministères de l'Agriculture et du Commerce ne doivent pas s'ignorer. Ils doivent s'entendre sur le rôle et le nombre de nos agents de commerce à l'étranger.

L'agriculture va de pair avec le rétablissement industriel de la Province et l'électrification des campagnes. C'est là la meilleure manière d'utiliser l'excédent de notre production d'énergie électrique. Un meilleur rendement de l'agriculture, adapté aux techniques nouvelles, est le gage le plus sûr de l'équilibre des forces économiques. Soyons heureux de voir que c'est de cette façon que le ministre de l'Agriculture actuel comprend son rôle.

Jean-Marie NADEAU

## LA LANGUE DES AFFAIRES

### Affaires

Au mot affaires, se rapportent des expressions impropres, des anglicismes courants, tels que : « être d'affaires, business man, boomer, schémur, dull, busy ». Ce sont de telles expressions qui rendent notre langue commerciale hybride, inerte, et qui en font parfois un baragouin incompréhensible aux étrangers.

Préférons être habile, entendu, coulant, accommodant, rond, leste en affaires à « être d'affaires ».

Dans notre langage, le business man peut signifier un brasseur d'affaires, un homme d'affaires c'est-à-dire entendu aux affaires ou versé dans les affaires, et peut-être pour quelques-uns un commerçant, un négociant, un financier, un capitaliste. L'expression brasseur d'affaires s'emploie plutôt en mauvaise part et ne saurait rendre l'idée que comporte le terme anglais business man. Le commerçant est aussi un homme d'affaires, mais en anglais il se rend plutôt par le mot « trader ». Pour plusieurs le business man est encore un gros bonnet de la finance, un manieur d'argent, un magnat, un matador de la finance. « Captain of industry » peut s'exprimer par chef d'industrie. Il y a encore le « cavalier d'industrie », celui qui en affaires vit d'expéditions, d'escroqueries.

Employons plutôt lanceur d'affaires que « boomer », et lanceur, mousser une affaire que « boomer » une affaire.

On peut dire d'un « schémur » qu'il est un tireur de ficelles, un homme à projets et aussi un lanceur, un monteur d'affaires.

C'est calme, peu mouvementé, bien tranquille, ça ne va pas, c'est la morte saison, les affaires sont calmes, peu actives, le commerce est dans le marasme, et non les affaires sont « dull ».

Enfin, il semble pour quelques-uns que le mot « busy » ne se rend pas en français, puisque on les entend dire si souvent qu'ils sont « busy » au lieu d'être occupés, empressés, affairés. « To pretend to be busy », faire l'affairé.

Pour clore toutes ces affaires préférons à « business is business » : les affaires sont les affaires, expression française d'aussi bonne résonance et aussi claire que l'anglaise.

Adjutor FRADET

## CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

### La tendance aux Etats-Unis

L'indice de la production de l'acier, qui est en général un baromètre assez sûr de l'activité économique du pays, est resté à peu près stationnaire depuis le milieu du mois d'août. On a vu une reprise substantielle se produire à une époque où elle ne se fait généralement pas sentir et, depuis ce moment, contrairement à certaines prévisions, le mouvement ne s'est pas prolongé jusqu'à l'automne. Mais si l'on peut regretter cet arrêt, on a encore la consolation de constater que, depuis la hausse, la production sidérurgique américaine a fait preuve d'une stabilité satisfaisante et qu'elle n'est pas retombée à des niveaux désastreux.

Bien qu'on ne puisse pas classer l'industrie de l'acier dans la catégorie des industries saisonnières, il se produit généralement un mouvement de reprise particulièrement accentué vers les mois de septembre et d'octobre, en raison de la fabrication des nouveaux modèles d'automobiles par les grandes compagnies. Le temps d'arrêt actuel est peut-être l'indice que l'on est arrivé au maximum de la production sidérurgique pour l'année 1935 et qu'il faut s'attendre, pour les prochaines semaines, à une baisse plutôt qu'à une hausse.

Il résulte de cet état de choses que l'activité économique des Etats-Unis a plutôt tendance à régresser et qu'il est bon d'alléger son portefeuille, si celui-ci contient des titres industriels américains, particulièrement des valeurs de l'industrie lourde.

La fabrication des nouveaux modèles d'automobiles, qui a commencé deux mois plus tôt qu'à l'ordinaire, ne sera probablement pas suffisante pour contrebalancer entièrement le mouvement de recul qui s'annonce.

Il n'y a donc dans cet allègement des positions qu'une mesure de prudence, que nous recommandons aux

spéculateurs plus désireux de faire des placements que de jouer ou simplement de boursicoter.

### Les valeurs américaines

Si l'on consulte les statistiques du marché de Wall Street, on s'aperçoit que dans l'ensemble il s'est produit une hausse très sensible des valeurs américaines depuis le mois de mars dernier. La cote de la majorité des titres a plus que doublé depuis cette date et, après une étude approfondie de la situation, nous inclinons à croire que les hauts cours actuellement pratiqués ne sont pas tous justifiés et qu'une bonne partie de la liste est « vulnérable ». On peut douter d'une baisse très marquée, ne serait-ce que parce que les banques pratiquent une politique de crédit facile. Mais tel que se trouve le marché, il suffirait d'une réaction, même modérée, pendant quelques semaines pour que les spéculateurs sur marge subissent des pertes sensibles, de nature à les pousser à une liquidation avant la fin de l'année. On comprendra que dans ces conditions il est un peu dangereux de s'engager sur le marché de New-York et qu'il vaut mieux se retourner du côté de la bourse de Montréal, si l'on tient absolument à faire fructifier les capitaux disponibles.

### Le marché canadien

Pour les raisons précédemment exposées, il est bon, si l'on opère sur le marché canadien, de ne pas trop s'attacher aux titres qui dépendent trop de l'activité constatée aux Etats-Unis. Il y a quelque temps, la situation était tout autre et l'on pouvait légitimement espérer qu'une reprise américaine entraînerait ces valeurs. Cette reprise étant arrêtée pour le moment, et

probablement pour une période assez longue, il ne peut que se produire une baisse, au moins modérée, sur le marché de Wall Street. De plus les valeurs canadiennes n'ont pas suivi le mouvement de hausse et sont par conséquent plus susceptibles d'appréciation que les titres américains. Si l'on délaisse momentanément les actions de Ford classe A, des alcools et des pétroles, on a quelques chances d'enregistrer des bénéfices sur d'autres valeurs.

C'est pourquoi on ne peut que conseiller l'achat d'actions de compagnies comme Montreal Power, Canadian Bronze et Shawinigan, parmi les valeurs payant un dividende, et comme Canadian Car et Canada Cement privilégiées, dans le groupe des titres qui n'en payent pas.

### Apparences et réalités

Un mot pour attirer l'attention sur les méfaits de l'économie dirigée.

Selon la compilation faite par un économiste, M. Crum, la surtaxe imposée sur les très grandes compagnies, au nom du principe de la « meilleure répartition des richesses », atteint juste le but contraire de celui que l'on se proposait. Les « petites » compagnies, qui enregistrent proportionnellement les plus hauts bénéfices, et qui appartiennent presque toujours à des familles riches, sont moins taxées que les puissantes corporations dont les actions sont détenues par le gros du public. La surtaxe pour « une meilleure répartition » protège donc en réalité les riches aux dépens des moyens et n'équilibre nullement la juste charge des impôts. Mais les apparences sont sauvegardées et c'est probablement ce qui importait surtout.

En attendant, on ne saurait guère recommander l'adoption d'un système semblable pour sauver des économies chancelantes ou simplement mal en point.

AUGUR

## CHEZ WOODHOUSE

### ARTICLES POUR HOMMES

au rez-de-chaussée

Ouvrez un compte ou servez-vous de celui que vous avez déjà.  
Il n'y a pas d'intérêt à payer.

### Combinaisons Hatchway sans boutons



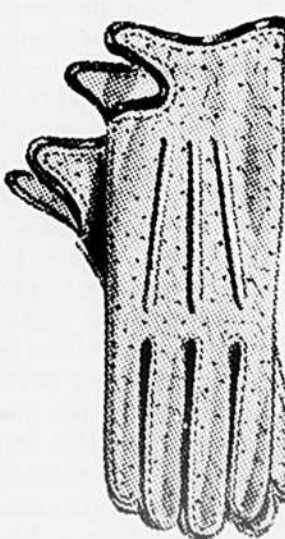
Ces combinaisons chaudes et durables sont bien connues des hommes d'affaires. Elles sont très confortables. Couleur : blanche ou naturelle. Taille : de 34 à 44. Achetez dès maintenant ce qu'il vous faut pour l'hiver.

\$1.95

OUVREZ UN COMPTE ou servez-vous de celui que vous avez déjà. Il n'y a pas d'intérêt à payer.

### GANTS

en peau de chevreau ou de porc



Confection soignée et style élégant. Couleur : naturelle, différentes teintes de gris, brun, etc. Avec ou sans bouton à pression.

Pointure : de 7 1/2 à 9 1/2.

Prix régulier : \$3

\$1.95

Ouvrez un compte ou servez-vous de celui que vous avez déjà. Il n'y a pas d'intérêt à payer.



Souliers OXFORD

noirs ou bruns pour hommes

Grande variété de modèles, tous élégants. Empeigne large, étroite ou moyenne. Nous avons aussi des souliers de bonne qualité à formes combinées en chevreau et en veau. Pointure : de 5 à 12 dans toutes les largeurs.

### CHAPEAU

### Prince Biltmore

Ce chapeau Biltmore est la coiffure chic par excellence, fabriquée par une maison depuis longtemps reconnue pour l'excellence de ses produits et la beauté de ses modèles. Notre assortiment comporte un grand nombre de pointures dans toutes les teintes d'automne. Voici une occasion unique d'être élégamment coiffé à bon compte.

Premier acompte : \$1  
Versement mensuel : \$1  
SANS INTERET

\$5.00



## WOODHOUSE & CO., Limited

105 RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne  
Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edinburgh Glasgow Belfast Dublin



Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL - DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)

s'aggrave, car, quand us sont négligés.

Carrière &amp; Sénécal

LIMITÉE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél.: LANCASTER 7070

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre  
demande de renseignements

## GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE

IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.

Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market  
Canadian Commodity Exchange Inc.

# APERÇUS SCIENTIFIQUES

## L'OBÉSITÉ

### Pourquoi on engraisse

L'obèse se présente au médecin pour différentes raisons, les unes d'ordre purement esthétique, les autres tenant à des troubles fonctionnels des plus variés. Madame est affolée de voir s'affaisser de jour en jour une taille jadis svelte et délicate ; Monsieur s'inquiète d'un ventre bedonnant qui affole son tailleur et handicape son golf ; parfois c'est un enfant dont l'obésité monstrueuse coïncide avec un faible développement génital ou un retard de la menstruation. Dans d'autres cas, l'embonpoint, considéré à tort comme la plus haute expression de la santé, devient le point de départ de toute une série de troubles pathologiques qu'il importe de bien connaître si l'on veut les rattacher à leur véritable cause.

Cliniquement, on distingue deux grandes variétés d'obèses : les obèses pléthoriques et les obèses atoniques. Les premiers sont hauts en couleurs, d'aspect vigoureux ; sujets encore jeunes, on dit d'eux qu'ils portent bien leur graisse. Ce sont avant tout des suralimentés. Soit qu'ils aient hérité de leurs parents, eux-mêmes le plus souvent obèses sont essentiellement de gros mangeurs ; leur tube digestif s'est progressivement adapté à leurs besoins, en sorte que le volume et la masse alimentaires seuls semblent leur procurer une sensation nette de satisfaction. Le cœur est surchargé de graisse, souvent hypertrophié, et la pression artérielle toujours élevée ; pour cette raison, le pléthorique est un candidat à l'hémorragie cérébrale, à l'apoplexie, et d'autant plus qu'il est de par sa constitution mentale un être vif, emporté, émotif, entreprenant, aux réflexes exagérés. En somme, un bon vivant qui vraisemblablement mourra subitement.

L'obèse atonique, au contraire, n'a pas bonne mine. Il est pâle, bouffi, ses chairs sont molles, ses muscles flasques, ses lèvres bleutées ; il fait « de la mauvaise graisse ». La tension artérielle est basse, et le ralentissement de la circulation veineuse se manifeste par des varices et la présence dans son rectum de paquets hémorroïdaires qui gênent considérablement la défécation. La dyspepsie est constante, la calculose biliaire fréquente ; une constipation habituelle alterne avec des débâcles diarrhéiques et les couleurs intestinales de l'entérite. C'est un sujet passif, apathique, que le moindre effort fatigue ou porte à dormir. Notons, en passant, que l'obèse, à quelque catégorie qu'il appartienne, est peu résistant aux infections aiguës (grippe, pneumonie, etc.), et notamment à la tuberculose pulmonaire ; celle-ci revêt le plus souvent une allure froide, torpide, d'autant plus dangereuse pour le malade d'abord, parce qu'il ne songe pas à consulter, et pour son entourage ensuite, parce qu'on ne s'en méfie point.

De tous les troubles fonctionnels qui doivent attirer l'attention de l'obèse et nécessiter une intervention médicale immédiate, les troubles cardiaques sont les plus précoces, et aussi les plus sérieux. Pendant longtemps, chez les sujets jeunes surtout, l'obésité est supportée sans trop de malaises. On dit alors qu'elle reste compensée ; le cœur augmente peu à peu de volume pour vaincre l'effort fourni par la surcharge adipeuse généralisée et l'élévation graduelle de la pression artérielle. Mais l'âge aidant et l'obésité augmentant de plus en plus, il arrive un moment, à l'occasion d'une maladie intercurrente le plus souvent, où l'organe fatigué finit par se dilater, les artères se durcissent, et l'obésité entre dans sa phase de décompensation. Les premiers signes en sont : de l'essoufflement et des palpitations à l'occasion d'un effort ou d'une ascension, bouffées de chaleur et somnolence après les repas, vertiges, léger gonflement des chevilles le soir. Entravé qu'il est dans son travail par une couche plus ou moins profondément atteinte. La fin ne peut être très éloignée lorsque le malade entre dans la phase dite cardiaque de l'obésité décompensée, en d'autres termes un obèse meurt surtout par le cœur : mort subite ou insuffisance cardiaque progressive ; par les vaisseaux : hémorragie cérébrale ; par le rein : urémie.

Il est classique d'admettre que l'obésité est une maladie causée primitivement par un ralentissement de la nutrition, une aptitude spéciale de l'organisme à retenir les graisses alimentaires et à transformer en graisses les autres aliments, et notamment les hydrates de carbone. Mais on ne devient pas obèse à volonté, car ici intervient un facteur important : la prédisposition héréditaire. La plupart des auteurs s'accordent à dire que, dans 90 pour

100 des cas, on retrouve chez les ascendants soit l'obésité, soit une des manifestations de l'arthritisme, la maladie de la nutrition par excellence : goutte, asthme, diabète, rhumatisme, calculose, eczéma, migraine, etc. Par contre, et pour la même raison, certains sujets maigres ne parviendront jamais à engraisser, quoi qu'ils fassent : le terrain n'est pas préparé.

Réalisé expérimentalement par le gavage chez les animaux, l'engraissement reconnaît, chez le sujet prédisposé héréditairement, la suralimentation comme sa cause occasionnelle la plus évidente, mais encore faut-il que celle-ci porte sur certains aliments de préférence à d'autres. Davantage peut-être que les graisses, les aliments hydrocarbonés : le pain, les féculents, les farineux, les sucreries, les pâtes alimentaires, etc., déterminent et entretiennent l'obésité. Un obèse, gros mangeur de pain, ne peut s'attendre à maigrir s'il n'écarter pas de sa table cet aliment adipeux par excellence ; il en est de même des féculents et des sucreries. La viande maigre et les œufs ne favorisent pas par eux-mêmes l'obésité, ainsi qu'on est porté à le croire, mais à la condition qu'ils ne soient pas apprêtés à des sauces trop riches. Le lait, surtout s'il n'est pas écrémé, ne doit pas être pris comme boisson au cours du repas ; en outre de renfermer une quantité appréciable de graisse et de sucre, il présente surtout l'inconvénient de diluer les aliments, et partant, d'en faciliter une plus grande consommation. Le même reproche s'adresse à l'eau de boisson. L'alcool, enfin, sous toutes ses formes, est un facteur important d'engraissement, tout d'abord parce qu'il dégage un nombre considérable de calories, et ensuite parce qu'il détermine des dégénérescences graisseuses au niveau du foie, du cœur et des reins.

De toutes les causes qui peuvent ralentir la nutrition et troubler le métabolisme des graisses et des hydrates de carbone, il importe de faire une mention spéciale de l'insuffisance dans le fonctionnement des glandes endocrines. Ces glandes : la thyroïde, l'hypophyse, le pancréas (l'association de l'obésité et du diabète est d'une fréquence remarquable) et les glandes génitales, ont pour fonction, grâce à leurs hormones, de régler le métabolisme basal en faisant la part égale des recettes et des dépenses de l'organisme. Il existe une étroite dépendance entre chacune de ces glandes. L'une vient-elle à faire défaut que les autres ont tôt fait d'emboîter le pas et de rompre un équilibre dont la santé dépend pour une large part. Toutes les phases de la vie génitale, tant chez l'homme que chez la femme, avant la puberté comme après la ménopause, tiennent par ce lien, puissant et fragile à la fois ; si bien, qu'avec les données actuelles de la science médicale, on est en droit de toujours se demander, en face de n'importe quel trouble pathologique, si la faute n'est pas directement ou indirectement imputable au système glandulaire.

On ne songerait à traiter un embonpoint naissant, et encore moins une obésité confirmée, sans s'inspirer des quelques considérations que nous venons d'établir. Et ces considérations, qui sont d'ailleurs essentiellement variables suivant chaque cas, seul le médecin est en mesure de les préciser. Les cures d'amaigrissement sont toujours pénibles ; il serait dommage qu'elles ne servissent à rien autre qu'à aggraver l'état d'un malade incapable d'en supporter les rigueurs. Nous verrons dans une prochaine chronique comment on maigrit ; nous verrons surtout comment il n'est pas logique de s'attendre à voir fondre en un rien de temps un amas de graisse qui s'est accumulé au cours de toute une existence, d'une existence qui pour d'aucuns se résume dans l'acheminement, trois fois par jour, du bol alimentaire à travers quelque deux mètres de tube digestif.

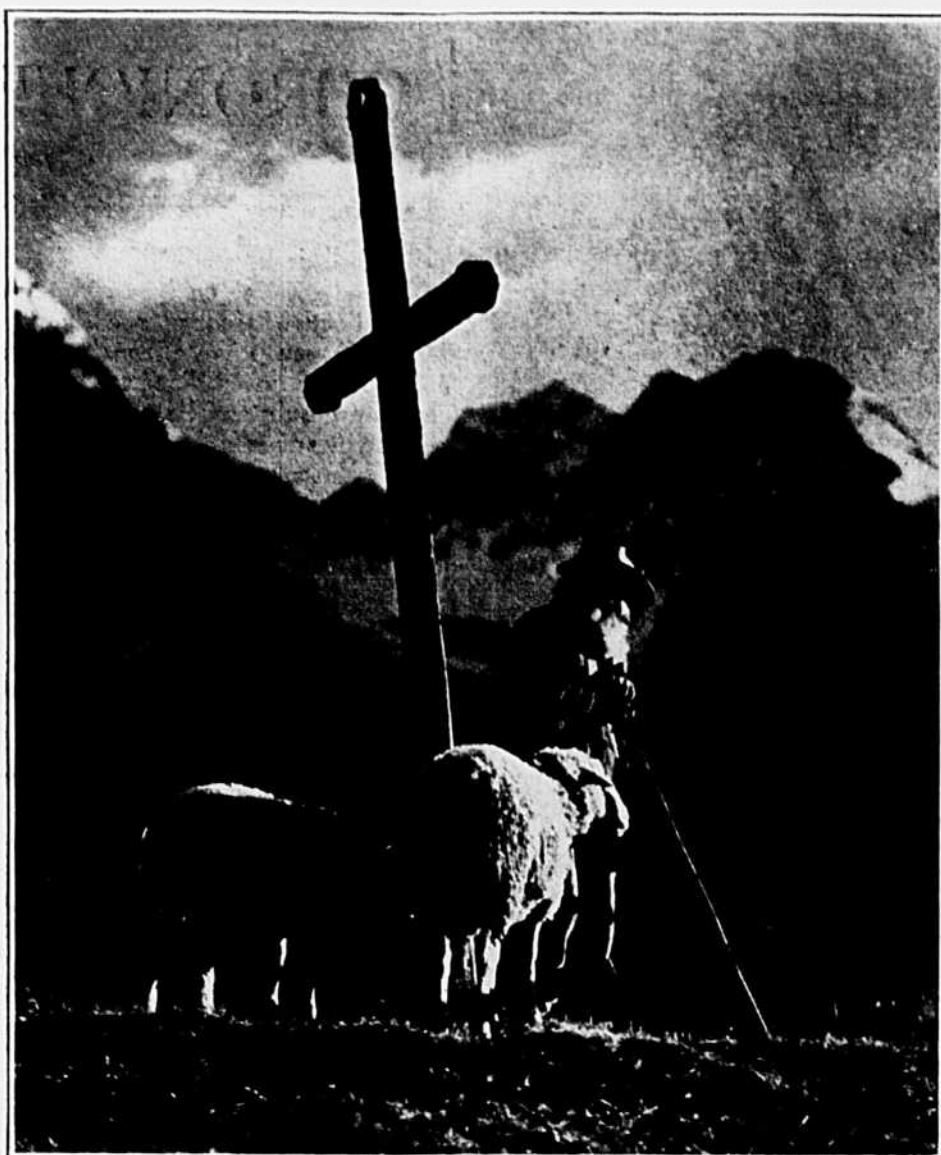
Dr G. A. SEGUIN

## Né sous une bonne étoile

L'empereur Haïlé Selassié, si nous en croyons un de ses biographes, eut un début d'existence particulièrement chanceux.

Il fut l'unique survivant d'une famille de onze enfants morts tous en bas âge. A vingt-et-un ans, il échappa miraculeusement à un naufrage sur le lac Harramaya, au cours duquel ses cinq compagnons furent noyés. Au début de sa carrière, la protection de Menelik fut pour lui un bienfait vraiment inespéré qui lui ouvrit le chemin de la fortune et du pouvoir.

## Le vieux berger



Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales  
Avec tes vêtements qui sentent le fromage  
Tu t'en vas vers le ciel du côté, appuyé  
Sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier...

Francis JAMMES

## Le froid qui conserve

La conservation des aliments est un problème dont la première solution remonte vraisemblablement à la plus haute antiquité. Le besoin où se trouvaient les peuples d'accumuler des provisions pour les temps où la terre cesse de produire les fruits dont l'homme se nourrit, leur fit chercher les moyens de conserver les produits de leurs récoltes et de leurs chasses pour s'assurer en tout temps un approvisionnement de vivres variés. Beau sujet pour un économiste ou un historien que de relater les divers procédés mis en œuvre pour parvenir à ce résultat. L'histoire des peuplades primitives, l'observation des mœurs d'une race dont les coutumes ont peu évolué, telle la race juive, l'étude de la vie des tribus sauvages qui en sont restées aux pratiques préhistoriques, pourraient lui fournir d'utiles et abondants renseignements. La dessiccation, chose naturelle dans les pays ensoleillés, la salaison que pratiquèrent d'abord les gens du littoral, le fumage et le marinage sont d'un usage dont l'origine se perd dans le cours des âges.

Ces divers procédés sont efficaces, ils conservent bien les denrées que l'on soumet à leur protection, mais au détriment de leur goût et de leur apparence. Les denrées obtenues ne sont pas précisément désagréables au palais. Bien au contraire, n'en fait-on pas de savoureux hors-d'œuvre ? Les amateurs d'anchois, de saumon fumé, d'olives et de caviar, les fervents des rollmops, des pickles et des poissons fumés s'en porteront garants. Demandez-leur toutefois s'ils consentiraient à vivre exclusivement de tels aliments. Même s'ils le voulaient, ce serait pour leur plus grand mal. Leur santé ne tarderait pas à s'en ressentir. Un tel menu, pour savoureux qu'il puisse paraître, finirait par leur infliger le sort qui fut celui des malheureux compagnons de Jacques Cartier. Qu'on se rappelle les ravages qu'exerça le scorbut parmi l'équipage du découvreur lors de son hivernement au Canada, il y a quatre cents ans. Cette terrible maladie n'est attribuable qu'à l'usage continu de viandes salées et de légumes secs. Ces vivres ne contiennent pas la vitamine antiscorbutique contenue dans toute nourriture fraîche.

La mise en conserve, inventée au siècle dernier par le chevalier Appert, devait apporter une solution nouvelle et fort inattendue au problème qui nous occupe, en gardant aux denrées presque tous les caractères des fruits et des légumes frais. Cette application avant la lettre des idées pastorales sur la stérilisation eut un succès qui ne fait que s'accroître avec le temps surtout grâce aux procédés modernes. C'est, comme l'on sait, par la soustraction au contact de l'air et par l'élimination des germes que l'on parvient à conserver les nombreux légumes, fruits et viandes que l'on peut maintenant se procurer en boîtes se-

lées. On vient même, aux Etats-Unis, de mettre sur le marché de la bière en boîtes de fer-blanc. Par parenthèse, avouons que c'est doublement idiot, car ce n'est que pour satisfaire à la paresse yankee, pour laquelle c'est un grand effort que de rapporter les verres chez le marchand. Et cela se passe dans un pays qui doit compter sur l'étranger pour s'approvisionner d'étain, métal indispensable à la fabrication du fer-blanc.

Quelque parfait que soit ce procédé de conservation, il n'arrive pas encore à assurer l'identité presque absolue entre le produit frais et le produit conservé. Un seul en est capable et c'est la réfrigération. Appliquée depuis longtemps, cette méthode ne pouvait pas, jusqu'à ces derniers temps, donner tout son rendement car elle était sujette à trop d'aléas. On devait compter avec la récolte de glace régulière ; il fallait disposer d'un espace important et bien calorifuge pour emmagasiner celle-ci. On voit encore de ces immenses bâtiments où la glace est entassée. Les livreurs vont y faire leur provision qu'ils distribuent, à moitié fondue, au domicile des clients.

L'usage du froid ne fit de réels progrès que du jour où l'on put obtenir les basses températures à volonté, sans encombrement inutile et à un prix qui pouvait se comparer avantageusement avec celui de la glace naturelle.

Ce que les alchimistes nommaient « alcali volatil » était pour eux un mystère. En 1774, le chimiste anglais Priestley put recueillir ce gaz sur le mercure. Peu de temps après, Berthollet en donna la constitution. Ce gaz d'odeur forte et qui provoque les larmes devait devenir, grâce aux travaux de Michaël Faraday qui le liquéfia en 1823, l'élément par excellence de l'aide duquel on pouvait produire du froid industriel. Depuis cette époque l'histoire de l'ammoniac et celle de la réfrigération scientifique marchent de pair et deviennent inséparables. La plupart des machines proposées utilisent la chaleur absorbée par la vaporisation de l'ammoniac liquide. Tous les manuels de physique et de chimie décrivent l'appareil de Ferdinand Carré, qui en est le prototype. Il fallut néanmoins attendre jusqu'en 1873 pour qu'une machine vraiment efficace, celle de Linde, vint donner de bons résultats.

Comment fonctionne cet appareil ? Il n'est pas inutile de rappeler quelques principes. Chacun sait que pour faire bouillir de l'eau il faut lui fournir de la chaleur. Point n'est besoin de feu pourtant. Il suffit de mettre l'eau en contact avec un corps dont la température est supérieure à 100° centigrade (212° Fahrenheit). Le liquide qui bout se transforme en vapeur, en gaz, autrement dit. Tous les liquides peuvent ainsi se vaporiser en absorbant des quantités plus ou moins grandes de chaleur. Et tous les gaz peuvent maintenant être liquéfiés. Si

## Pluie d'étoiles

Dans la pureté sans borne des ciels d'août où resplendissent les magnifiques constellations de la canicule, la nature nous donne un gigantesque spectacle qui fait pâlir nos plus beaux feux d'artifice. C'est, en effet, pendant le mois d'août que notre Terre, dans sa course annuelle, vient rencontrer ces essaims errants d'étoiles filantes que les astronomes nomment « Perséides » et les campagnards, plus poétiquement encore, « larmes de saint Laurent ».

Voici près d'un an, au mois d'octobre, nous avons traversé un autre vol, singulièrement abondant, de ces étoiles mystérieuses, aussi serrées, eût-on dit, que des flocons de neige. Le spectacle fut prodigieux ; nos lecteurs n'ont pas oublié ces traits de feu qui fendaient diamétralement la voûte céleste et laissaient un long sillon aérien d'une phosphorescence rougeâtre.

La terreur fut grande, dans certains pays, parmi les populations crédules : au Portugal, les voyageurs se précipitèrent hors des wagons, tandis que le tocsin sonnait et que le peuple s'agenouillait dans les églises !

De telles craintes font sourire : chez nous, les esprits forts ne croient plus à la fin du monde. Et cependant, la science la plus moderne, l'astronomie physique, nous enseigne que ces corps célestes sont loin d'être inoffensifs et que des catastrophes peuvent tomber sur nos têtes avec ces gracieuses gerbes d'étoiles !

Aux Etats-Unis, dans l'Arizona, il existe un véritable cirque lunaire, le « Meteor Crater », profond de 170 mètres, large d'un kilomètre, et qui a été creusé par la chute d'une météorite ; dans les sables de l'Adrar, on a découvert une masse d'origine céleste à demi enfouie et mesurant 100 mètres de longueur. Quant au fameux météorite de 1908, tombé dans une région heureusement déserte de la Sibérie, il a dévasté une superficie égale à celle de deux départements français !

### Bombardement d'étoiles filantes

Cent quarante-six milliards annuellement, tel est le chiffre moyen que représente le nombre des étoiles filantes visibles dans le ciel terrestre ! Il ne s'agit là, du reste, que des apparitions perceptibles à l'œil nu, et le nombre total de ces projectiles célestes est certainement très supérieur.

Ces « étoiles », il n'est pas inutile de le rappeler, n'ont aucun rapport avec les étoiles véritables, soleils lointains et énormes qui gravitent dans l'immensité des ciels. Les étoiles filantes sont des pierres célestes errantes qui rencontrent fortuitement notre monde et pénètrent dans notre stratosphère à une vitesse énorme d'environ 70 kilomètres par seconde. Il en résulte un frottement et un échauffement formidables qui les brûlent en quelques instants ; de là cette brève lumière blanche, puis cette traînée rouge, formée de poussières en ignition.

Des mesures optiques précises ont permis de déterminer la hauteur exacte où passent les étoiles filantes ; elles s'enflamment vers 120 kilomètres d'altitude pour venir s'évanouir environ 40 kilomètres plus bas. On voit que nos hardis aéronautes, tels le professeur Picard, ont encore fort à faire avant de se trouver au milieu de ces lumineuses messagères !

Toutefois, brûlées, pulvérisées, ou par-

l'air comprimé fortement de l'ammoniac, on obtient de l'ammoniac liquide qui, pour repasser à l'état gazeux, demandera qu'on lui fournisse de la chaleur. C'est ainsi que l'éther, en se volatilisant, produit une sensation de froid parce qu'il nous dérobe un peu de notre chaleur animale. De même l'ammoniac, dont le point d'ébullition est situé à une température de -33,5° centigrade (-28° Fahrenheit), doit absorber la chaleur d'un corps voisin dont la température diminue jusqu'à se congeler.

Léon LORTIE

A SUIVRE

## Le retour à la terre

Un député français qui a prôné en vain auprès de différents ministères la candidature au ruban rouge d'un de ses électeurs, échoue à l'Agriculture.

— Mais quels sont les mérites agricoles de votre protégé ?

— Ah !... Il est partisan convaincu du retour à la terre.

— C'est déjà quelque chose... Et que fait-il, de son métier ?

— Il est... entrepreneur de pompes funèbres !

fois entières quand leur volume est suffisant, il faut bien que ces « étoiles » finissent pas céder à la pesanteur. De là une grêle continue ou plutôt une « neige » ininterrompue de particules cosmiques qui saupoudrent en tout temps la totalité de la surface terrestre.

L'explorateur Nordenskjöld, au cours de ses expéditions polaires, recueillit sur la banquise une quantité importante de ces poussières d'astéroïdes ; on en a trouvé également sur la neige des glaciers, en pleine campagne, en un mot en des lieux très éloignés de toute usine produisant des fumées et des poussières.

Vus au microscope, ces particules se présentent comme des scories de hauts-fourneaux ou de volcans, avec des gouttes vitrifiées par la fusion et des aspects en éponge rappelant la pierre ponce. Elles contiennent surtout du fer et du nickel, ce qui permet de les séparer à l'aide d'un aimant. Mais, jusqu'à présent, on n'y a découvert aucune substance « céleste » inconnue sur la terre et ainsi se révèle une fois de plus cette loi grandiose de l'unité de constitution de l'univers.

Notons aussi que l'action de ces éternelles poussières cosmiques sur la météorologie et surtout sur la santé des êtres vivants n'est nullement élucidée. Après la grande pluie d'étoiles filantes du mois d'octobre dernier, nous avons respiré durant plusieurs jours un air chargé de particules que les observatoires ont recueillies en abondance... Peut-être y a-t-il une influence bienfaisante ou, au contraire, génératrice d'épidémies, et que les astrologues n'avaient pas prévue !

### Peut-on exploiter les mines du ciel ?

Mais voici des projectiles dangereux. A Laigle, dans l'Orne, lors de la célèbre chute de météorites de 1803, on recueillit des « obus » de 10 kilogrammes, en tout 3.000 pierres de diverses grosseurs réparties sur 12 kilomètres ; au Muséum de Paris, on peut voir deux blocs tombés du ciel, pesant respectivement 591 et 780 kilos, ainsi que le moulage d'un formidable météorite tombé à Bendago, au Brésil, et pesant 7.000 kilos, le poids d'un autobus !

Quand ces blocs traversent les régions basses de l'atmosphère, où on les aperçoit de près, ils revêtent un éclat extraordinaire allant du jaune clair au bleu électrique ; on les voit s'abaisser avec une apparente lenteur, éclairant largement la campagne et laissant derrière eux une colonne flamboyante.

Cet impressionnant spectacle des « bolides » a toujours vivement frappé l'imagination populaire. De nombreuses déités, notamment Diane, furent adorées sous la forme de ces pierres célestes que l'on transporta dans des temples.

Plus pratiques, les Américains n'ont pas hésité à fonder une société, la « Meteor Crater Company », en vue d'exploiter le bolide gigantesque de l'Arizona, dont le poids est évalué à 10 millions de tonnes ! Cet « uranolith » contient, en effet, du cobalt, du platine, du nickel, de l'iridium, en sorte que l'affaire pourrait n'être pas mauvaise. Aux dernières nouvelles, les ingénieurs auraient atteint le corps céleste, enfoui dans le sol, en creusant un puits de 500 mètres, puis une galerie horizontale.

### Les comètes qui tuent

Ici, nous entrons dans le domaine du gigantesque, nous arrivons aux comètes, ces astres chevelus dont l'apparition, croyait-on, présageait les grands désastres de l'histoire. Il existe des comètes « périodiques » qui décrivent autour du soleil une orbite ovale très allongée, telle la comète d'Encke, qui a été vue trente-huit fois ; d'autres viennent d'on ne sait où et disparaissent de même : parties de l'infini, elles retournent dans l'infini !

On lit encore, dans maint traité d'astronomie, que la « tête » des comètes est fluide ou même gazeuse, au point que nous pourrions la traverser sans nous en apercevoir. Mais les idées des astronomes ont bien changé avec les méthodes d'observation plus précises, et les spécialistes pensent aujourd'hui que cette tête contient un « noyau » résistant capable de causer de grands ravages.

Au surplus, on connaît la mésaventure de la comète de Biéla, qui, au lieu de revenir entière, s'est présentée en deux morceaux, puis a disparu en donnant naissance à une pluie d'étoiles filantes ; ce n'était plus un obus, mais un shrapnell, dont les éclats ont bel et bien fauché la Terre !

Soyons francs : le danger existe. Trop petits pour défoncer notre globe, ces projectiles du ciel peuvent tuer des hommes, des animaux, voire détruire des villes et ravager de vastes régions peuplées. Ne nous dissimulons pas que si le météorite de 1908 avait frappé en plein Paris, c'en serait fini de notre capitale.

Pierre DEVAUX

(De GRINGOIRE)